This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NKI
Bonaparte

10186

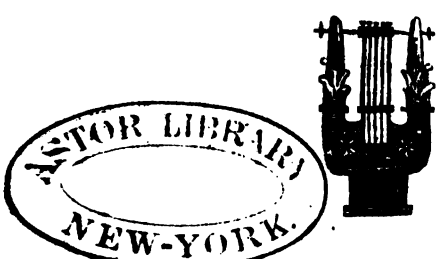
POÉSIÈS

DU

COMTE DE S.T LEU.

At fides benigna vena est.
HOR.

TOME I.



FLORENCE
CHEZ GUILLAUME PIATTI
1831.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

ERRATA

DU PREMIER VOLUME.

Page	*vers*		
30	4	où de génératrice, *lisez:*	ou de génératrice.
49	16	qu'Elise à préféré, *lisez:*	qu'Elise a préféré.
51	8	le ciel à donné, *lisez:*	le ciel a donné.
57	2	teule, *lisez:*	seule.
id.	10	ta jeune épouse à rempli, *lisez:*	ta jeune épouse a rempli.
121	15	plein de reconnaissance, *lisez:*	pleins de reconnaissance.
124	20	raffraichir, *lisez:*	rafraichir.
133	14	où, *lisez:*	ou.
137	22	la plane, *lisez:*	la plaine.
138	2	favorables, *lisez:*	favorable.
248	18	Punis, *lisez:*	Punit.
251	12	avant sout, *lisez:*	avant tout.
id.	20	terrible ecor, *lisez:*	terrible encor.
id.	21	conquetterie, *lisez:*	coquetterie.
257	13	ce cris, *lisez:*	ce cri.
258	25	n'ont-il, *lisez:*	n'ont-ils.
259	20	têtre, *lisez:*	titre.
260	18	asmé, *lisez:*	armé.
262	2	leur grands biens, *lisez:*	leurs grands biens.
263	3	ajout-t-il, *lisez:*	ajoute-t-il.
id.	21	des autre, *lisez:*	des autres.
264	15	des fastons, *lisez:*	de festons.

LIVRE I.ER

VERS RYTHMIQUES.

DÉDICACE

A MES ENFANS.

O vous dont le bonheur me console de tout,
Vous, par qui je vivrai même après le trépas,
Chers enfans, c'est à vous que j'adresse ces vers.
Savez-vous dans le cours de mes longues traverses,
Souvent interrompu par de vives souffrances,
Quel espoir et quels vœux soulageaient mes douleurs?
Je disais, en portant mes regards jusqu'au ciel :
Grand Dieu, fais que mes maux profitent à mes fils!

Avec ravissement je vois l'un occupé
Du légitime amour, de l'étude et des arts,
Sources des seuls plaisirs qui nous sont départis,
J'approuve sa bonté, ses nobles sentimens,
La loyauté, l'honneur, une juste fierté.
J'aime dans sa compagne une ame tendre et pure,
Une grâce naïve, un esprit cultivé,
Et le touchant attrait que donne la vertu.

Louis m'offre, à son tour, une raison précoce,
L'amour de la science, un cœur solide et vrai.
Profitez, chers amis, de ces trésors réels.
Etre en réalité ce que l'on veut paraître,
Aimer sincèrement l'ami que l'on recherche,
Agir, vivre, et penser sans secrets et sans feinte,
Est une politique aussi sûre qu'habile,
Elle est la plus commode et du ciel avouée.

Elle est et fut toujours la vôtre jusqu'ici,
Sachez la pratiquer jusqu'à vos derniers jours.
Tels que ces voyageurs dans un pays nouveau,
Qui, prudens et pourvus des secours nécessaires,
Pénètrent dans les bois, écartent les obstacles,
Et, sachant devant eux bien choisir les sentiers,
Parviennent à tracer un chemin praticable,
Et touchent sans malheur à l'issue éloignée!

Heureux, qui prévoyant les maux de l'avenir,
A les bien recevoir s'apprête de bonne heure!
Comme un vaillant guerrier, la veille du combat,
Assemble activement ses armes préparées.
Plus heureux si le ciel lui permet, en repos,
De finir sa carrière exempt d'ambition,
De troubles, de renom; avec la seule gloire
D'aimer son créateur et d'en être approuvé!

Acceptez, mes amis, ce mélange de vers,
Avec, ou sans la rime, offert à vos regards.
La rime, je le sais, a pour vous ces attraits
Que Racine et Boileau lui prêtèrent jadis;
Mais, sans eux, sans l'appui de nos fameux poëtes,
La rime est un pédant armé de la férule,
Qui vient, à chaque vers, marteler notre oreille,
Et troubler l'harmonie, en voulant la forcer.

FRAGMENS.

Femme supérieure, ô toi dont la raison,
La douce bienfaisance et le regard divin,
Inspirent à la fois le respect et l'amour;
Qui, régnant doublement par toutes les vertus,
Es des infortunés l'assuré protecteur,
Dont la seule existence est un bienfait pour eux;
Ne me reproche pas de vivre de prestiges,
De me laisser bercer par de longues chimères.

Ah! si l'illusion est partout sur la terre,
Dans nos biens, nos plaisirs, même dans nos désirs,
Si l'erreur vient troubler et trancher toute joie,
J'en excepte du cœur les nobles mouvements;
J'en excepte l'amour, l'amitié véritables,
Et l'admiration qu'inspire la vertu;
J'excepte la candeur, l'ineffable bonté,
D'un cœur, comme le tien, trop pur pour cette terre.

J'aime à t'attribuer tout le bien que je vois,
Jadis nos bons aïeux croyaient avoir près d'eux
Un génie attentif à venir à leur aide;
Invisible et présent, il était leur espoir.
Nous, chrétiens éclairés, reconnaissons aussi
Dans un ange gardien un divin protecteur;
J'aime à croire comme eux à ta douce présence
Toi, que je reconnais pour ange tutélaire.

L'automne sur mes traits sillonne son passage,
Et mes rapides jours accélèrent leur cours,
Comme un objet lancé qui retombe sur nous,
Augmente sa vitesse en approchant du sol.
Je me flatte pourtant, et j'attends le bonheur
Promis à mes beaux jours.... tel un faible malade
Avidement se livre aux remèdes nouveaux:
Il espère toujours quoique toujours trompé!

Quand sur l'humide bord de la plaine azurée,
Au matin, je contemple et les mobiles flots,
Et le navigateur content sur sa nacelle,
Que j'admire et chéris l'aurore printanière!
L'air caresse des champs la verdure et les fleurs,
Le ciel pur et serein, découvrant l'infini,
Retentit des chansons des oiseaux rassemblés,
Tout respire la joie et l'espoir et l'amour.

Mais bientôt au zénith le soleil est monté,
L'impétueux Autan remplace le zéphir,
Les flots qui doucement s'éteignaient sur la rive,
S'élèvent maintenant l'un sur l'autre pressés,
Leur masse se courrouce et se brise écumante
Sur l'imprudent nocher que l'aurore a trompé.
Oh! combien de débris, de naufrages, de morts,
Termineront un jour si flatteur au matin!

La vie est une enigme, un mouvant labyrinthe,
Où tout à nos regards est à dessein caché.
Vainement je demande à tout ce qui m'entoure
Où suis-je? qu'êtes vous? et que suis-je moi même?
Qui, dirigeant mes sens, excite ma pensée?
Un silence cruel est l'unique réponse.
Tout est sourd aux accents de mes justes désirs,
Tout se rit de mes vœux comme de ma douleur.

Ainsi l'aéronaute, en planant dans les airs,
Entend, à son retour vers la sphère mobile,
Un bruit sourd et confus et croissant à la fois.
Quel fleuve débordé dans l'espace infini
Peut produire un courant invisible et réel?
Où se rendent ses flots? quelle mer les reçoit?
Quelle source, là haut, prodigue, intarissable,
A toujours, pour donner, des alimens nouveaux?

La terre, malgré moi, m'entraîne sourdement
Dans l'abyme des airs, sur l'abyme de l'onde;
L'infini me confond par ce ciel sans limites,
Et même par l'atôme échappant aux regards.
Si sur moi même, alors, je ramène ma vue,
Une ombre errante et frêle est tout ce que je vois,
Tout est fragile en elle; et, semblable à la flamme,
Dans l'air qui la consume, elle brille et s'éteint.

Etre d'un seul instant, qu'un souffle peut abattre,
Pourquoi vint-il au jour pour paraître et tomber?
L'homme fut-il créé pour s'éteindre aussitôt?
Est-ce pour un objet si digne de pitié
Que ce beau firmament se meut avec tant d'art?
Est-ce pour éclairer cet hôte des tombeaux,
Une poussière infecte et pâture des vers,
Que verse le soleil des torrens de lumière?

Que tes œuvres, grand Dieu, sont dignes de louange!
Notre admiration ne doit pas s'arrêter,
Quand tu ne cesses pas de produire pour nous
Merveille sur merveille et bienfait sur bienfait,
Soit qu'à l'aube du jour le soleil triomphant
S'empare doucement de l'entier horizon,
Pénètre le vallon, surmonte les palais,
Où blanchisse le seuil de la mince cabane;

Ou soit que, surchargeant de splendeur l'atmosphère ;
Il verse à son midi ses rayons embrâsés ;
Où qu'il s'abaisse alors qu'il achève son tour
Plus faible et dépouillé qu'il n'était au matin.
Sa démarche plus grave et ses obliques feux
Annoncent ses regrets, alors qu'il nous délaisse ;
Et dès que l'horizon l'absorbe à nos regards,
Il tourne encor vers nous son disque languissant.

Que de fois dans la nuit, à l'ombre de son voile,
J'écoutai, dans l'extase, assis sur le rivage,
Le murmure plaintif de la brise du soir,
Se perdant sur les flots à peine soulevés!
Pendant que dans les airs le disque de la lune,
A moitié recouvert par un épais nuage,
De l'autre, reluisait sur l'azur vif des cieux,
Et semblait du Trés-haut l'œil entr'ouvert sur nous!

Plus simple, mais plus forte, alors que jeune encore
Mon ame conservait sa pureté première,
Je croyais en mon Dieu sans doute et sans réserve ;
Et lorsque de mes jours j'atteignis le zénith,
Mon esprit étonné d'un mystère éternel,
Surpris et combattu par l'humaine raison,
Fut quelquefois frappé, quelquefois fatigué,
Par les doutes cruels d'une fausse sagesse.

Mais, lorsque du voyage on aperçoit le terme,
Des feux éblouissans ne nous égarent plus,
Sur nos jours écoulés repliant nos regards,
Nous voyons en pitié tant de soins inutiles.
Combien de notre soir le grave crépuscule
Diffère de celui qui précédait l'Aurore!
L'un s'avançait gaîment en dissipant les ombres,
Mais l'autre nous reprend tristes et fatigués.

Comment nier alors les erreurs de nos sens?
La seule vérité nous accompagne au port,
Et l'amour, où plutôt le besoin du repos,
Est le seul vif désir de l'homme à son déclin.
Tels qu'un coureur vaincu dans sa course inutile,
Ou comme un voyageur qui n'a rien découvert,
Nous revenons lassés et nous plaignant à tort
D'une peine inutile et fausse dans son but.

Je fus épris aussi des jeux sanglans de Mars,
Quand mon sang bouillonnait de jeunesse et d'ardeur;
J'entrai dans la carrière avec un vif transport.
Novice, je croyais la vertu véritable,
La douce humanité leur principe et leur but!
Comment s'imaginer que le monde applaudit
A des jeux dégoûtans de larmes et de sang,
A des lauriers trempés dans les débris humains?

Dès mon premier combat, dès l'âge le plus tendre,
Je me vis obligé de haïr mon semblable,
Mais prêt à l'immoler comme à tomber sous lui,
La surprise et l'horreur me rendirent muet,
Alors les oripeaux qui cachaient les cadavres
Disparurent soudain, et mon cœur soulevé
S'indigna de fureurs plus encor puériles
Qu'elles ne sont, ensemble, horribles, dégoûtantes!

Détournant mes regards de ces jeux insensés,
De l'occupation je goûtai les attraits;
Les sciences, les arts, excitaient mon ardeur;
Mais je revins bientôt triste, désenchanté.
C'est en vain que Newton, Descartes, Galilée,
Découvrirent les lois de la terre et des cieux,
Ils n'ont pu découvrir nulle cause première:
Dieu mit à notre esprit un terme infranchissable.

L'histoire vainement voulut me consoler
De ces déceptions souvent renouvelées;
Elle offrit rarement à mes yeux affligés
Le spectacle si doux de la vertu parfaite;
Un héros véritable, exempt de tout défaut,
Exempt, surtout, exempt du sang de ses semblables.
Des siècles écoulés déployant les annales,
Je lus vingt noms à peine à travers tous les âges!

Lassé d'un long effort, constamment inutile,
Sans espoir de bonheur et même de repos,
Le découragement s'emparait de mon ame,
Alors que de l'amour la voix douce et flatteuse
Attira mes regards et fit frémir mon cœur
De ce frémissement qu'excite en nous l'espoir
Du plaisir véritable et du bonheur parfait,
Dont Dieu mit dans notre ame et le goût et l'attente.

Si cette douce erreur fut pour moi la dernière,
Elle fut, à la fois, plus courte et plus trompeuse.....
Mais quelle voix, soudain, arrête mes transports?
Quels accents inconnus pénètrent dans mon ame,
Et flattent ma douleur d'un secours assuré?
Ecoutons, écoutons. J'ai vu dans le feuillage
Se glisser comme l'ombre, un objet enchanteur;
Sa voix, sa douce voix, s'élève auprès de moi.

« D'où viennent tes regrets et tes plaintes amères?
« Ces yeux lassés, rougis, par une longue attente?
« Ton cœur n'est point trompé par ce besoin d'aimer,
« Qui sans objet l'agite et l'oppresse et l'enflamme.
« Je vais te découvrir le véritable amour,
« Que tu cherchas aux lieux qu'il n'habita jamais.
« Que ton cœur vole à lui comme durant l'orage
« Ton œil vole aux clartés du ciel qui s'éclaircit.

« Adore les attraits qui ne peuvent changer,
« Dont le charme ineffable est pour tous accessible,
« Eux seuls furent le but de tes constans désirs,
« L'idéale beauté de ton avide enfance,
« Les délices des sens, mais des sens épurés,
« Et ce que tu cherchas longtemps aveuglément
« Quand, trompé par les traits d'une faible mortelle,
« Tu lui vouais ton sort, et ton cœur éperdu.

« Seul amour, et seul bien, seul principe de tout,
« Il suffit à la vie, il suffit au bonheur;
« Et semblable au rayon qui dissipe la nue,
« L'épure et l'incorpore à la voûte azurée,
« Il maîtrise la mort et l'absorbe à jamais.
« Par lui, notre existence est une mélodie
« Parfaite qui s'élève et monte jusqu'aux cieux,
« Sans autre changement qu'un surcroit de délices.

Alors de cette voix cessa la mélodie,
En laissant après elle un murmure léger,
Semblable aux doux accords de la harpe d'Eole,
Que l'air soupire encore alors qu'ils ont cessé.
Je marche sur les pas de cette ombre divine....
J'arrive.... elle s'éloigne et s'élève à mes yeux,
Puis s'arrête et découvre, en déployant son voile,
L'image de Marie, ou Marie elle même.

« Mon ami, me dit elle, écoute encor ma voix;
« Je reviens ici-bas pour adoucir ton sort.
« Cesse de me pleurer et cesse de te plaindre.
« Un amour véritable existe seul en Dieu.
« C'est là l'objet réel de la flamme secrète,
« De ce besoin d'aimer qui trouble les mortels;
« Le penchant, qui jadis nous unit l'un à l'autre,
« Pour nous unir encor doit s'adresser à lui.

« Crois-moi, l'amour divin est le seul véritable.
« Quelle est la créature exempte de matière?
« Les transports de vos sens ne sont que des erreurs.
« Oui, l'amour le plus pur n'est chez vous qu'une image,
« Une ombre fugitive et qu'on n'arrête pas,
« Dont la réalité n'existe que là haut.
« Viens bientôt y goûter les délices du cœur,
« Et plaindre des mortels les plaisirs dégoûtans.

Elle dit, et soudain disparut comme un trait. —
Grand Dieu! que ton amour s'empare donc de moi,
Dépouillé du cortège et des suites amères
De la matière, objet d'une trop longue erreur.
Je souffre, tu le sais, et vis avec effort,
Et je respire hélas! comme un autre soupire,
Mais, lorsque la douleur m'entraîne lentement,
L'espoir de ton secours me soutient et console.

*

Qu'importe de tomber à ma frêle enveloppe
Que sans cesse le tems frappe, entraîne, détruit ?
Qu'importe l'infortune à notre ame immortelle
Qui, captive ici-bas, doit y rester si peu ?
La jouissance vraie est celle qui demeure.
Exister pour souffrir ce n'est pas un malheur,
C'est mériter un jour, c'est mériter bientôt,
Le bonheur éternel et le seul véritable.

PRIÈRE.

Je crois en un seul Dieu, je crois à l'autre vie,
Moi, faible créature, errante et si fragile!
Moi, qu'un souffle soutient, qu'un souffle peut abattre,
Et porte, cependant en mon sein renfermé,
De durée et de vœux un germe indestructible;
Moi, de qui la pensée embrasse à volonté
Le passé, le présent, l'incertain avenir;
Moi, si sujet aux maux et si plein d'espérance!...

Tout me prouve, grand Dieu, ton suprême pouvoir;
En moi même, au dehors, je sens son influence.
Un être tout-puissant, lui seul a pu former
Ce ciel inconcevable en son immensité,
Dont la voûte azurée est malgré sa grandeur
Une seule partie ou la route première;
Ce ciel dont le soleil, prodigue de bienfaits,
N'est, malgré son éclat, qu'un seul point aperçu.

Je reconnais, j'adore un divin rédempteur,
Ce fils de l'Éternel qui, pour mon intérêt,
Descendit ici-bas m'instruire et me sauver,
Par l'exemple sublime et facile à la fois,
De sa vertu réelle et d'un amour parfait,
Il vécut pour changer mon cœur dégénéré,
Il mourut pour m'apprendre à pratiquer sa loi,
Pour expier mes torts, s'offrant en holocauste.

Quand serons-nous, mon Dieu, dignes de tes bienfaits,
Dignes de cette loi si parfaite, si douce!
Nulle humaine raison avant elle jamais
N'avait ouvert nos cœurs au plaisir vif et pur
De pardonner le mal, d'aimer un ennemi,
D'aimer à se priver, à souffrir pour autrui.
Si l'on peut surpasser la morale du monde,
On ne peut dépasser celle de l'Evangile.

Auteur de tous les biens, accepte mon hommage,
Toi qu'adopte mon cœur, que chérit ma raison.
Sublime créateur des cieux et de l'abîme,
Maître, arbitre et soutien de tout ce qui respire,
Seul but et seul appui de ma frêle existence,
De ce souffle divin tout prêt à s'échapper,
Daigne exaucer mes vœux, prends pitié de mon être,
Et, quels que soient mes torts, ne m'abandonne point.

Je t'implore au milieu de la nuit redoutable,
Alors qu'un voile épais s'abaisse autour de moi;
Je t'implore au moment où l'aurore fidèle
Vient rendre l'univers à mes sens enchantés.
Les ténèbres en vain se forment entre nous,
L'orage vainement frappe et trouble mes sens,
Même l'obscurité me prouve ta présence;
Si l'air est en courroux, c'est pour mieux t'annoncer.

J'eus recours à toi seul dans mes longues traverses,
Dans l'humaine grandeur je n'adorai que toi.
Ah! tends-moi donc toujours une main secourable,
Et des noirs attentats daigne me préserver.
Est-il quelque malheur, quelque amère souffrance,
Qui devant ton pouvoir ne s'efface à l'instant,
Comme on voit la fumée où la vapeur légère
Se dissoudre à l'aspect du rapide aquilon?

Prends-moi donc sous ta garde alors que ma paupière
S'abaisse fatiguée et me livre à la nuit,
Ou lorsque le repos la ranime et l'entr'ouvre
Au jour qui reparaît scintillant de splendeur.
Ne m'abandonne point quand le péril s'approche,
Ne m'abandonne point s'il gronde inaperçu,
Que ton nom, ton saint nom, soit la constante égide
Où viennent se briser tous les traits ennemis.

Profondément soumis, prosterné dans ton temple,
Orgueilleux d'abaisser devant toi ma fierté,
Mon néant s'agrandit à tes pieds confondu :
Frêle, je me sens fort en m'appuyant à toi,
Dans la force et l'ardeur de mon cœur pénétré
Je te demande, ô Dieu, de préserver mon être
D'une fin condamnable indigne de ton fils,
Et du lâche poison et du fer assassin.

Conserve-moi longtemps celle à qui je dois l'être :
Protège les parens que ta bonté me laisse :
Accorde leur salut à ceux que j'ai perdus.
Je te prie et t'implore, ô mon Dieu, pour mes fils,
Donne leur le courage et surtout la sagesse
De ne chercher qu'en toi les biens et le bonheur :
Qu'ils puissent profiter de mes maux, de mes fautes,
Et rester vertueux en dépit des pervers.

Seigneur, que la vertu, la paix, les bonnes mœurs,
La paix, la douce paix, cet ange tutélaire.
Affermis sur la terre, assurent à jamais
Le règne de tes lois et la fin de nos maux.
Protège tes enfans quels que soient leur pays,
Leur couleur, leur état et leur intelligence,
Mais protège avant tout cette France si chère,
Où je reçus le jour, où naquirent mes fils.

Protège la Hollande et son sol qui chancelle
Sans pouvoir effrayer ses vaillans habitans ;
Dis aux flots destructeurs de l'océan terrible,
Qui soulèvent sur lui leurs têtes menaçantes,
Dis aux fleuves du Nord, aux frimas réunis,
De respecter toujours le sol de l'industrie,
Le courage constant, les lumières modestes
D'un peuple vertueux et soumis à tes lois.

Je me jette, Seigneur, dans tes bras redoutables
Avec un abandon total et plein de charmes,
Mes torts sont infinis, mais moins que ta bonté.
Daigne me pardonner, me guider et défendre.
Permets, permets, grand Dieu, qu'à mon heure suprême
Je quitte en souriant ce terrestre séjour,
Près de quelques amis, tout baigné de leurs pleurs,
Tendre, mais seul joyeux au moment du départ.

TRADUCTION

DE L'ODE D'HORACE À PYRRHA.

Quel svelte adolescent, Pirrha, sur tant de roses,
Tout trempé de liquides parfums,
Te presse dans ses bras sous un antre charmant?
Pour lui tresses-tu donc ta blonde chevelure,
Toi, simple en tes atours? hélas! combien de fois,
Novice, il pleurera la foi, les dieux changés!
Comme il s'étonnera du spectacle des flots
Par les noirs aquilons à ses yeux soulevés?
Lui qui, dans ce moment, crédule, te possède
Comme un trésor précieux,
Et qui méconnaissant l'inconstance des airs,
T'espère conserver toujours sincère, aimable!
Malheur à qui tu plais sans en être éprouvée!
Pour moi, du mur sacré le votif ornement
Montre que j'exposai mes vêtemens humides
Au tout-puissant Dieu de la mer!

AD PYRRHAM.

Quis multa gracilis te puer in rosa
Perfusus liquidis urget odoribus,
Grato, Pyrrha, sub antro?
Cui flavam religas comam,

Simplex munditiis? Heu! quoties fidem
Mutatosque Deos flebit, et aspera
Nigris æquora ventis
Emirabitur insolens,

Qui nunc te fruitur credulus aurea!
Qui semper vacuam, semper amabilem
Sperat, nescius auræ
Fallacis! Miseri, quibus

Intentata nites! Me tabula sacer
Votiva paries indicat uvida
Suspendisse potenti
Vestimenta maris Deo.

TRADUCTION

DE L'ODE D'HORACE

Sic te diva potens Cypri.

Que de Chypre, en ce jour, la puissante Déesse,
Et les frères d'Hélène, astres brillans des cieux,
Que le père des vents, seul hormis l'Yapix,
Les autres enchaînés, te guident ô vaisseau
Qui nous redois Virgile à tes soins confié !
Rends-le intact, je te prie, aux confins de l'Attique,
Et de mon ame ainsi conserve la moitié !
Du chêne, un triple airain, il avait sur son cœur,
Celui qui le premier au féroce Océan
Osa s'abandonner sur un frêle bateau,
Celui qui ne craignit ni le vent Africain,
Combattant l'Aquilon, ni l'Hyade sinistre,
Ou la rage du Sud, arbitre le plus grand
De l'Jonique mer, soit qu'il veuille exciter

AD NAVEM

QUA VIRGILIUS ATHENAS

PROFICISCENS VEHEBATUR.

Sic te diva potens Cypri,
Sic fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, præter Iapyga,
Navis, quæ tibi creditum
Debes Virgilium, finibus Atticis
Reddas incolumem, precor,
Et serves animæ dimidium meæ.
Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus, nec timuit præcipitem Africum
Decertantem aquilonibus,
Nec tristes Hyadas, nec rabiem Noti,
Quo non arbiter Hadriæ
Major, tollere seu ponere vult freta.

Ou comprimer les flots. Ah ! quel genre de mort
Craignait donc le mortel qui fixa d'un œil sec
Et les monstres nageans et la mer soulevée,
Et l'infame rocher d'Acroceraunia ?
En vain un Dieu prudent, par l'onde insociable
Divisa les pays, si le navire impie
A l'audace pourtant de sillonner les flots
Qu'il ne dut point toucher. Hardie à tout tenter,
La race des humains s'élance avec fureur
Sur le mal et l'excès qui lui sont défendus.
Le fils audacieux de l'antique Japet
Aux mortels apporta le feu ravi du ciel
Par sa ruse fatale . . . . après le feu tiré
De la voûte azurée, une pâle maigreur
Et des fièvres, hélas ! la cohorte nouvelle
Inondèrent la terre, où la nécessité
Du trépas, autrefois plus tardive et plus lente,
Depuis ce triste jour précipita sa marche.
Du vide affreux des airs Dédale fit l'épreuve
Avec l'aile aux mortels par les Dieux refusée.
D'Alcide les travaux forcèrent l'Achéron,
Il n'est rien à l'abri de l'audace de l'homme,
Nous bravons le ciel même en notre aveuglement,
Et jamais nos forfaits ne permettent aux Dieux
De poser un instant leur foudre vengeresse.

Quem mortis timuit gradum,
Qui siccis oculis monstra natantia,
Qui vidit mare turgidum, et
Infames scopulos Acroceraunia?
Nequidquam Deus abscidit
Prudens Oceano dissociabili
Terras, si tamen impiæ
Non tangenda rates transiliunt vada.
Audax omnia perpeti
Gens humana ruit per vetitum, nefas!
Audax Iapeti genus
Ignem fraude malâ gentibus intulit.
Post ignem æthereâ domo
Subductum, macies et nova febrium
Terris incubuit cohors,
Semotique prius tarda necessitas
Leti corripuit gradum.
Expertus vacuum Dædalus aëra
Pennis non homini datis.
Perrupit Acheronta Herculeus labor.
Nil mortalibus arduum est:
Cœlum ipsum petimus stultitia; neque
Per nostrum patimur scelus
Iracunda Jovem ponere fulmina.

HYMNE SÉCULAIRE

D'HORACE

À APOLLON ET À DIANE.

Souveraine des bois, Diane, et toi, Phébus,
Astres brillans du ciel, constamment vénérables
Et vénérés, donnez ce dont nous vous prions
En ce jour solennel,

Où les vers Sibyllins à des vierges choisies,
Comme aux chastes garçons enseignent à chanter
Des hymnes en l'honneur des Dieux à qui toujours
Plurent les sept collines.

Majestueux soleil, dont le char éclatant
Montre et cache le jour; toi, qui renais le même
Et divers, puisses-tu ne jamais éclairer
Rien de plus grand que Rome!

CARMEN SÆCULARE

AD APOLLINEM ET DIANAM.

Phœbe, silvarumque potens Diana,
Lucidum cœli decus, o colendi
Semper et culti, date quæ precamur
Tempore sacro;

Quo Sibyllini monuere versus
Virgines lectas puerosque castos
Dis, quibus septem placuere colles,
Dicere carmen.

Alme Sol, curru nitido diem qui
Promis et celas, aliusque et idem
Nasceris, possis nihil urbe Româ
Visere majus!

Et toi douce Ilithye ah ! protége les mères
En préparant l'issue aux mûrs accouchemens,
Soit qu'ici l'on t'invoque au doux nom de Lucine
Où de génératrice.

Déesse, des Romains accrois les rejetons ;
Fais des pères conscrits, sur les filles nubiles,
Prospérer les décrets, et sur la loi féconde
En familles nouvelles.

Que le cercle assuré de dix fois onze années
Nous ramène les chants et les multiples jeux
Trois fois renouvelés dans le jour éclatant
Et la nuit agréable.

Déesses, dont la voix ne nous trompe jamais,
Dont les oracles sûrs arrivent à leur terme,
O Parques ! ajoutez à nos heureux destins
D'autres prospérités !

Que la terre fertile en troupeaux, en moissons,
Chaque année à Cérès présente une couronne
D'épis ; qu'une eau salubre et que l'air le plus pur
Nourrissent tous les germes.

Apollon, toi si doux quand tu poses ton arc !
De nos jeunes Romains daigne exaucer les vœux ;
Reine des astres, Lune, au croissant argenté,
Daigne écouter nos vierges.

Rite maturos aperire partus
Lenis Ilithyia ; tuere matres ;
Sive tu Lucina probas vocari ,
Seu Genitalis.

Diva , producas sobolem , patrumque
Prosperes decreta super jugandis
Feminis , prolisque novæ feraci
Lege maritâ.

Certus undenos decies per annos
Orbis et cantus referatque ludos ,
Ter die claro , totiesque gratâ
Nocte frequentes.

Vosque veraces cecinisse , Parcæ ,
Quod semel dictum est , stabilisque rerum
Terminus servet ; bona jam peractis
Jungite fata.

Fertilis frugum pecorisque Tellus
Spiceâ donet Cererem coronâ :
Nutriant fœtus et aquæ salubres
Et Jovis auræ.

Condito mitis placidusque telo
Supplices audi pueros , Apollo.
Siderum regina bicornis , audi ,
Luna , puellas.

Si Rome est votre ouvrage, et si, d'après vos ordres,
Il est vrai que, jadis, une part des Troyens
Abandonna sa ville et ses Dieux tutélaires
Pour les bords d'Etrurie,

Alors que, survivant à sa patrie en flammes,
Le chaste Enée aux siens ouvrit un sûr passage
A travers l'incendie, et sut leur acquérir
Plus qu'ils n'avaient quitté,

Dieux! à la séduisante et docile jeunesse
Donnez de bonnes mœurs, le repos aux vieillards;
Aux Romains accordez des biens, des descendans,
Et tous genres de gloire.

Ah! puissent les neveux de Vénus et d'Anchise,
Qui répandent pour vous le sang des blancs taureaux,
En terrassant, vainqueurs, l'ennemi qui résiste
Etre doux aux vaincus!

Déjà le Mède craint et les haches Albaines
Et les guerriers puissans et sur terre et sur mer;
Et le Scythe et l'Indien, naguères si superbes,
Viennent chercher nos ordres!

Déjà la Foi, la Paix et l'antique Pudeur,
L'Honneur et la Vertu négligés, ont osé
Revenir, et déjà l'Abondance paraît
Avec sa corne pleine.

Roma si vestrum est opus, Iliæque
Littus Etruscum tenuere turmæ,
Jussa pars mutare Lares et urbem
Sospite cursu,

Cui per ardentem sine fraude Trojam
Castus Aeneas, patriæ superstes,
Liberum munivit iter, daturus
Plura relictis;

Dî, probos mores docili juventæ,
Dî, senectuti placidæ quietem,
Romulæ genti date remque, prolemque,
Et decus omne.

Quique vos bobus veneratur albis
Clarus Anchisæ Venerisque sanguis,
Imperet, bellante prior, jacentem
Lenis in hostem.

Jam mari terrâque manus potentes
Medus Albanasque timet secures:
Jam Scythæ responsa petunt, superbi
Nuper, et Indi.

Jam Fides, et Pax, et Honor, Pudorque
Priscus, et neglecta redire Virtus
Audet; apparetque beata pleno
Copia cornu.

Puisse Phébus augure, à l'arc étincelant,
Agréable toujours aux neuf Vierges du Pinde,
Qui du corps abattu ranime les ressorts
Par son art salutaire,

Si d'un œil favorable il voit le Palatin,
Les affaires de Rome et le Latium heureux,
Proroger leur destin, meilleur et plus prospère,
Toujours de siècle en siècle.

Que Diane, régnant sur le mont Aventin,
Et sur le froid Algide, écoute les prières
Et des quinze GARDIENS DES CÉLESTES ORACLES
Et de nos jeunes gens.

Jupiter nous exauce, ainsi que tous les Dieux,
Nous pouvons sous nos toits en porter l'espérance.
Après avoir d'accord proclamé les louanges
De Phébus et Diane.

Augur et fulgente decorus arcu
Phœbus, acceptusque novem Camœnis,
Qui salutari levat arte fessos
Corporis artus,

Si Palatinas videt æquus aras;
Remque Romanum Latiumque felix
Alterum in lustrum meliusque semper
Proroget ævum.

Quæque Aventinum tenet Algidumque,
Quindecim Diana preces virorum
Curet, et votis puerorum amicas
Applicet aures.

Hæc Jovem sentire Deosque cunctos
Spem bonam certamque domum reporto,
Doctus et Phœbi chorus et Dianæ
Dicere laudes.

LES RUINES DE ROME.

La fille de Thétis en un disque doré,
Par les soins d'Apollon, vainement est changée;
Elle est toujours fidèle à ce dieu qu'elle adore,
Et ses tendres regards le recherchent toujours.

Du milieu de la plaine elle suit dans les airs
Les célestes coursiers et le char éclatant;
Et quand l'humide bord les dérobe à ses yeux,
Sa tête qui s'incline annonce sa douleur.

Mais sitôt que l'aurore ouvre sur l'horizon
La barrière aux clartés qui poursuivent la nuit,
La première, Clytie adresse au dieu du jour
L'hommage de la terre, et celui de son cœur.

Ainsi, loin de ces bords que féconde la Seine,
Un Français, par le sort, malgré lui retenu,
Dirige ses regards vers l'heureuse contrée
Où repose son père, où naquirent ses fils.

Il recherche sans cesse et demande partout
Et les champs et l'enceinte où grandit son enfance ;
Il les demande en vain au sol de l'étranger :
L'étranger comprend-il le vide de son cœur ?

Il n'est point de voyage, il n'est point de séjour
Qui puissent effacer nos premiers souvenirs ;
Ils impriment en nous le besoin et l'amour
Du sol et des amis de nos plus jeunes ans.

Mais l'homme ne doit point en sa courte demeure
Aspirer à jouir, à vivre longuement ;
Nous sommes pour finir, rien n'est fait pour nous seuls
Méprisons tous les maux, car leur fin est certaine.

Oui : songeons aux seuls biens qu'on ne peut enlever
A ma patrie absente, à mes amis perdus ;
Leur gloire durera jusqu'au jour éternel ;
Le tems qui l'affermit dissipe les malheurs.

Et quels maux pourraient donc égaler leurs succès ?
Quels revers obscurcir la splendeur de leurs noms ?
Le présent est mobile, et l'avenir douteux ;
Le passé brave seul les atteintes du sort.

Sous ses coups un Français ne peut être abattu,
L'espoir et la gaîté soutiennent son courage ;
Il joue avec ses maux, et sous un air léger
Se déguisent toujours la force et la raison.

Le monde n'eut jamais que des soins superflus.
Pour le sage il n'est rien qui mérite des pleurs,
Puisqu'il n'est aucun mal qui ne doive finir,
Et puisque les vrais biens survivent au trépas.

Interrogeons ce sol et ces murs vétérans,
Et les champs délaissés et les restes pompeux
De ce peuple guerrier qui maîtrisa le monde;
Après sa chute encor, juge des nations.

Que nous disent ces monts dès l'enfance admirés?
Ces poudreux ossemens d'innombrables héros,
Et les flots obscurcis de ce Tibre fameux
Que le bruit des combats semble troubler encore?

« Vanité, vanité, tout n'est que vanité;
« Seuls hormis l'Éternel, l'honneur et la vertu;
« Les plaisirs, le pouvoir, sans eux furent toujours
« Du malheur infini l'amorce inévitable.

O Rome! que le tems cherche en vain à détruire,
Après tant de revers je t'aperçois enfin:
Je puis, je puis toucher ta muraille classique,
Et, sur la poudre assis contempler l'avenir!

Sur toi l'antiquité brille de toutes parts.....
Passez, rouille du tems.... tombez, froide poussière....
En vieillissant, la gloire et durcit et s'accroît,
Semblable au roc altier que l'âge raffermit.

Dans ces murs l'héroisme a ses titres d'honneur ;
En fouillant les débris, ils paraissent au jour.
Sous ces grands monumens, des siècles respectés,
Le sceptre universel semble encore enfoui,

Aspect toujours fameux, ô vivante leçon !
Mémorable cité, sois-nous toujours présente,
Et pour nous enseigner la véritable gloire,
Et pour nous indiquer les vices et l'erreur.

C'est ici qu'une fille, exécrable à jamais,
Sur le corps palpitant de l'auteur de ses jours
Osa monter au trône, et, scélérate horrible,
Attacher à son front le bandeau parricide.

Ah ! sans doute elle osait espérer, malheureuse !
Ensevelir son crime, ou ne mourir jamais ;
Mais ses contemporains, mais la postérité,
D'un supplice outrageant la punissent encore.

Le coupable n'a point de repos ni d'oubli ;
Non : la célébrité, ce trésor des vertus
Qui déçoit l'injustice et triomphe du tems,
Est pour le criminel un mal toujours nouveau.

Ainsi, sans doute, ainsi, quand notre créateur
Du tombeau nous reçoit dans le même infini,
Les êtres vertueux passent dans l'Elysée,
Et le triste méchant dans le sombre Ténare.

Illustres meurtriers, c'est là que vous vivez !
Là souffrent deux Brutus, parricides fameux ;
Que d'autres loin de moi célèbrent leurs fureurs :
La vertu peut-elle être où frémit la nature ?

Et toi, fier Dictateur, qui sus te faire absoudre
Et pardonner le sang que ton bras forcené
Fut enfin fatigué de verser à torrens ;
La mort qui t'a reçu, te dévoue au supplice.

Auguste, usurpateur, tu partages leur sort !
Toi qui pus délaisser à tes vils compagnons
Cette tête savante et cette main si pure,
A qui Rome devait son lustre et son salut.

O Forum, ô Romains, quoi ! vous pûtes souffrir
Qu'un tyran exposât les lambeaux d'un ami,
Dont naguères la voix triomphait sur ces murs !
Lâche Auguste ! ton crime est un double forfait.

Mais que sont devenus ces Césars redoutés ?
Ces monstres tout couverts de débauche et de sang....
Maîtres de l'univers et d'immenses trésors,
Tout en eux a péri, hormis leur infamie !

Où donc est leur palais dont les murailles d'or
Et la force et l'éclat étonnaient les regards ?
Qu'ont-ils fait, qu'ont-ils fait des dépouilles du monde ?
Ont-elles assouvi leur passagère ivresse ?

A quoi leur ont servi tant d'excès, de grandeurs ?
Des délits inconnus, et des plaisirs hideux ?
Leur mémoire est vouée aux plus cruels affronts
Que l'or et le pouvoir ne sauraient effacer.

Quoi, grand Dieu ! l'homme a pu couronner la folie
Et, docile à son ordre, immoler ses pareils !
O nom de la patrie ! ô nom sacré des lois ;
Avez-vous pu servir d'instrumens aux bourreaux ?

Non, non, vous ne sauriez outrager la nature.
Et votre premier soin est pour l'humanité,
Notre vie est l'ouvrage et l'amour du Très-Haut :
Les lois de ses enfans ne sauraient l'abréger.

A notre créateur seul appartient ce droit.
Quand l'homme se l'arroge, il en abuse, hélas !
Que d'êtres vertueux ont prouvé ses erreurs !
Socrate, Phocion.... et combien de nos jours !

L'univers disparaît pour l'être qui s'éteint ;
Il n'est point de moment où ne meure un mortel,
Il n'est rien de certain, de durable ici-bas :
Qu'est donc le soin du monde à la mort comparé ?

Si les champs de bataille, ou la place sanglante
Où l'homme, au nom des lois, plus lâche qu'au désert,
Immole ses pareils si souvent sans raison,
Oui, s'ils pouvaient parler, que ne diraient-ils pas !

« Etre d'un seul instant, de quel front oses-tu
« Sur mon sein nourricier égorger ton semblable
« Autour d'une bannière ou d'un chef triomphant,
« Au nom de l'Éternel, au nom de l'équité ?

« Et bientôt, avec joie, au nom du même Dieu,
« Sous d'autres étendards, plein d'une égale ardeur,
« Tu reviens immoler tes amis de la veille,
« Et te crois toujours juste et toujours en ton droit !

« Eh quoi! n'aurais-tu donc ni bon sens, ni mémoire?
« Tu prêtes au Très-Haut ton inconstante humeur
« Est-ce par les délits, les meurtres et le sang
« Que ta faible raison croit imiter le ciel ? »

Ainsi, quand des vainqueurs, orgueilleux conquérans,
Plus heureux que sensés, aspirent à régner
Sur l'univers entier qu'ils voudraient asservir,
Le sage leur répond d'une tranquille voix;

« Un maître universel existe dès longtemps,
« Dès longtemps nous vivons sous son antique empire;
« Il plane sur les cieux, son trône est l'Univers,
« Il passe l'infini, mais remplit chaque monde.

« Infailliblement juste, éclairé, bienfaisant,
« Il prévoit l'avenir, il sait tout le passé;
« Rien n'échappe à son œil vigilant et serein,
« Rien ne peut fatiguer ni troubler son esprit.

« Pour partager son trône, ou pour le remplacer,
« Comme lui soyez donc indulgens et parfaits;
« Faites que votre loi jamais ne puisse atteindre
« Et le faible innocent, et le faible égaré.

« Soyez sans nuls besoins, et versez vos trésors
« Sur l'être vertueux, comme sur le méchant,
« Le méchant dont ses bras incessamment ouverts
« Attendent le retour et l'attendent en vain.

Mais d'autres souvenirs s'emparent de mon âme,
A l'aspect des héros en ce jour éveillés;
Leurs mânes à l'envi s'élèvent dans les airs
Et semblent tour-à-tour s'offrir à mes regards.

Accourez, accourez, ombres des vrais héros,
Toi, d'abord, Roi Pontife, et prince magistrat;
Je vois encor la grotte où ta ruse innocente
Affermit par les lois l'empire des Albains.

J'aperçois cette épouse illustre en sa défaite:
Elle échappe à la vie et non pas à l'honneur.
Cette autre, qui la suit, à l'époux digne d'elle
A montré que la mort est douce à la vertu.

Valère sur ce mont démolit sa demeure,
Et cède sans faiblesse aux injustes soupçons;
Mais bientôt il triomphe et Rome se repent:
La vertu qu'on outrage en devient plus illustre.

Un soldat vétéran immole la moitié
De cent vils assassins qui n'osent l'affronter ;
Mais quoi ! seul contre tous, on l'abat par surprise :
Infâmes Décemvirs, c'était là de vos coups !

Ce modeste guerrier, ce veillard généreux,
Préféra sa chaumière au pouvoir souverain ;
Trois fois il sauva Rome et vécut laboureur :
Quel héros comme lui fut digne d'un grand nom ?

Cet autre, aux fier Gaulois apparut sous cet arc
Ramenant de l'exil la victoire et l'honneur ;
« Romains, s'écria-t-il, rentrez, rentrez cet or
« Ce n'est qu'avec du fer qu'on achète la paix. »

Et ce même héros, sauveur du Capitole,
A quel prix étonnant il conquit Falérie !
Un traître fut puni, l'innocence sauvée,
Et la seule vertu soumit une cité.

Nous serions plus heureux si nous étions meilleurs,
Si de semblables traits étaient nos seuls combats !
Mais l'homme est insensé même en cherchant la gloire :
Il n'est qu'un vrai triomphe, et la vertu le donne.

Intrépide guerrier, ce stoïque Romain
Réunit en lui seul les plus mâles vertus ;
Il passe en méprisant le luxe et les grandeurs ;
L'herbe et le dur chevet suffisent à ses sens.

Il brave froidement de ce monstre africain
Et la trompe voisine et la masse mouvante ;
Il enseigne à Pyrrhus qu'il faut trop de soldats
Pour vaincre des guerriers libres et vertueux.

Contemplons ce captif, qui força le sénat
A le rendre à ses fers, aux tourmens, au supplice;
Il quitta sans pâlir et Rome et ses enfans,
Pour s'offrir en victime à l'intérêt public.

Famille de héros, vainqueurs de l'Ibérie,
O vous, dont Annibal redouta la valeur,
Vous qui sûtes dompter et Numance et Carthage,
Ah! pourquoi sur ces bords semblez-vous courroucés?

Hélas! il est trop vrai, les modernes Romains
N'ont pas su conserver vos restes généreux;
D'avides étrangers dispersèrent vos os,
Que Rome et les Romains ne posséderont plus!

Je vois trois cents guerriers, dont le trépas illustre
A, malgré leur revers, consacré le grand nom.
Cet autre Fabius rejeta le triomphe,
Alors que le combat le priva de son frère.

En vain Coriolan, presque seul a vaincu,
Coriole tantôt succomba sous son bras;
Un peuple de guerriers, ombrageux, inconstans,
A l'exil condamna son vaillant capitaine.

Il leur disait en vain d'une voix courroucée :
« Ah ! l'exil, compagnons, est un supplice affreux.
« Pouvez-vous infliger à qui sut vous sauver
« Un châtiment qui seul renferme tous les maux ?

J'aperçois hors des murs l'effet de sa vengeance ;
Aux femmes dédié ce temple fut dès lors ;
Il consacre à jamais le pouvoir d'une mère :
On résiste à sa voix, mais non pas à ses pleurs.

Le plus grand des Romains apparaît le dernier.
Calme dans les revers, insensible aux grandeurs,
Il a fui le pouvoir, et Chypre, et ses trésors,
Mais ce n'est qu'en mourant qu'il fuit la tyrannie.

Etonnante cité, précepteur éternel,
En toi nous contemplons les archives du tems ;
Tes vertus, tes grandeurs, tes vices, tes héros,
Sont encor la leçon des peuples et des rois.

Ce conseil de hérauts, ces juges de la guerre,
Et ce sénat auguste, alors si magnanime,
Et ce peuple d'ingrats, et pourtant héroïque,
Annoncèrent d'abord l'éternelle cité.

Si le crime souvent, si la guerre intestine,
Ont souillé son histoire et troublé son repos,
C'est que sa loi civile était, comme nos lois,
Un mélange confus de contrastes divers.

Hèlas ! de notre esprit l'inconséquence extrême
Est, et fut constamment, la cause de nos maux :
Pourquoi ces chevaliers, nobles, ou patriciens ?
Quand les seuls magistrats sont les nobles réels.

Tomberons-nous toujours dans les mêmes erreurs ?
L'exemple du passé sera-t-il toujours nul ?
Tels ont voit les enfans retenir vainement
Des préceptes qu'en vain ils redisent toujours.

Rome ! qui t'assura le sceptre universel ?
Fut-ce donc ta valeur, tes exploits, ton savoir ?
Non, non, car tes héros sont dans la nuit profonde,
Et tu règnes encor sur cent peuples divers.

Le sceptre s'échappait de ta main souveraine
En dépit de la force et des Dieux fabuleux,
Alors que l'Éternel daigna le relever,
L'accroître, l'embellir, l'affermir à jamais.

Sur ta profane gloire il établit sa loi,
Sa loi qui pouvait seule épurer ton empire,
Et du sein des excès des mortelles grandeurs,
Te créer pour toujours la reine des cités.

Ces trésors d'un moment, la gloire, le pouvoir,
Que sont-ils en effet que de courtes erreurs ?
La vertu véritable et notre Créateur,
Qui ne peuvent finir, sont les seuls biens réels.

Voyageurs, qui cherchez sous un ciel étranger
Des plaisirs inconnus, ou d'autres voluptés;
Jeunes gens, de la vie et du monde amoureux,
Fuyez l'aspect de Rome, il est trop fort pour vous.

Préférez les vergers de l'aimable Etrurie,
Où de riants coteaux enchantent les regards;
Où cette autre Tempé, que l'Arno fertilise,
Inspire des plaisirs le besoin et l'amour.

Il faut une ame forte, il faut avoir souffert,
Pour se plaire en ces murs pleins de grands souvenirs:
Ici l'antiquité repose tout entière,
Et ses vieux monumens la racontent encore.

Mais venez, approchez, êtres infortunés,
O vous, pour qui le jour est un poids douloureux;
Observez des méchans la puissance outragée
Et des mâles vertus les honneurs immortels,

Puisque notre existence, hélas! n'est qu'un passage,
Et qu'on voit le mortel, comme on voit dans les airs
Briller en s'échappant l'électrique vapeur,
Glissons sur notre route, et n'aspirons qu'au port!!!

LE BONHEUR

À ELISE.

Heureux celui qu'Elise à préféré !
Qui, chaque jour, peut la voir et l'entendre ;
Est-il un sort aussi digne d'envie ?
Est-il au monde un mortel plus heureux ?
Pour lui le jour s'écoule promptement,
L'amour le guide, et l'amitié le suit ;
L'un, sur la route amène les plaisirs
L'autre ou prévient, ou chasse les malheurs !

Et quels malheurs pourraient donc l'affliger ?
Tout lui sourit quand Elise a souri :
Le nœud si doux qui l'attache à la vie
A ses regards embellit l'uuivers.
Fidèle épouse et digne du bonheur,
Elise a su le répandre autour d'elle ;
Heureux celui qui près d'elle respire !
Heureux celui qu'Elise à préféré !

Le papillon, quand l'hiver se retire,
Etre nouveau, s'élance dans les airs
Libre, joyeux, plein d'espoir, de gaîté;
Tous les objets reçoivent son hommage.
Ainsi jouit un enfant près d'atteindre
Et d'entamer les plus beaux de ses jours :
Tous les malheurs se cachent à ses yeux,
Tous les plaisirs s'empressent sur sa route.

Il est heureux l'aimable adolescent
Plein de santé, de courage et de force,
Au fier combat soit qu'il marche en vainqueur,
Dans ses amours soit qu'il semble timide.
Il est chéri des hommes déjà mûrs,
Il est l'orgueil de ses parens charmés;
S'il a des torts, s'il commet quelque faute,
On l'aime trop pour ne point l'excuser.

Plus tard encor le mortel est heureux
S'il est époux et fidèle et constant;
Chef de famille et père vénéré,
D'un petit monde il est le souverain.
A son vouloir tout son peuple obéit
Sans long discours et sans retardemens;
Il ne craint pas d'assembler ses états,
Il ne craint pas ses penples insurgés.

Et la beauté, ce céleste présent !
Ce doux accord qui charme le regard,
Et du regard pénètre jusqu'à l'ame :
Il rend heureux, puisqu'il rend plus aimable.
A la beauté se joint l'art de charmer,
A ce pouvoir le besoin d'être aimé :
Lorsqu'un amant a su captiver l'œil
Il a bientôt pénétré jusqu'au cœur.

Mais sans ton aide, ô brillante santé,
Fille du ciel parmi nous outragée,
Est-il des biens dont on puisse jouir ?
Est-il des maux qui n'affligent nos sens ?
L'homme souffrant de lui même est divers.
Le jour ainsi par l'orage s'altère
Au sombre aspect des nuages pressés
En voile épais sur les airs étendus.

Celui qu'Hygie a toujours protégé,
Robuste et sain jouit seul de la vie ;
Et seul connaît la force de son être,
Et d'un mortel toutes les facultés.
Tout est plaisir pour l'être vigoureux ;
Même l'ennui ne saurait le saisir ;
Les durs travaux, la peine, les besoins
Sont des rivaux dont il reste vainqueur.

Heureux cent fois qui possède un ami !
Qui dans un monde, hélas ! souvent cruel,
Dans ses erreurs, dans son incertitude,
Est toujours sûr de n'être jamais seul !
De son bien être il sent deux fois le prix ;
Et les malheurs, il les sent à moitié :
Ah ! si l'amour est le plus grand plaisir,
L'amitié vraie est le plus grand des biens.

Mais quand l'époux d'Elise est fortuné
Tous les amans le sont-ils comme lui ?
Tous les vainqueurs savent-ils résister
Comme à l'envie aux méchans flagorneurs.
Le courtisan et le riche orgueilleux,
Et la beauté comme l'adolescent.
L'enfant, l'époux, l'homme sain et chéri ;
Toujours ont-ils le destin le plus doux ?

Ils sont heureux s'ils savent reconnaître
Et séparer les vrais biens du mensonge :
Il ne leur faut que l'éclat des vertus,
Pour éclairer le sentier du bonheur.
A ce fanal nuit et jour allumé
L'homme aisément peut connaître sa route ;
Il sent du ciel la voix pure et secrète
Au fond du cœur s'agiter constamment.

Comme l'on voit l'abeille industrieuse
Autour du bois choisir la fleur plus douce,
Ainsi l'on doit, ici-bas, rechercher
Le vrai bonheur que faussement on nie :
Ah ! quand la nuit recouvre de son voile
Et les coteaux et les trésors des champs ;
Ou quand l'aveugle ignore leurs beautés,
Ces vrais trésors en sont-ils moins réels ?

Doux souvenir de mes plus jeunes ans ;
Retrace moi le bonheur véritable
Et les attraits de la vertu sevère,
En me dictant l'infortune d'Elise !
Elle habitait sur les riants coteaux
De cette ville où naquit Marc Aurèle, (*)
Où la nature et les arts à l'envi
Semblent unir leur puissance et leur lustre.

On respirait l'innocence et la paix
Dans sa demeure élégante et modeste.
Elle régnait sur son époux heureux,
Et ses enfans à l'envi l'adoraient.
Ses serviteurs, dans sa retraite aimable,
Honnêtes, bons, étaient des amis sûrs.
Elle avait su réunir autour d'elle,
A la vertu, la plus douce gaîté.

(*) Lyon, seconde ville de France, bâtie au confluent du Rhône et de la Saône.

« Vous le voyez ce champêtre séjour,
Nous dit un jour l'aimable époux d'Elise :
« Il ne contient que des êtres joyeux ;
« Et ce bonheur est l'œuvre d'une femme.
« Epouse tendre, incapable de crainte,
« Et par le sort longuement éprouvée
« Elle est pour nous une autre providence,
« Et ses attraits égalent ses vertus,

« Je sus long-tems mériter mon destin :
« Elise était l'idole de mon ame.
« A son vouloir constamment dévoué,
« Dans l'Univers je ne voyais qu'Elise....
« Un seul moment des amis imposteurs,
« Sous les dehors du plus tendre intérêt,
« Surent changer et corrompre mon cœur ;
« Le ciel, le ciel pouvait seul me sauver :
« Il m'envoya le doux secours d'Elise.

« Un lourd sommeil dans la nuit m'oppressait
« Sans rafraîchir mes esprits abattus ;
« Je me plaignais du sort de mes enfans,
« De mon épouse.... et leurs noms m'échappaient.
« Quand une voix et bien douce et bien chère,
« En un instant rappela mes esprits.
« Je reconnus sa touchante douceur :
« Je crus entendre une céleste voix.

« O mon ami, pourquoi te désoler?
« La vertu seule a droit à nos regrets;
« Un jour affreux, mais un seul jour d'erreur,
« Pourrait-il donc effacer tes vertus?
« Vois : je suis prête : évitons ce séjour :
« Passons les mers, allons vivre ignorés;
« Avec tes fils et ta fidèle amie,
« Ah! pourrais-tu regretter ce palais?

« Viens; nos malheurs un jour s'effaceront;
« Ta jeune épouse à rempli son devoir;
« La bure simple a remplacé la soie
« Et le ruban l'inutile joyau.
« La solitude a pour moi des attraits,
« Les durs travaux deviendront mes plaisirs.
« Auprès de toi, de mes enfans chéris,
« Dans mon logis rien ne sera changé.

« Au nouveau monde elle a suivi mes pas
« Malgré l'effort de ses parens altiers.
« Ah! disait-elle, en leur montrant ses fils,
« Leur père seul est mon guide et ma loi;
« L'honneur le veut, et j'obéis sans peine;
« Aucun regret ne m'atteindra jamais.
« S'il souffre, hélas! je dois souffrir aussi;
« Ne suis-je pas la moitié de son être.

« Avec ardeur, dans un climat brûlant,
« Sous une zône enflammée et déserte,
« Elle soutint mon courage lassé.
« Sa douce voix soulagea mes douleurs;
« L'ordre et la paix revinrent parmi nous;
« L'économie à réparé mes torts,
« Grâce à ses soins, sa longue vigilance
« A son active et constante amitié.

« Après dix ans d'un exil nécessaire,
« Enfin brilla le moment du retour,
« De quel transport mon ame fut saisie
« En revoyant le toit de mes ayeux!
« Quel doux triomphe attendait ma compagne!
« Avec ardeur, ses injustes parens,
« Et nos amis, et de nombreux voisins,
« Ont couronné l'épouse incomparable.

« A sa rivale, indigne de courroux,
« Et de pitié trop digne des long-tems,
« Elle tendit une main secourable,
« Et de l'honneur lui rouvrit le sentier.
« Sa voix jamais n'exhala le reproche,
« Ou le courroux, ou la plainte frivole;
« Ah! c'est du cœur qu'émanent ses vertus,
« Et sa douceur toujours inaltérable.

« O mon ami, disait-elle souvent,
« Dans nos devoirs existe le bonheur;
« Oui, quels qu'ils soient, pénibles et cruels,
« L'homme sensé peut toujours les remplir;
« Puisque le pauvre en dépit du besoin
« Sait s'abstenir des vols et des délits,
« Notre raison suffit pour résister
« Aux vils penchans qui causent nos malheurs.

« Elle a raison : le bonheur est réel;
« Son sexe seul a droit de le donner.
« C'est dans son sein que nous puisons la vie,
« Et l'aliment de nos plus faibles jours;
« L'adolescent n'existe que pour lui;
« De l'homme mûr c'est l'aimable sujet;
« A la vieillesse il offre un sûr appui :
« C'est de chaque âge et le guide et l'espoir.

Elise alors, apparut à nos yeux;
Son digne époux réclama son avis :
« Est-il bien vrai que nous fûmes heureux
« Dans le besoin, la souffrance et l'exil?
« Le vrai bonheur, reprit-elle soudain,
« Est pour les cœurs simples et modérés;
« Il est semblable à l'absolu pouvoir :
« Moins on en use et plus on en jouit.

LE RENDEZ-VOUS.

Il est prêt ce trône de l'Amour,
Ce bosquet odorant et léger!
Il est prêt.... mais Elise est absente....
Ah! qui peut comprendre ma douleur!

Aujourd'hui que l'hiver détestable
A cédé sa puissance au printems.
Que l'amour, et la terre, et les airs
Célébrent un retour désiré;

Peut-elle être volage, cruelle,
Insensible, sans foi, déloyale,
Outrageante et perfide pour moi!
Je l'aimais.... et je veux l'oublier!

Mois quoi! Lise à mes yeux reparaît!
Je l'entends, je la vois accourir,
Et déjà ses accens, son approche
En plaisir ont changé mon courroux,

Mon Elise a tenu sa promesse!...,
Elle est bonne, sensible, loyale;
Insensé! qui ne sait l'adorer!
Insensé! le mortel qui la blâme,

Mais d'où vient que son aspect me trouble,
Dans mon sein il a porté la flamme....
Quoi! l'amour à l'égal de la haine
Cause-t-il de pénibles transports?

Tout à l'heure à l'approche d'Elise
Sa gaîté s'annoncait par des chants;
Mais soudain je la vois qui s'arrête....
Elle hésite et rougit tour-à-tour.

Je ne puis apaiser mon ardeur,
Qui m'agite en deux sens opposés;
L'un me presse et m'entraîne vers Lise.
Le second m'intimide et m'arrête.

Mais que vois-je elle approche de moi....
J'ai senti les zéphirs qui l'entourent;
Son retour est celui de l'aurore:
A mes yeux il charme l'univers,

La voici, je suis auprès d'Elise!
J'ai touché sa blonde chevelure,
J'ai touché le tissu de sa robe;
De sa main j'ai reçu le doux gage,

O moment de bonheur et d'extase,
Ta douceur se peut-elle exprimer!
Comme toi si nos jours s'écoulaient
Les mortels seraient trop fortunés.

De mon bras j'entoure son corsage,
Sur mon cœur s'est appuyé son cœur;
Tendre amour, en plaisirs qui t'égale!
A leur poids pourrai-je résister!

Vous, amans, qui n'éprouvâtes pas
Ce tourment, ce trouble, cette extase
Dont la peine elle même est si douce....
Croyez-moi, vous n'aimâtes jamais!

Si l'aveu, l'approche d'une amante,
Loin d'accroitre, a calmé votre ardeur;
Si tout près de l'objet de vos feux
Vous gardez un seul penser pour vous:

Si l'instant qui vous vit triompher
Vous a vu sans trouble et sans délire,
S'il n'est pas d'une ère de bonheur,
Le passage, ou le commencement:

Si l'image ou le nom d'une Elise,
Malgré vous ne ranime vos feux;
Malgré vous si vos pas ne vous mènent
Sur sa trace, ou vers les lieux qu'elle aime.

Croyez-moi, vous n'aimâtes jamais !
N'allez pas accuser votre sort
Ou l'amour d'être faux et trompeur.
Faux amans.... vous n'aimâtes jamais !

LES RÉFLEXIONS.

ODE.

Sur la céleste, immense route
Où l'infini s'ouvre à nos yeux,
Que de grandeur, que d'harmonie
Et d'éclatante majesté?
Là tout s'accorde et tout annonce
Un architecte incomparable
En son génie, en son pouvoir;
Nul ne résiste à ses désirs;
Dans ses œuvres nul ne l'égale,
Et rien n'altère sa bonté!

De cette source inépuisable
Et de lumière et de bienfaits,
Nos vils contrastes, nos travers,
Jamais ne purent dériver.
Les passions, l'intempérance,

Et la folie et les erreurs,
Près du Très-Haut n'existent point :
Le meurtre affreux, l'affreux combat,
L'avarice, l'ambition,
Des seuls mortels sont les travaux.

Si du sommet de l'Empyrée,
Et de prodiges entouré,
Le Créateur daigne sur nous
Porter un œil inévitable,
Ah! que dit-il au triste aspect
Des soins trompeurs de ses enfans
Toujours pervers et malheureux ?
Etres fragiles, mais doués
D'une étincelle du Très-Haut,
Sous ses regards que faisons-nous!

Ici l'envie et la discorde
Ont préparé leur fer aigu ;
Plus loin les vices, les délits,
Ont répandu l'affreux désordre.
En vain Cérès de blonds épis
Vient enrichir ces heureux champs
Que tantôt Flore embellissait ;
L'homme cruel, toujours aveugle,
Avec le sang de son semblable
Et le sien même a tout rougi.

En vain la paix, en vain les arts,
Dans l'intervalle des combats
Veulent calmer tant de fureurs;
L'être si faible et passager,
Toujours soigneux de se détruire,
A défaut du fer des périls
Recourt au fer des vils bourreaux!
Eh quoi! sans l'ordre de son Dieu,
Dans l'effrayante éternité
Peut-il plonger son compagnon?

Héros vaillans, mais trop cruels,
Combien vos soins me semblent vains!
Arrête, arrête, heureux vainqueur,
Sur le terrein de ta victoire....
Observe bien ces corps hideux
Dans la fange traînés, meurtris;
Tantôt ils furent tes égaux!....
Si ton orgueil est satisfait,
Ton cœur n'est-il pas soulevé
Par un tableau si dégoûtant?

D'où peut venir tant de gaîté?
Dis-moi, pourquoi t'énorgueillir?
Malgré ta force et ton bonheur
Ne dois-tu pas finir bientôt?
Souffle léger qu'un souffle abat,

Si souvent digne de pitié,
Quel peut donc être ton espoir !
Un jour que rien ne peut changer,
Ne dois-tu pas aussi couvrir
La terre de tes ossemens ?

Est-il bien vrai qu'en ses déserts
L'homme sauvage, errant, grossier,
Est plus que nous infortuné,
Faible, timide et sans raison ?
Ah! si l'on peut lui reprocher
Son ignorance et ses excès,
Et sa brutale oisiveté :
Nos arts nous rendent-ils meilleurs ?
N'immolons-nous point de victimes ?
Ici n'est-il plus de besoins ?

L'inconséquence et les ennuis,
D'injustes lois, des soins trompeurs
Les durs travaux ou l'esclavage,
Et les supplices et la mort,
Sont ici-bas les résultats
De nos lumières, de nos vœux,
Et des efforts de notre esprit ;
Notre bien-être est sans progrès ;
Tel enchaîné, le fier coursier
Frappe du pied sans avancer.

Que pensent-ils de notre sort
Les habitans heureux du Ciel ?
Je crois entendre leurs discours :
« Abandonnés sur un rocher
« Qu'ils vont quitter incessamment,
« Où tout leur dit que l'avenir
« Est seul durable et seul réel,
« Les fils des hommes sur la terre
« En méprisent les biens trompeurs,
« Indigne image des vrais biens.

« L'un l'autre ils s'aiment constamment
« Dans ce trajet pénible et court.
« Des prodiges de leur auteur,
« De ses bienfaits environnés,
« Ils admirent, sans se lasser,
« Et sa puissance et son génie
« Et son amour inépuisable,
« En sa présence prosternés,
« Devant ses œuvres confondus,
« Ils ne songent qu'à l'adorer.

Tels nous étions dans l'âge d'or,
Cet âge, hélas! reviendra-t-il ?
Apprendrons-nous enfin un jour
Nos vrais devoirs et nos vrais biens ?
Quand verrons-nous l'horrible guerre,

Et l'égoïsme, et les délits,
Avec les vices exilés?
Serait-il lâche et sans raison
Loin de se battre, de s'aider,
Loin de haïr, de s'entr'aimer?

Quand serons-nous tous conjurés
Pour combattre nos ennemis
Les plus puissans, les plus réels:
Nos maux, nos vices, nos travers?
Il reviendra cet heureux jour,
Nous en avons de sûrs garans
Dans les récits de nos aïeux;
Dieu détruirait ses fils ingrats,
S'ils ne devaient être meilleurs:
Sa sainte loi nous rendra tels.

En nous plaçant sur cette terre
Il nous donna de sûrs appuis:
Le sentiment des biens, des maux,
La conscience et ses frayeurs,
Et l'espérance qui, d'abord,
Vient embellir notre existence,
Et ne nous quitte en aucun tems:
C'est un fanal toujours luisant
Sur l'horizon de notre vie
Aux portes de l'éternité.

Le spectacle de la nature,
Cet Univers vaste et mouvant,
Ce marche-pied de l'Eternel
D'où sa gloire s'accroît toujours;
Le divin souffle de notre ame,
Et ces Hébreux, élus, punis,
Errans encore parmi nous :
Tout nous prouve notre origine
Et notre chûte, et notre épreuve,
Et l'avenir qui nous attend.

LE TORRENT.

Le nouveau maître et seigneur
D'un terroir vaste et fertile,
Mais voisin d'un fier torrent
En ces mots se lamentait :
« L'ancien maître de ce sol
« Bien peuplé, riche et prospère,
« N'a point su le délivrer
« Du torrent toujours voisin.

« Il est vrai que par ses soins
« Les dégâts sont réparés ;
« Mais pourquoi d'un ennemi
« Faut-il donc souffrir l'approche ?
« On l'admit sur mon terroir,
« On creusa même son lit.
« On rendit son cours facile ;
« Pour le vaincre on l'adopta !!!

« Je méprise un tel système :
« Je ne veux point d'ennemis :
« Barrez donc tous les passages ;
« Eloignons ce destructeur ;
« Que des digues, aux frontières,
« Lui défendent toute entrée,
« Ah ! qu'il porte ailleurs le trouble....
« Hâtez-vous.... comblez son lit. »

Aussitôt, chacun s'empresse,
On entasse mille obstacles,
On travaille avec ardeur
Le terroir est entouré.
Le torrent en un moment,
De ses sources séparé,
S'affaiblit et disparaît :
Le seigneur se réjouit.

Cependant un voyageur
Qui du bord observait l'onde
S'accroissant au pied des digues,
Se raillait de tant d'apprêts ;
Et criait en cheminant
Au seigneur, aux travailleurs :
« Renforcez, haussez la digue,
« Mais le lit du fier torrent....
« Gardez-vous de l'obstruer !

« Vous barrez en vain l'entrée
« A des flots toujours croissants,
« Dont la source reste ouverte,
« Que le ciel peut seul tarir.
« Cessez donc une barrière,
« Inutile en tems de calme,
« Frèle, et même dangereuse,
« Quand les eaux sont en courroux.

« Sur les bords haussez la digue,
« Augmentez la résistance!....
« Mais le lit du fier torrent!....
« Gardez-vous de l'obstruer! »
D'un conseil si salutaire
Le seigneur ne tint pas compte:
« De l'envie et du dépit
« C'est la voix, répondait-il.

Quand soudain au pied des digues
En fureur l'onde s'accroît,
Elle monte, elle s'excite,
Et renverse un long rempart.
Vainement à son danger
Le seigneur cherche un remède;
Le torrent fort et vainqueur,
A déjà tout envahi.

Les maisons, les jeunes plantes,
Sont d'abord déracinées;
Puis les arbres centenaires,
Jusqu'alors si respectés
Sous des flots irrésistibles
Sont contraints de succomber.
Les troupeaux et les pasteurs
Ne se sauvent qu'à moitié.

Le passant qui s'éloignait
Répétait « haussez la rive,
« Mais le lit de ce torrent
« Gardez-vous de l'obstruer. »
Tout-à-coup un bruit horrible
Retentit à son oreille....
Sur ses pas vite il retourne
Au secours des submergés.

Le seigneur, du sein des ondes,
Avec peine est retiré,
Il dut même son salut
Au passant trop généreux.
Il apprit par sa disgrace
Sans nul fruit, un peu trop tard,
Que les digues des rivières
Doivent suivre le courant.

LA FLEUR.

La fleur la plus belle
Hélas! dure peu!
Que son règne est court!
Pour peu qu'elle vive,
Le tems la flétrit.

Dès son premier jour,
Sa fraîcheur nous charme,
Son teint nous ravit,
Son parfum enchante
Nos sens et nos cœurs.

Quand, toute formée,
Elle nous attire,
Chacun la souhaite,
Près d'elle on accourt;
On veut la cueillir.

Pour la posséder,
Vole la jeunesse,
Marche l'âge mûr,
Se meut le vieillard;
Chacun à l'envi.

Quand on l'a cueillie,
Qu'ont-ils possédé?
Qu'est la fleur nouvelle?
Que sont ses attraits?....
Une illusion!!

Mais l'illusion
Nous est nécessaire;
Pour nous c'est l'essence
Qui nourrit la lampe
Qui luit sur nos pas.

Privés de son aide
Que faire ici-bas?
Que seraient nos vœux,
Nos goûts, nos plaisirs,
Sans quelques prestiges?

Dans l'amère énigme
Qu'on nomme la vie,
Il faut soutenir,
Flatter, caresser
Ces frêles appuis!

Sans leur prompt secours,
Le pauvre mortel
Serait trop semblable
A l'arbre séché
Sans feuille ou verdure!

Mais parmi les fleurs
Brillant sur la terre,
Une est la plus belle,
La plus délicate:
Faut-il la nommer?

O Virginité,
Qui peut égaler
L'éclat vif et pur
Et la fraîcheur
De tes attraits?

Mais soyons discrets
Sur cette beauté,
Elle est susceptible,
Et craint, à la mort,
Un lourd examen.

Elle est séduisante,
Touchante et naïve,
Elle est vive et tendre,
Mais trop délicate,
Et brille en mourant!

Gardons le silence,
Soyons donc prudents,
N'examinons pas
L'état et l'essence
D'un être si frêle.

Si quelqu'un la perd,
Gardons de vouloir
La faire revivre,
Ou la retrouver :
Cela ne se peut.

Ah! qui la possède,
Doit bien la garder ;
Car nulle puissance
Ne peut nous la rendre,
Quand elle n'est plus.

La faire revivre
Serait impossible :
Peut-on rétablir
La glace rompue ?
La plante séchée ?

Aux yeux qui déjà
S'ouvrirent au jour,
Peut-on déguiser
Ou faire oublier
Ce qu'est la lumière ?

Dès que l'ignorance,
Sortant du chaos,
A pu réfléchir,
Qui peut la contraindre
A ne penser plus?

Mais tirons un voile,
Soyons réservés,
Soyons délicats
On ne peut trop l'être
Sur un tel sujet.

DAPHNIS ET CHLOÉ.

CHLOÉ

Non, Daphnis,
Entre nous
Plus d'amour;
Le bonheur
Est trop lourd
Sans vertu.

DAPHNIS

Votre cœur
Est volage,
Et l'amour,
Quand il change,
Est toujours
Raisonneur.
Oui, l'on dit
La morale

Un signal
De congé.
Vous teniez
Autrefois
Des discours
Différents :
Etiez-vous
Fausse alors
L'êtes-vous
Aujourd'hui ?

CHLOÉ

Je vous aime,
Et pourtant
Je ne veux
Plus d'amour.

DAPHNIS

Peut-on être
Aussi fausse
Avec tant
D'assurance !
Vous avez
Un amant
Plus aimable :
On l'a dit,
Je le sais.
Pouvez-vous
Dédaigner
Mon amour

Eprouvé ?
N'ai-je pas
Pour vous seule
Oublié
Tout le monde ?
On m'observe,
On critique,
Et chacun
Dit de moi :
Pourquoi donc
Ce jeune homme
A nos yeux
S'enfuit-il ?
On dirait
La beauté
Pour lui seul
Redoutable ;
Est-il donc
Sans courage ?
Est-il donc
Sans esprit ?

CHLOÉ

Non, l'amour
Ne fait pas
Le bonheur,
Il n'a point
De plaisir
Sans souffrance.

Inquiet,
Tracassier;
On dirait
Que la plainte
Est son seul
Elément,
Il promet
Le plaisir;
Il promet,
Il nous flatte
Et ne fait
Rien de plus.
Tel on voit
La peinture
Enchanter
Nos regards;
Du plus beau
Paysage
Elle rend
Désireux;
Mais on voit,
On admire,
Et ce n'est
Qu'une image.
Je veux donc
En rester
A la seule
Amitié.

*

Cher Daphnis,
J'en conviens,
Je possède
Un ami.
Cet ami
Ne doit point
Vous causer
De l'ombrage,
Il est simple
Et sincère,
Et jamais
Exigeant :
Attaché
Pour toujours
Il est tout
A moi seule.
Je fus riche,
Il était
Insensible
A mon sort :
A mon sort
Malheureux
Seul il sait
Compatir....

DAPHNIS

Pouvez-vous
Avouer
Un rival

A Daphnis ?

CHLOÉ

Je vous veux
Conserver
L'un et l'autre ;
L'amitié
Raisonnable
Est trop froide
A vos yeux :
Votre amour
Si bouillant
Mon ami
Le méprise :
Je puis donc
Vous aimer
A la fois.

DAPHNIS

J'aime mieux
Renoncer
A l'amour
D'une ingrate.
Retournez
A l'ami
Préféré :
Mais pourtant
Qu'il se garde
A mes yeux
De paraître !

Il faudrait
Mille bras
Pour le bien
Garantir.
Au méchant
Qui m'offense
Et m'attaque
A la fois
L'on permet
Que j'oppose
Et le fer
Et le feu;
De celui
Qui m'enlève
Encor plus
Que le jour,
Je puis donc
Rechercher
La souffrance
Et la mort.
Que ne puis-je
O Chloé,
Lui donner
Encor plus!

CHLOÉ.

Osez-vous
A ce point
M'offenser?

Mon courroux
Est-il donc
Méprisable ?

DAPHNIS

Et qu'importe
A mon cœur
Le courroux
D'une ingrate !

CHLOÉ

Vos discours
Changeront
Et vous-même
Avouerez
Aujourd'hui
Tous vos torts.
Je m'en vais
Vous montrer
Le pouvoir
D'une femme ;
La faiblesse
Et les torts
D'un amant
Soupçonneux.
Je veux même
En ses bras
Que Daphnis
Serre, embrasse
Un rival

Fortuné.

DAPHNIS

Cessez donc
De railler...

CHLOÉ

Quoi! mon sexe,
O Daphnis,
Vous est-il
Inconnu?
La vengeance
Est bien douce
A la femme
Irritée!
Aujourd'hui
Je prétends
Que Daphnis
S'humilie,
Et qu'il vienne
A mes pieds
Rétracter
Ses discours.

DAPHNIS

On verrait
Bien plutôt
Le chaos
Tout confondre,
Ou la terre
Immobile

Ou le ciel
S'abaisser.

CHLOÉ

Le chaos
Ne viendra
Rien troubler;
Et la terre
En ce jour
Marchera
Vers la nuit;
Et le ciel
A nos yeux
Restera
Suspendu.
Cependant
Que Daphnis
Confondu
Dans ses bras,
A mes pieds,
Recevra
Son rival.

DAPHNIS

Vous voulez
Jusqu'au bout
Exciter
Mon courroux....
Mon courroux
Jusqu'au bout

Est déjà
Parvenu.

CHLOÉ (*en riant*)

Aujourd'hui
Vous m'aimez
En fureur,
Et déjà
Je vous vois
A mes pieds.....

CHLOÉ

Que je sois
A jamais
Des mortels
Abhorré,
Si je puis,
Quelque jour
Jusque-là
M'abaisser.

CHLOÉ

Insensé,
Téméraire
Et jaloux,
Connaissez
Votre erreur.
Ce rival,
Cet amant
Préféré,
Le voici;

Je l'embrasse
A vos yeux.
En cachette
Il était
Près de moi
Retenu.
Aisément
Vous pouvez
Deviner
Mon dessein.
Voyez-vous
A son cou
Ce collier
Suspendu ?
Lisez-y
Les conseils
Que l'amour
Vous y donne.

DAPHNIS (*lisant*)

« A Daphnis,
« Cher Azor,
« Viens apprendre
« A m'aimer
« Sans soupçon.
« Je m'en vais
« L'éprouver
« Et lui peindre
« Un rival.

« Ce rival
« Préféré
« Ce sera
« Mon Azor.
« Le jaloux
« A besoin
« Pour me croire
« Que d'avance
« En ce lieu
« Je le dise
« Et le prouve
« En effet. »

CHLOÉ

Je l'avais
Deviné....
A mes pieds
Sur le champ
Implorez
Mon pardon
Prononcez
En ces mots,
A genoux
Le serment
Qui j'exige.

DAPHNIS (*à genoux*)

« A tes pieds,
« Ma Chloé,
« Je t'implore

« Et demande
« Un pardon
« Généreux
« Pour le cœur
« D'un jaloux.
« Je promets
« Et te jure
« De montrer
« Désormais
« Confiance,
« Abandon,
« Le respect
« Et l'estime,
« Et je veux
« En aveugle
« A jamais
« T'obéir. »

CHLOÉ (*en le relevant*)

A ce prix
Je pardonne
Et promets
De t'aimer

LA PROCESSION
DU VENDREDI SAINT
À PRATO.

À JULIETTE.

C'était le jour si mémorable
Et triste, et saint et vénéré,
Où du Très-Haut le fils chéri
Vint, ici-bas, mourir pour nous;
Où les ténèbres de la terre
Voilèrent le grand attentat....
Où jusque dans ses fondemens
Elle s'émut et chancela.

Il était nuit et des étoiles
Tombait une faible clarté:
Vers les murs étroits de Prato
Un peuple entier se précipite.
Déjà la foule touche aux portes,
Elle pénètre avec fracas,
Elle inonde la ville entière
Et se répand en tourbillon.

Partout le deuil couvre la terre,
Les cloches ont perdu leur voix,
Et même le bruyant tambour
Ne rend que des sons étouffés.
Des palais et des humbles toits
Les murs inégaux sont unis
Par le crêpe noir qui les voile,
Couvert de cierges innombrables.

L'instant solennel est venu;
Le temple s'ouvre, et le cortège
Paraît aux yeux du spectateur.
Point de costumes inconnus,
Rien de bizarre ou mensonger.
Deux longues files de Lévites,
Les yeux baissés, dans le silence,
Expriment leur douleur profonde.

Voici venir un fier tribun;
Un féroce escadron le suit
Brillant de fureur et d'acier,
Parmi les pleurs et les soupirs
Dont le bruit se distingue à peine
A travers les cris confondus
Des armes, des coursiers fougueux,
Et des instrumens de supplice.

Deux magistrats de deuil couverts,
Suivent d'un pas lent, solennel;
D'un doigt qu'il pose sur sa bouche,
Au signal de son voile blanc,
Qu'il lève et baisse devant lui,
Chacun d'eux répand le silence;
On n'entend que le bruit timide
D'un sourd et long gémissement.

Malgré les nombreux bataillons,
Les lances, les fiers cavaliers,
Je vois un faible et simple enfant
Dont la poitrine offre aux regards
Ces mots dans ce jour prononcés:
Ecce Homo. Peuple insensé!
Voilà l'homme, l'être parfait
Que ta fureur aveugle, immole!

Voici les instrumens divers
Du supplice de l'homme juste;
Je vois la lance, la tenaille,
Les épines et le fouet;
Voici les clous qui le percèrent,
Et le marteau.... les dez du sort,
La dépouille qu'ils ont jouée
Et l'éponge qui l'insulta.

Pour tant de maux, pour tant d'outrages
Que demande l'agneau de Dieu?
Quand les hommes jusqu'à la lie
De fiel ont osé l'abreuver,
Qu'implore-t-il de l'Eternel?
Quels sont les mots de sa vengeance:
O mon père! pardonne-leur:
Ils ne savent pas ce qu'ils font.

Mais quelle est donc cette harmonie
Qui surmonte en l'adoucissant
Le trouble de nos cœurs blessés?
C'est l'annonce du tabernacle
Qui s'avance tout radieux:....
Malgré les juifs, malgré l'enfer,
Ce dernier jour est un triomphe,
Et le trépas un jour plus beau.

Des cierges en dôme assemblés
Embrasent l'air qui les entoure
Reluisant sur la vierge sainte
Qui soutient son fils expiré.
Femme divine, incomparable,
Et parfaite, qui réunit
A la pureté virginale
Le cœur si tendre d'une mère.

Auprès d'elle sont deux Maries;
L'une modèle de simplesse,
De candeur, de bienveillance,
D'une sainte hospitalité;
Et l'autre, jadis pècheresse,
Mais dans ce jour bien plus éprise
Et des vertus et de son Dieu
Que jadis de l'amour profane.

La foule se groupe et se presse
A la suite du saint des saints;
Des sons lugubres et suaves
Ferment sa marche triomphale.
Puis le cortège, en s'éloignant,
Echappe à l'avide regard....
Tout a cessé, tout disparaît,
Ordre et silence ne sont plus!

De la capitale fleurie
Le peuple reprend le chemin;
Chars, fantassins, courent ensemble,
Le vif désordre est revenu.
Ici le cabriolet fragile
Est heurté, cède, et se renverse
Auprès du piéton qui s'esquive
En rasant la brûlante route.

Je pars aussi, je suis vos traces,
Mais la goutte pesant sur moi,
Mes regards seuls sont avec vous,
Et mon cœur les devance encore.
Auprès des murs je vous rejoins,
Content alors et rassuré,
Je revois mon toit solitaire,
S'il peut l'être avec votre image.

AUX CALOMNIATEURS.

Je méprise les maux, la vile calomnie,
L'honorable dédain des flatteurs d'autrefois;
Le brave est généreux, tendre après la victoire,
Il sait ce qu'elle coûte aux guerriers valeureux;
Mais le lâche, tout fier de la gloire d'autrui,
N'est jamais assuré d'un succès qui l'étonne;
La vieillesse et les maux ne lui suffisent pas:
Jamais son ennemi n'est assez abattu.

Ainsi l'âne de Phèdre insulte au fier lion
Que l'âge et les combats ont mis hors de défense;
Ainsi, lorsque la vie abandonne le fort,
D'insectes son cadavre est promptement couvert.
Un flatteur avili par un maître expiré,
Qu'il caressait tantôt par son humble sourire,
L'insulte lâchement et foule aux pieds son corps:
Mais croyant s'illustrer, il prouve sa bassesse.

Est-il donc des mortels aux maux inaccessibles ?
Non ; craignez, fortunés ; calmez-vous, malheureux ;
Riches, pauvres, puissants, monarques ou héros,
Tous sont diversement à souffrir condamnés.
Que de soins, de travaux, de peines pour César !
Pour l'heureux Alexandre et le riche Crésus !
La fatigue et la mort les ont-ils épargnés ?
Le trône, le pouvoir les ont-ils garantis ?

Quand la vie a pour tous des maux inévitables,
Et que notre chemin de ronces est couvert,
Devons-nous ajouter encore à nos malheurs ?
Quand la mort est toujours en marche pour nous joindre,
Devons-nous la hâter par les hideux combats
Et par l'inimitié ? l'amour, l'humanité
Sont des plaisirs parfaits ; pourquoi chercher ailleurs
Une gloire si fausse et des plaisirs trompeurs ?

Ah ! lorsque la fortune excitant mon ardeur
Sollicitait mes vœux, simples et modérés,
Mes sentimens d'alors étaient ceux d'aujourd'hui.
La vengeance jamais n'eut de charmes pour moi.
Mon être tout entier frémissait de plaisir,
Si je pouvais tarir les pleurs d'un ennemi :
Honorer l'infortune et lui tendre les bras,
Aimer et pardonner sont du cœur les délices.

À THÉRÈSE D.***

Thérèse, vous avez une grâce touchante
Et les traits délicats de l'aimable Cypris;
Hébé jadis avait votre taille en partage,
Et vous avez encor sa démarche et son air.

Que j'aime votre accent, votre voix argentine!
Et ces yeux veloutés qui n'ont rien de mortel!
Mais votre cœur, Thérèse, ah! votre cœur est-il
Digne de vos attraits, digne d'un pur amour?

De nombreux courtisans vous entourent sans cesse,
L'on critique envers eux votre obligeance extrême;
Et moi qui vous admire en loyal chevalier,
Je prends votre défense . . . et doute cependant!

Ah! pourquoi tant de soins, de peines, d'artifices,
Quand pour vous la nature est prodigue d'attraits?
Lorsque Flore au printems enchante nos campagnes
Elle brille sans art, et charme sans prestiges;

Quoi ! ces regards si doux qui portent jusqu'à l'ame
L'espérance de plaire et le besoin d'aimer,
Ces regards enchanteurs, Thérèse, devraient-ils
Etre par vous, ainsi, chaque jour prodigués !

Et ce sourire encore où brille tant de charme,
Où l'amour semble unir ses appas les plus doux,
Thérèse, devrait-il entr'ouvrir ses trésors
Aux profanes désirs des vulgaires amans ?

La beauté trop souvent a besoin d'une cour ;
Elle aime à s'entourer de mille adorateurs :
Il est doux de régner, de se voir courtisée,
Et d'abaisser l'orgueil d'un peuple de rivales.

Mais, Thérèse, il existe un bonheur plus parfait,
Un plaisir plus solide, un triomphe plus beau :
Seriez-vous insensible au point de l'ignorer ?
Le bonheur véritable est celui d'être aimé,

Régnez sur mille cœurs, augmentez vos conquêtes,
Si des jeux puérils, une foule bruyante,
Peuvent réellement charmer votre journée ;
Mais qu'un seul, en effet, obtienne votre amour.

En vain vous assurez que vous êtes sincère,
Qu'une constante ardeur est votre loi secrète,
Il faudrait, pour vous croire, ignorer vos amans,
Votre folâtre humeur, le pouvoir de vos charmes.

A votre air prévenant malheureux qui se fie !
Vainement vos discours enchantent et rassurent,
Un sourire railleur, des yeux remplis de flamme,
Portent le noir soupçon jusques au fond du cœur....

A vos traits dangereux comment donc échapper ?
Fuir ... ne plus vous revoir, et ne plus vous entendre...
Mais, hélas ! quelque loin qu'on porte sa blessure,
A quoi sert de s'enfuir quand le coup est porté !!

À ELÉONORE DE L***

Je vous retrouve, Eléonore,
Après dix ans, toujours la même ?
Et votre esprit, et votre cœur,
Et vos attraits n'ont point changé.

Vos yeux ont toujours leur éclat,
Votre sourire sa fraîcheur ;
Et votre accent, sans nul effort,
Du cœur trouve encor le chemin.

En m'éloignant de vous, jadis,
Je me disais : heureux l'époux
Qui d'un être aussi vertueux
Saura connaître tout le prix !

Heureux qui pourra l'obtenir,
Et pour compagne et pour appui,
Dans la route à la fois rapide
Et si pénible de la vie !

Il est insensé le mortel
Qui partout poursuit le plaisir,
Près des vertus d'Eléonore
Est seulement le véritable.

Ainsi l'avare qui découvre
Un trésor aux autres caché,
Voit en pitié le voyageur
Passer tout près sans s'arrêter.

Maintenant, bonne Eléonore,
Je vois pour vous mes vœux remplis;
Votre air et votre aimable époux
Disent assez votre bonheur.

J'ignore si le sort cruel,
Si le ciel juste en sa rigueur,
Et la vieillesse qui s'approche
A mes yeux vous restitueront.

Mais que l'adieu que je vous dis
Soit éternel ou moins funeste,
En tous climats, en tous les tems,
Mes tendres vœux suivront vos pas.

Soyez toujours de votre sexe
Et l'ornement et le modèle,
Et le bonheur de vos parens,
Comme l'orgueil de vos amis,

A ces amis conservez bien
Un souvenir qui peut lui seul
Adoucir le regret amer
De toujours vivre loin de vous !

À HORTENSE DE T.***

Être mystérieux dont le charme et l'esprit
Séduisent sans effort, sans prestige et sans ruse,
Hortense, c'est à vous que j'adresse en ces vers
Mes vœux et mes regrets sur votre destinée.

Heureux, me suis-je dit en vous voyant paraître,
Le mortel qui saura l'attendrir en l'aimant!
Qu'il est doux le destin de deux êtres unis
Par l'estime, les goûts, les sentimens, l'honneur!

Mais hélas! un secret inutile ou fâcheux
Vint bientôt attrister mon esprit enchanté....
Elle est mère, isolée, et fuit loin de la France
A vingt ans, et si riche en attraits, en savoir!

Pourquoi ce voile épais à dessein abaissé?
Vous vîntes haletante et le sein arrondi
Par les fruits de l'hymen ou de l'amour heureux....,
Et votre enfant naquit loin des bras de son père!

J'admire le courage et les mâles efforts
Qui vous firent braver les Alpes et l'hiver,
Et seule, sans appui, comme une autre Médée
Vous dire : contre tout seule je me suffis.

Mais rester si longtemps dans l'ombre et le mystère,
Accueillir cent amans auxquels vous souriez
Et vous laisser aimer sans vous laisser connaître,
N'est-ce pas être fausse et peut-être encor plus ?

Un beau jour vous enchante et semble vous toucher!!!
C'est pour jeter partout des regards séducteurs,
Quel bien attendez-vous de tant d'amans nouveaux,
Puisqu'il faut tant de soins pour en garder un seul ?

Comme le jeune faon à sa mère échappé
Rase, imprudent, la plaine et s'éloigne gaîment ;
Il franchit les ravins et des pièges nombreux
Jusques à l'embuscade où sa mort se prépare.

Telle vous me semblez parmi ces inconnus,
Confiante en des soins trompeurs, intéressés.
L'horizon devant vous n'offre aucun précipice....,
Mais l'horizon qui suit vous est-il assuré ?

Revenez, revenez sur la noble carrière ;
Reprenez un chemin à tort abandonné :
Ainsi le nautonnier, vers l'abîme entraîné,
S'empresse de tourner sa voile en sens contraire.

Quand vos traits enchanteurs sont dignes de louange,
Votre cœur pourrait-il ne pas l'être aussi bien ?
L'erreur et l'impiété doivent-elles noircir
La beauté que le ciel fit pour être son temple ?

Hortense, ces travers ne seront pas les vôtres,
Le mal peut vous tromper, mais pour un seul instant.
Ah ! puissent constamment les vertus, la raison,
Affermir un pouvoir créé par tant de charmes !

LIVRE DEUXIEME.

ODES.

LA MORT DE MARIE.

Assemblage étonnant de contrastes nombreux,
Des plus aimables dons et des crimes affreux;
O vie! aveugle instinct, quand pourrai-je comprendre
Le secret qu'ici-bas nul n'a su te surprendre?
Que ne peut pénétrer notre faible raison!
Es-tu réalité, prestige, illusion?
Faudra-t-il terminer ma pénible carrière,
Sans connaître jamais cette énigme première?
Ah! pourquoi parais-tu dans ta froide rigueur,
Une ombre au seul plaisir, un colosse au malheur?

Et pourquoi nous offrir en ta course incertaine,
Ce mélange inégal d'espérance et de peine?
Hier je t'adorais quand à mes jeunes ans,
Perfide, tu n'offrais que des enchantemens!
Méconnaissant tes maux, ton néant redoutable,
Je recherchais en toi la source inépuisable,
Et du bonheur réel et des plaisirs parfaits:
L'avenir s'avançait tout chargé de bienfaits!
Mes vœux avec ardeur appelant un autre âge
Pressaient la fin, hélas! d'un rapide passage!
J'étais loin de savoir que dans la paix du cœur
De l'enfance innocente existe le bonheur!
Que trop tôt revenu d'un aimable mensonge,
Je verrais mon printems s'écouler comme un songe!
Heureux qui dans le sein d'un entier abandon
Sait prolonger le cours de sa jeune saison!
Je t'aime en un beau jour alors que sans nuage,
S'offre à mes sens ravis, à mon constant hommage,
L'astre resplendissant de tout l'éclat des cieux,
Messager des bienfaits, des merveilles des Dieux!
Lorsque de toutes parts il rend à la nature
Son brillant appareil et sa verte ceinture,
Que sa vive chaleur en changeant nos climats,
Fait éclore les fleurs où gissaient les frimats,
La mer, la vaste mer alors n'est plus terrible;
Elle ne couvre plus un précipice horrible;
Et l'orage et la mort enfermés dans son sein
Paraissent exilés de l'univers serein.

La vague à petit bruit par la vague arrêtée,
Se brise en se formant faiblement agitée,
Et l'immense étendue en son contour profond
Réfléchit en tremblant l'immobile horizon.
Mais hélas ! ces momens, si doux, si pleins de charmes,
Nous mènent promptement aux regrets, aux alarmes !
Déjà j'avais compté la moitié de mes jours,
Et des chagrins réels avaient rempli leur cours ;
En vain j'avais cherché dans ma folle chimère
Et l'amour véritable et l'amitié sincère !
L'une s'offrit à moi sous des traits imposteurs,
Par l'autre j'éprouvai de mortelles douleurs.
Faut-il donc ne connaître en ma peine profonde
Que les vices, les maux et le néant du monde ?
Pourquoi, souvent disais-je, un hazard plus heureux
Ne m'a-t-il point offert l'objet de tous mes vœux ?
Faut-il qu'en d'autres lieux ce que je cherche existe ?
Dois-je donc n'aimer rien tel qu'un vil égoïste,
Ou semblable au méchant, digne sujet d'horreur,
Ignorer d'être aimé l'ineffable douceur ?
Un jour, soudain, un jour, au doux nom de Marie,
Brilla pour moi l'instant d'une nouvelle vie,
Je sentis à ce nom le doux frémissement
D'un plaisir inconnu, d'un secret sentiment,
Et mon cœur répétant ce doux nom en silence
Paraissait deviner et hâter sa présence.
Quelle énigme étonnante, ô vie, est dans ton sein
Cachée à tous les yeux et cachée à dessein !

Que d'objets différens dont la foule innombrable,
A nos sens trop bornés se montre inconcevable !
Elle vint ; à son port, sa céleste candeur,
Je reconnus l'objet qui séduirait mon cœur.
Parmi tant de beautés dignes de mon hommage,
Seule, de ma chimère elle m'offrit l'image ?
De quel heureux transport mon cœur fut agité
Quand mon pressentiment devint la vérité !
Lorsqu'écoutant son nom redit par elle-même,
L'amour qui m'embrasait rendit mon trouble extrême !
Sa grâce à chaque pas, à tous ses mouvemens
Semblait accroître encore des charmes ravissans !
Sa voix, sa douce voix et naïve et touchante,
Portait dans tout mon être une joie innocente ;
Son esprit naturel, aimable sans éclat,
Rendait le mien plus pur, plus vrai, plus délicat.
Son regard enchanteur et vif et pur comme elle
Semblait un point venir d'une simple mortelle.
La bonté, la candeur de tous ses sentimens,
Se peignaient même au ton de ses moindres accens.
Lorsque de ses parens éloigné dès l'enfance,
L'orphelin délaissé n'a point eu connaissance,
Si le sort quelque jour affaiblit ses regrets,
S'il sait le nom des siens qu'il ne verra jamais,
Il gémit, cependant loin du sol qu'il implore,
Au nom de ses parens il peut sourire encore !
Comme lui de ma vie obscurcie en son cours,
Je voyais tout le charme éloigné pour toujours ;

Mais je le connaissais, ma douleur moins amère
Pour terme n'avait plus une vaine chimère!....
Soudain tout a changé!.... Marie hélas! n'est plus!
Plus d'instans regrettés, plus d'instans attendus!
Un beau jour la reçut et la vit disparaître!
Pour la perdre aussitôt devais-je la connaître?
O vie! oui tu deviens méprisable pour moi!
L'erreur est dans tes biens, fragiles comme toi.
Tu n'es qu'illusion, que lueur passagère,
Eloigne de mes yeux ta funeste lumière:
Le ciel pour d'autres lieux nous voulant réserver,
Nous livre à ta fureur, mais pour nous éprouver:
Tu serais comparable à la vie immortelle,
Si tu brillais longtems sur des anges comme elle!
Frappé d'un coup mortel à la fleur de mes ans,
Il faut souffrir, mourir, je le sais et j'attends!
Mais est-il des malheurs dont je puisse me plaindre?...
Marie, hélas! n'est plus; je n'ai plus rien à craindre.

L'HYMEN D'ALCIDE.

Déjà sur la terre ébranlée,
Régnaient la terreur et l'effroi;
Et de la vertu désolée
L'homme foulait aux pieds la loi.

Sous l'humble toit la calomnie,
L'égoïsme, le vice affreux:
Dans le palais la perfidie,
Le trouble et le crime hideux!

La force seule triomphante
Commandait par les attentats;
Et de sa volonté sanglante
Dépendait le sort des états!

La balance vaine et brisée
De l'austère et sage Thémis
Gissait oisive et renversée
Sous un amas de noirs débris!

L'injustice à la tête altière
Osait promener ses regards
Sur l'épouvantable carrière
Des cadavres partout éparts !

A ses pieds, calme et palpitante,
L'aimable et tendre humanité
Expirait sous la main sanglante
D'une aveugle férocité.

En vain le Français intrépide
Toujours triomphant sur les pas
Et sous les étendards d'Alcide
Avait dompté tous les climats ;

Le noble but de la victoire
La paix, objet de ses travaux,
Trompe nos vœux, trompe sa gloire,
Et fuit en prolongeant nos maux.

En vain la troupe florissante
De nos guerriers adolescens,
Sous son enseigne triomphante
Fait retentir ces fiers accens :

« J'entre à peine dans ma carrière
« Et l'on célèbre mes succès,
« Jamais la Grèce où Rome altière
« N'entasserent plus de hauts-faits !

« Par moi ma patrie est heureuse
« Et ses destins sont affermis ;
« A la France victorieuse
« Le fier Breton même est soumis ! »

A ces mots l'ironique envie
Répond par un sourire amer :
« Oui, triomphez durant la vie
« De votre Alcide au bras de fer ;

« Chargé des dépouilles du monde
« Ses lauriers seront éternels ;
« Sa renommée est sans seconde ;
« Mais ses jours sont-ils immortels ?

« Alors que la parque inflexible
« Les aura tranchés sans retour,
« Craignez la vengeance terrible,
« Français, nous aurons notre tour !

Dans une entière rêverie,
Le jeune et valeureux Français,
Allait songeant à sa patrie,
Le cœur oppressé de regrets,

« Eh ! quoi ! nos travaux, notre gloire,
S'ecriait-il, en frémissant ;
« Ne fourniraient donc à l'histoire
« Qu'un périssable monument ?

« Pour Alcide notre vaillance
« Sut vaincre et conquérir toujours ;
« Et tous nos jours, toute la France,
« Ne sauraient prolonger ses jours ! »

Mais soudain quels chants unanimes
Retentissent de toutes parts ?
Quels transports, quels élans sublimes
Etincellent dans les regards !

Partout le peuple court, se presse,
Sa joie éclate avec fureur,
Et dans sa pétulante ivresse
Il semble trop plein de bonheur.

Quel prodige de l'hémisphère
A pu changer l'aspect soudain ?
La providence à notre terre
Daigne-t-elle sourire enfin ?

Oui, le héros aux faits rapides
Dans un instant à confondu,
Ses ennemis aux cris perfides ;
Aux vœux des siens a répondu.

Il donne une mère à la France,
A ses fils un durable espoir,
Et consolide la puissance
Où les siècles viendront s'asseoir.

En vain l'inimitié jalouse
Voudrait nier un tel succès,
Alcide a nommé son épouse;
Louise apparaît aux Français!

Viens donc, ô Reine désignée,
La moitié du monde t'attend:
Et ton heureuse destinée
Te réserve un bonheur plus grand.

Les peuples d'un empire immense,
Lassés de combats superflus,
Réclament la douce alliance
De la puissance et des vertus,

Viens, nouvel ange tutélaire,
Ange de paix et de bonté,
Viens ranimer sur l'hemisphère
La gémissante humanité.

Digne épouse du grand Alcide,
Sache devenir à jamais
Comme ce héros intrépide
Célèbre par les plus hauts faits!

Donne-nous, vertueuse mère,
Bientôt par de nombreux enfans,
D'une paix durable et sincère
Les éternels et sûrs garans.

De ton époux et de la France
Fonde le bonheur aujourd'hui ;
Notre double reconnaissance
Te rend aussi grande que lui !

Puisse la France glorieuse
Rendue aux paisibles travaux
Te devoir la carrière heureuse
De l'innocence et du repos.

Des princes le plus heroïque,
Le plus vaillant, le plus français,
Puisse le vœu philosophique,
Par toi s'accomplir à jamais !

Dans la gaieté, dans l'abondance
Je vois alors nos campagnards ;
Je vois, plein de reconnaissance,
Danser, chanter, jusqu'aux vieillards !

Je vois dans toutes nos chaumières
D'Alcide et toi les traits chéris,
Loués, bénis, par les vieux pères,
Adorés par les jeunes fils,

Et dans chaque foyer rustique
Ce palladium bienfaisant
De la félicité publique,
Etre la preuve et le garant.

L'étranger d'un si long prestige,
Dira surpris de vos succès :
« D'Alcide le plus grand prodige
« Est l'heureux destin des Français. »

LE DÉPART.

Le ciel est pur, la mer tranquille,
L'air se balance sur les eaux;
De mon vaisseau la voile agile
S'élève au gré des matelots!

Mon cœur palpitant d'allegresse,
Du départ hâtait le signal.....
Mais il se brise de tristesse
En touchant au moment fatal!

Déjà mon humide paupière
Se trouble en quittant mon pays;
Dans une rêverie entière
Je vois, j'appelle mes amis!

Ma sœur, mon aimable Pauline,
Sur le rivage suit mes pas;
Je vois ma sévère cousine
Me tendre ses modestes bras!

Adieu, rives de la patrie
Qui protégeâtes mon berceau;
Adieu ma mère, adieu Marie,
Je crois voguer vers le tombeau!

L'absence est un supplice horrible,
Qui nous déchire lentement;
Le trépas même est moins pénible,
Il ne nous frappe qu'un instant!

Mais déjà ma vue incertaine,
Se trouble au bord abandonné,
Je ne distingue qu'avec peine
Le continent où je suis né!

En vain j'espère voir encore
Le signal des tristes adieux;
L'horizon qui se décolore,
S'unit au voile épais des cieux.

Le doux zéphir de ma patrie
Comme naguère ne vient plus,
De l'air qu'a respiré Marie,
Raffraîchir mes sens abattus.

Tout disparaît.... le crépuscule,
A passé dans la sombre nuit;
Et devant nous la mer recule,
Et cède au vent qui nous poursuit.

A travers l'onde qu'il sillonne,
Le vaisseau glisse longuement;
La vague entr'ouverte frissonne,
Et presse notre éloignement.

Bientôt de nouveaux flots jaillissent,
Et s'accumulent en fureur,
Leurs sommets dans les airs blanchissent
Brisés par l'aquilon vainqueur.

En vain l'abyme à leur naissance,
S'enfonce et veut les retenir :
Si de plus bas le flot s'élance
Plus haut on le voit parvenir.

Puis il éclate sur ma tête,
Gronde et s'engouffre autour de moi;
La nuit redouble la tempête
Agitant la mort et l'effroi.

Dans la tourmente épouvantable,
Que n'ose affronter mon regard,
Un mugissement effroyable
Maudit et punit mon départ.

Je crois ouïr la voix céleste,
Contre moi seul se courrouçant,
Me dire : *sur la mer funeste,*
Insensé que vas-tu cherchant?

« Ne vois-tu pas qu'au léger feure
« Ressemble ton sort fugitif ?
« Ferme naguère en ta demeure
« Les vents emportent ton esquif !

« Quoi ! de la mer, abyme immense,
« Tu cherches le terme lointain ?
« Mais aux lieux où son lit commence
« Du port n'étais-tu pas plus certain ? »

Ah ! malheur à l'être vulgaire,
Qu'entraînent de trompeurs désirs !
Qui, poursuivant une chimère,
Laisse chez lui les vrais plaisirs !

Mais du bonheur parfait de l'âme,
L'homme impatient, agité,
De l'avenir toujours réclame,
Ce qui n'est qu'en l'éternité !

Je songe hélas ! qu'à la même heure
Mes amis rassemblés, heureux,
Dans leur chaude et sûre demeure,
Font pour moi les plus tendres vœux.

Tandis qu'errant hors la limite,
Que l'Éternel me préscrivit,
Je ressemble au cosmopolite,
Ou bien au malheureux proscrit !

Grand Dieu si ta bonté constante,
Daigne encore me secourir,
De cette leçon éclatante
Je saurai me ressouvenir !

Loin de ma sœur, loin de Marie,
L'on ne me reverra jamais ;
Le bonheur est dans ma patrie,
J'y resterai .... je le promets.

L'ABSENCE.

Elle est bien loin .... mais son image
Règne encore dans ce séjour
Et sur les fleurs de ce bocage
Et dans l'éclat d'un si beau jour !

Cependant depuis sa partance,
Tout devant moi trouble mes yeux ;
Je sens au cœur une souffrance,
Un poids, un serrement affreux.

Dans mon alcove solitaire
En vain j'implore le sommeil,
A mon chevet, une ombre chère
Sonne sans cesse le réveil,

Ou si je rêve je la trouve,
Je la retrouve en m'éveillant ;
Elle est dans tout ce que j'éprouve,
Elle est mon premier sentiment !

Hier je demeurais près d'elle,
J'épiais le son de sa voix,
Et le jour mon amour fidèle
Pouvait l'entrevoir quelques fois !

En vain la cloison attenante
Me séparait de ses attraits,
Je disais à mon ame ardente :
Calme-toi donc, elle est tout près !

Aujourd'hui dans ce lieu perfide,
Ah ! tout attriste mon regard ;
D'elle ici tout me semble vide,
Tout me reproche son départ !

Mais hélas ! que pouvais-je faire,
Que souffrir et me plaindre aussi ?
Devoir cruel, trop sage mère,
Deviez vous me bannir ainsi ?

C'est dans ce lieu que sa présence
Surprit mon cœur désenchanté
Et rendit à mon existence
Sa force et sa réalité !

Ici j'attendais sa venue
Dans une apparente froideur,
Quand mon âme était éperdue
Et d'impatience et d'ardeur !

Ici, sans être tête à tête,
Auprès d'elle j'étais si bien !
Mon existence était complette,
Je croyais ne manquer de rien !

Ici, dans ce jour de surprise,
S'échappèrent ses tendres vœux,
Sur ce banc, troublée, indécise, ...
Nous nous comprîmes tous les deux !

Ce mystère, ce doux échange,
M'enivrèrent de volupté ;
Je crus apercevoir un ange
Sous les dehors de sa beauté !

Maintenant, quelle différence !
Tout n'est que tristesse et froideur.
Ah ! pour supporter son absence
Il faudrait étouffer mon cœur !

Sans le vouloir je suis la route
Qu'en nous quittant son char suivit ;
Je crois encore, quand j'écoute,
Des chevaux entendre le bruit.

Malgré moi, si l'on me ramène,
Mes yeux se tournent sans espoir ;
Et mes pieds marchent avec peine
Où je n'espère plus la voir.

Quelquefois, riant et paisible
On croit qu'elle a quitté mon cœur,
Lorsqu'un soupir profond, pénible,
De mes amis m'apprend l'erreur!

L'image de celle que j'aime
Suit tout ce que mon être fait;
Elle est au dedans de moi même
Comme au dehors en chaque objet.

Je vis chaque place avec elle
Ou bien rêvant à mon amour,
Ainsi toujours tout me rappelle
Et l'une et l'autre tour à tour.

L'EXIL.

.... Quid terras alio calentes
Sole mutamus ? patria quis exul
Se quoque fugit....

HOR.

Pour mon cœur isolé nul pays n'a de charmes,
L'aspect des plus beaux lieux renouvèle mes larmes !
En vain j'entrevois les plaisirs
En est-il quand l'ame est blessée ?
D'amers regrets, de longs soupirs,
Troublent sans cesse ma pensée.
Le printems a perdu sa grâce et sa fraîcheur,
L'été n'a plus pour moi de beaux jours ni d'ombrage,
L'automne de ses fruits a perdu la saveur,
Et le ciel le plus pur garde encore un nuage !
Tel un corps affaibli par un venin rongeur
De ses sens altérés méconnait l'imposture :
L'absence est un poison pour l'ame la plus pure,
Qui répand en tous lieux la tristesse et l'erreur.
Loin des siens, loin de sa patrie
Se traîner et toujours souffrir ;
Ce n'est point être encore en vie
C'est en deux parts toujours mourir !

Blessé dans les objets de ma juste tendresse
Je traîne mes ennuis et soupire sans cesse.
Distrait en ma longue douleur,
Me croyant près de ma famille,
Je pense voir, et sur mon cœur,
Presser et mon fils et ma fille.
Je frissonne soudain à l'aspect enchanteur
D'un joli nourrisson dont la grâce légère
Les membres délicats, le souris du bonheur,
D'orgueil et de plaisir troublent sa jeune mère!
Près de là si je trouve un svelte adolescent,
Dont le tendre parler exprime l'innocence,
Que son père amoureux instruit à la science
A travers la forêt où le pré florissant;
Comme mon cœur alors envie
Un bonheur qui n'est plus le sien!
Je m'arrête, pleure et m'écrie:
Que cet enfant ressemble au mien!

Mais que l'absence encor me semble insupportable
Privé des tendres soins d'un ami véritable!
Si loin des lieux que je chéris,
Rien n'adoucit ma peine amère
Pour tout plaisir les noirs soucis,
Je semble de trop sur la terre!
Je vais en vain tout seul sous l'ombrage des bois
Interroger Homère, Horace, où bien Virgile!
Je ne leur trouve plus le charme d'autrefois,

Il semble qu'en ce jour ils ont changé de style.
Le ciel étale en vain ses éclatans bienfaits,
En vain la fleur sourit à la verte prairie;
Rien n'émeut plus mon cœur et loin de ma patrie
Quand tout est au plaisir, je suis tout aux regrets!
Le passant qui d'abord m'écoute
S'arrête et plaint mon sort affreux,
Puis il dit en suivant sa ronte:
Passons, ce n'est qu'un malheureux.

Fuyez donc loin de moi, blondes adolescentes,
Aux doux appas naissans, aux tresses odorantes;
Dont le port fier et gracieux,
Le contours, la taille élancée,
Sitôt se dérobent aux yeux,
Si long tems gardent la pensée!
Ah! quoique vos beautés soyent à d'autres attraits
Ce qu'une froide image est à l'objet lui même,
Je me sens défaillir sous le poids des regrets,
J'éprouve en vous voyant une douleur extrême!
Courrez jeunes époux, sous ce bois ténébreux,
Faire éclater l'ardeur que vous domptez à peine,
Les soupirs du bonheur redoubleraient ma peine;
Cachez-moi les désirs qui brillent dans vos yeux!
Mais craignez l'absence pénible!
C'est le supplice d'un amant;
C'est l'enfer d'une ame sensible,
C'est au cœur un tison brûlant.

LE RETOUR.

Hic dies, vere mihi festus, atras
Eximet curas.

HOR.

Un cri joyeux et solennel
Annonce enfin ma délivrance !
Je ne sens plus le poids cruel
D'une longue et pénible absence !
L'horizon naguère obscurci,
Soudainement s'est éclairci,
En dévoilant les mers profondes ;
Je brave l'immense contour,
J'entends le signal du retour,
Je vais franchir les vastes ondes !

Tel qu'on voit de la froide nuit
L'astre du jour vainqueur superbe,
Lancer sur l'ombre qu'il poursuit
De ses feux l'éclatante gerbe ;
Tel, bouillant d'une vive ardeur,

Mon cœur palpite de bonheur,
Au doux aspect de ma patrie;
Sa vue a soudain effacé,
Du départ le tourment passé;
Tout rit à mon ame attendrie!

Tel encore un convalescent,
Après une longue souffrance,
Tendre, joyeux, reconnaissant,
Chérit sa nouvelle existence;
Il ne sait plus que l'âpre mort
Tantôt, prête à combler son sort,
Près de son lit s'était posée,
Et, levant ses bras odieux,
Déjà présentait à ses yeux
Sa faulx fraîchement aiguisée!

Je touche enfin de mon berceau
Le riant et modeste asyle:
Quel peuple et quel mouvant tableau,
Sur le bord naguères tranquille!....
O ma mère, ô ma bonne sœur,
Vos caresses rouvrent mon cœur
Aux doux plaisirs de mon enfance;
De l'innocence et de la paix,
Je sens la joie et les bienfaits
S'emparer de mon existence!

Quel est ce vif empressement
Qui donc vers moi court et s'élance ?
C'est toi, l'ami tendre et constant,
Le compagnon de mon enfance !
Reste sur mon sein agité
Toi, dont je n'ai jamais quitté
La pensée en mon long voyage :
Vois-tu ces bords toujours vainqueurs
Des ans et des flots destructeurs ? ....
De mon amitié c'est l'image !

Tout fuit, meurt ou revient un jour,
Devant la nature constante ;
Tout est ou départ ou retour
Sur la sphère toujours mouvante.
Le jour, qui s'éteint dans la nuit,
Revient sur l'ombre qu'il poursuit
Etaler sa clarté féconde ;
Et tour à tour chaque saison
Sur notre immobile horizon
Fait apparaître un nouveau monde !

Ils ne sont plus nos vieux ormeaux ;
Vois comme la plane est changée !
Là même des tilleuls nouveaux
Etendent leur fraîche rangée !
Combien j'éprouve de regrets,

En songeant à l'ombrage épais
A nos premiers ans favorables !
Ami, comme rapidement
Tout croule et change incessamment !
Tout.... hors l'amitié véritable.

Quel est encore aux mêmes lieux
Ce froid aspect, cette clôture,
Où jadis sous l'azur des cieux,
Nous foulions la tendre verdure ?
Ce sont les tombeaux réservés
A ces longs faubourgs élevés,
Nouvellement en mon absence :
Ainsi toujours la vie en vain
Germe et croît.... le trépas soudain
Suit et trompe sa diligence !

L'on voit partout incessamment
Avec la mort, lutter la vie ;
Quand l'une apparaît un instant
Bientôt accourt son ennemie !....
Non loin de ces tristes cyprès,
Pourquoi de superbes palais
Du ciel cachent-ils la lumière ?
En vain pour embellir nos jours
Nous commençons de hautes tours
Nous n'achevons qu'un cimetière !

La terre tremble sous nos pas !
D'où vient cette joie éclatante ?
C'est la jeunesse, des combats
Retournant enfin triomphante !
Les parens et les tendres sœurs
Gaîment ramènent des vainqueurs
La troupe joyeuse et guerrière !
Mais l'un pleure un fils immolé,
L'autre voit le sien mutilé ;
Peu goûtent une joie entière !

Moins malheureux à mon retour
Je retrouve dans ma patrie,
Les vertus, l'amitié, l'amour
Avec la paix de compagnie !
Mille horizons long-tems en vain
M'éprouvèrent au bord lointain
Par la plus horrible souffrance ;
La bonté du juge éternel,
Enfin dans ce jour solennel,
Trop dignement me récompense !

Mais à son port, son embarras
Mes yeux ont reconnu Marie ;
Que d'éloquence ! que d'appas !
Dans sa rougeur, sa rêverie !
Quel présage doux et flatteur !

Près d'elle notre bon pasteur
Elève une main fortunée !
Encore un jour et sa candeur
Ne rougira que de bonheur
Sous le flambeau de l'hyménée.

Marie, ah! vois ces heureux champs,
Ces frais bosquets de la vallée;
C'est là qu'auprès de nos parens
Nos jeux charmaient leur assemblée.
Vois encore non loin du bord
Ce roc dont le facile abord
Nous offrit sa trompeuse amorce;
Noyés et meurtris à la fois,
Nous périssions .... quand à ta voix
Je repris l'espoir et la force.

J'ai vu les célèbres beautés
De cette région lointaine!
Leurs grâces, leurs traits enchantés,
Charmaient une foule mondaine:
Les cœurs transportés, amoureux,
Exaltant des attraits pompeux,
Brûlaient d'amour avec furie,
Et moi, surpris de cet effet,
Seul je me disais en secret:
Ils ne connaissent point Marie!

Comment pourrai-je m'acquitter
Des bienfaits de ta main puissante ?
Qu'ai-je donc fait pour mériter,
O mon Dieu ! ta bonté constante ?
Combien d'être meilleurs que moi,
Victimes d'une injuste loi,
Sont tombés sous leur destinée !....
Et moi des bords de l'univers
Je viens, en dépit des pervers,
Toucher mon heureuse journée !

A LILI.

Che nel mondo mutabile e leggiero
Costanza è spesso il variar pensiero.
T. Tasso.

Vous me blamez de mon système,
Et vous doutez de son succès,
Et bien! Lili, jugez vous même:
A vous seule je le soumets.

Sous votre empire tyrannique,
O femmes, j'ai passé trente ans
Dans une attente chimérique,
Ou dans les regrets déchirans.

Quand à la fin l'âge impassible
M'avertit de ma longue erreur,
N'est-il pas prudent et plausible
De m'armer contre sa rigueur?

J'ai le cœur vif, prompt, inflammable,
Naif, crédule et confiant;
Et par un contraste incroyable,
Je suis volage et défiant.

D'une flamme vive et réelle
J'ai cru souvent mon cœur épris,
Mais quoi! la vérité cruelle
Bientôt détrompa mes esprits!

Mon ame ardente, exagérée,
Ne sait aimer qu'avec fureur;
Qui ne peut être idolâtrée
Jamais ne remplira mon cœur!

Femme, être céleste, adorable,
Par toi le ciel nous a donné,
L'essai du bonheur ineffable
Qui là haut nous est destiné.

Tu dois adoucir sur la terre
Nos souffrances et nos regrets;
Tendre et puissant missionnaire
Tu commandes par des bienfaits.

C'est toi qui donnes le courage
D'endurer un séjour abject,
Et des épreuves du voyage
D'affronter le pénible aspect!

Quand je ne puis tirer Marie
Du monde où l'on n'espère plus!
Sur la terre j'ai la folie
De chercher encor ses vertus.

Donnant à la beauté nouvelle
Trop de mérite et trop d'appas,
Je crois apercevoir en elle
Les dons qu'elle ne conçoit pas !

Mais de mon culte imaginaire
Je fuis bientôt la déité,
Ne trouvant qu'une ame vulgaire
Sous les dehors de la beauté.

Ce n'est point cet ange adorable
D'innocence et de vérité,
Cette Marie inaltérable
Dans sa candeur, sa pureté :

Ce n'est qu'une faible mortelle
Indigne d'un culte aussi beau ;
Ce n'est que l'ame d'une belle,
Ce n'est qu'un être à mon niveau !

Ainsi dans ma triste carrière
Je souffre et cache ma douleur,
Attendant qu'une autre chimère
M'abuse par une autre erreur !

Mon cœur est un enfant malade
Qu'il faut flatter pour endormir :
Que l'apparence persuade,
Et ne sait rien approfondir !

Dans les épreuves inutiles
Je laisse épuiser des souhaits
Que ses penchans trop difficiles
Ici ne rempliront jamais !

Mais après l'humaine existence,
Sans joie et sans rien redouter,
Je recevrai ma ricompense,
Où j'aurai cru la mériter !

LE JEUNE MALADE.

Vitae summa brevis
Spem nos vetat inchoare longam.
HOR.

Le roseau que l'air en furie
Courbe et ne peut déraciner,
Aux vers rongeurs, à l'incendie,
Comment pourrait-il résister?
En vain d'un ennemi perfide,
Il croit éviter la rigueur,
La flamme où le venin rapide
Ont déjà pénétré son cœur!

Sans mon aveu je vins à naître,
Mon premier jour me vit souffrir;
Je m'aperçus sans me connaître
Et j'ai grandi sans réfléchir!
De ma carrière commencée
Quand j'examine enfin le cours,
Je la trouve presque passée
Et je n'ai plus que peu de jours.

Des chagrins profonds et rapides
Je ressens les tristes effets !
La pâle vieillesse et ses rides
Ont déjà sillonné mes traits ;
Je ressemble au mourant débile
Qui du trépas fuit les horreurs,
En dérobant le fil fragile
Au ciseau des fatales sœurs !

Autrefois avec l'espérance
Le ciel m'accordant la santé ;
A voulu que mon existence
Ne fut point sans félicité !
Mais quoi ? dupe de ma jeunesse
Des pervers et des imposteurs,
Je tombe en ma verte vieillesse
Flétri par toutes les douleurs !

Quoi, grand Dieu ! quand ma vie amère
S'écoule dans un long tourment,
Ta loi respectée et sevère
De m'y soustraire me défend !
Mais sur la terre ouverte au crime
Tous sont dupes ou criminels,
J'y suis une faible victime
Abandonnée aux loups cruels !

Ah ! si du moins de mon automne
J'avais vu les premiers instans !
Si de l'âge qui m'abandonne
J'avais connu les agrémens !
Mais sans vivre sortir du monde,
Et depuis le triste berceau
Sentir en une nuit profonde
La longue approche du tombeau !

Moi qui n'ai demandé sans cesse
Par mes désirs, par mes regrets,
Que des travaux dans ma jeunesse,
Marie et le repos après !
Mais enfin si l'ordre suprême
Veut m'éprouver par le malheur,
Mes vœux, ma félicité même,
Doivent être dans la douleur !

Que sont, insensés que nous sommes,
Les peines du plus triste sort,
Ces grands revers, effroi des hommes ?
Rien de plus qu'un seul mot : la mort !
Envisageons d'un œil paisible
De mes destins le plus cruel ;
Eh bien ! qu'a-t-il de si terrible
Puisqu'il ne touche qu'un mortel ?

Ah ! combien d'êtres misérables
Souffraient avant mon premier cri !
Que de victimes estimables
Durant ce jour même ont péri !
Si l'on assemblait sur la terre
Tous les soupirs de cet instant
L'on n'entendrait hors de la sphère
Sortir qu'un long mugissement !

Malgré les chutes effroyables
Des états tour-à-tour détruits,
Malgré les chocs épouvantables
De cent peuples anéantis,
Le monde entier reste en sa place,
La terre est la même toujours !
Le printems conserve sa grâce
Et d'autres hommes les amours !

Marchons à mon heure dernière,
Etouffons mon dernier désir,
Vers le milieu de ma carrière
Voyons son terme sans pâlir !
Souvent l'automne ainsi vient clore
Un triste été de peu de jours !
Et par l'hiver plus prompt encore
Se voit arrêtée en son cours !

Sur la ronde et mobile sphère
Qui se meut dans l'infinité,
L'homme est toujours dans l'atmosphère
Suspendu sur l'immensité;
Errant sur un socle mobile,
Qu'il semble vainement toucher,
Hélas! ce n'est qu'un point fragile
Toujours prêt à se détacher!

L'APPARITION.

Quid ultra tendis? Aequa tellus
Pauperi recluditur
Regumque pueris.

Hor.

L'automne va finir et l'âpre hiver commence,
De son aride aspect le ciel même est troublé,
L'air qui siffle et mugit tristement le devance,
Et les cimes des monts l'ont déjà signalé.

Ce paysage, hélas! va bientôt disparaître,
Les vallons sans acteurs vont perdre leurs travaux!
Puis tout reverdira, tout semblera renaître;
Et moi seul je n'aurai ni plaisir, ni repos?

Fuyons, fuyons au loin mes malheureux semblables,
Leur aspect repoussant navre et flétrit mon cœur;
Fuyons leur trouble affreux, les vices détestables,
Cherchons du moins la paix à défaut de bonheur!

Mes vœux sont exaucés, j'ai traversé la plaine!
Et déjà loin de moi s'évapore le bruit,
Des plaisirs insensés d'une foule mondaine,
Des féroces combats, de l'horreur qui les suit!

Evitons à jamais ces traverses fatales,
Un nouvel air paraît.... il n'est plus infecté
Des malsaines vapeurs des tristes saturnales;
Mon cœur s'ouvre à l'espoir de la félicité.

La mer, la vaste mer, près de moi se découvre,
Les flots moins agités s'enferment dans son sein;
Au fond du ciel obscur un air plus pur s'entrouvre
Et présage à mes vœux un plus doux lendemain!

Aux pieds d'un roc affreux une verte frontière,
Dont l'automne et l'hiver respectent les sommets,
Agitant de sapin une haute barrière,
Semble d'un meilleur monde enfermer les secrets.

Un murmure léger s'échappe du feuillage,
Quel fortuné séjour s'y dérobe à mes yeux?
Sans doute le bonheur, du moins la paix du sage,
S'abrite et se complaît en ces modestes lieux.

Me sera-t-il permis de traverser l'enceinte
Où régnent isolés, la paix et les vertus?
Du monde corrompu dont je porte l'empreinte
Dois-je mêler la voix à la voix des élus!

Là peut-être se trouve une ame sans égale,
Des mortels ignorés du reste des mortels?
Là peut-être Marie a plus d'une rivale,
Là m'attendent des vœux des regrets éternels!

Ah! n'importe, touchons au monde imaginaire
Que mon ame brûlante implora si long-tems?
La vie à mes yeux seuls cesse d'être un mystère,
J'en vais connaître enfin les vrais contentemens!

A cet espoir si doux quelle flamme nouvelle
Presse mes pas tardifs, ranime mes esprits....
Je perce avec effort la forêt qui chancelle,
Ma main touche à des murs modestes et vieillis!

Je vais être à l'abri de l'humaine vengeance!
Je préssens le plaisir, le bonheur, le repos....
Oui, je sens qu'en ces lieux est la vraie existence...
La porte s'ouvre.... entrons.... quoi! ce sont des tombeaux!

Quel horrible réveil, quelle douleur soudaine!
Mon sang et mes désirs sont à la fois glacés;
Voilà donc tout le fruit de ma course lointaine,
Voilà le résultat de mes vœux insensés!

Mais quoi! sur le revers de la roche fatale,
Qui m'apparaît soudain?.. C'est un spectre hideux,
Effrayant, décharné, couvert d'un linge pâle,
Il agite une faulx sous ses doigts monstrueux!

Ses yeux, creux, éraillés brillent d'un feu terrible;
Ses ailes sans couleur vont bourdonnant toujours;
Et sans cesse en tous lieux dans sa course invisible,
Il frappe les mortels et moissonne les jours!

Je sens en ce moment, je sens transir mon ame.
Ah! fuyons un séjour où s'accroît mon effroi!
Mais le spectre me voit et sa main me réclame....
Quel sinistre frisson s'est emparé de moi!

C'est la mort... je l'entends: « jeune imprudent, approche;
« Ne crains pas mon aspect, je t'épargne aujourd'hui.....
Mais quoi! par quel pouvoir sur la rapide roche
Le spectre en un moment me porte auprès de lui?

« Je vœux te protéger, calme ton épouvante,
« Pour rire des mortels près de moi viens t'asseoir,
« Connais de tes pareils la folie *incessante*:
« Ceux que je tiens déjà refusent de me voir!

« Mes bras peuvent toucher l'un et l'autre hémisphère
« Et l'homme cependant croit pouvoir m'éviter!
« Ridicules efforts, la route qu'il préfère
« Plus vite en mon pouvoir, va bientôt le porter!

« Jusqu'au dernier instant aveugle dans son zèle,
« Il cherche contre moi d'inutiles secours:
« Vois-le me renier à l'ombre de mon aile,
« Et sous l'affreux tranchant vouloir filer ses jours!

« O mortels insensés que rien ne peut instruire?
« Tombez donc sous mes coups, et dans l'autre univers,
« Reconnaissez enfin mon souverain empire,
« L'erreur et le néant de vos projets divers.

Sous l'éclat de ses yeux, j'entrevois la perfide
Sourire et me railler par ces cruels accens,
Qu'accompagne l'éclat de son souffle homicide :
« Ils tombent de la vie enfin les fiers enfans ! »

« Elle a beau les créer et sans cesse et sans nombre,
« Les jeunes et les forts tomberont à ma voix,
« Oui, moi seule j'existe et la vie est une ombre
« Faite pour m'occuper mais pour subir mes lois !

« Sous le tranchant aigu de ma faulx diligente,
« Observe ces milliers de cadavres pressés...
« C'était des combattans la foule adolescente,
« Se disputant tantôt des jours déjà passés.

« Eh! que pourrait sans moi la mortelle puissance ?
« Le combat est cessé, la victoire est aux forts !
« Mais vainement la vie a prôné leur vaillance ;
« Qui peut les couronner ?.. ils sont chez les morts!

« Vois-tu ce groupe heureux enivré d'alégresse ?
« Tout exhale autour d'eux le bonheur le plus doux,
« La force, la santé, relèvent leur jeunesse....
« Mais ma faulx est partie .... ils ont disparu tous !

« Vois cet ambitieux sur la force et la vie
« Appuyant sa grandeur et son long avenir ?...
« Avec les innocens qu'immole sa furie
« Pâle et défiguré vois-le déjà venir !

« De ce vieillard mourant vois la sottise extrême :
« Sous des montagnes d'or il pense m'échapper !
« Caché sous le métal unique objet qu'il aime,
» Il ne sent pas les coups dont je viens le frapper?

« Vois-tu ces voyageurs qu'entraîne leur furie,
« A travers cent climats ils se font transporter !....
« J'eusse épargné leurs jours peut-être en leur patrie :
« Mais sur tant de chemins pourront-ils m'éviter?

« En vain, avec ardeur, la vie infatigable
« Germe, renaît, fourmille et vient braver ma loi ;
« De ses produits nombreux l'existence peu stable
« Ne paraît sous le ciel que pour se perdre en moi.

« Sortez donc, ô mortels, de votre erreur profonde,
« De la trompeuse vie inutiles jouets :
« En vain elle ranime et repeuple le monde,
« Elle vous trompe un jour, je vous tiens à jamais !

« Elle a beau vous créer et sans cesse et sans nombre,
« Les jeunes et les forts tomberont à ma voix ;
« Oui, moi seule j'existe.... et la vie est une ombre
« Faite pour m'occuper, et pour subir mes lois ! »

LE CLAIR DE LUNE.

Vos lætam fluviis, et nemorum comâ,
Quæcumque aut gelido prominet Algido,
Nigris aut Erymanthi
Silvis, aut viridis Cragi.

Hor.

Tout dort !.. je veille seul sur la haute colline,
Des prochaines forêts le féroce habitant,
Les hameaux, la cité que mon regard domine
Gisent profondément !

Salut des longues nuits douce consolatrice !
Toi dont les tendres feux viennent nous éclairer
Pour adoucir nos maux par leur voile propice
Mais sans les pénétrer !

Le silence profond, la solitude amie,
De plaisir et d'effroi troublent mon cœur charmé :
L'absence des mortels abandonne la vie
A l'être inanimé !

Comme sous ton éclat, sous ta clarté moëlleuse,
Tout retentit pour moi d'une magique voix !
L'édifice, les monts, la forêt ténébreuse
S'animent à la fois !

J'entends leurs fiers accens, leur muette éloquence!
En élevant mes yeux jusques au firmament,
Je vois sur mes regards s'ouvrir ce dôme immense,
Toujours s'agrandissant!

Livré dans ce moment à des pensers sans nombre,
Dont la foule s'accroît sous mes sens confondus,
Je sens que ta secrète et mystérieuse ombre
M'en dérobe encor plus!

L'image des coteaux, voyageuse immobile,
Monte de l'horizon aux murs abandonnés:
Le séjour de César et la cabane utile,
Sont par elle enchaînés.

L'ombre du haut palais sur la plaine étendue
Semble unir les tombeaux au séjour de l'orgueil
D'où le riche puissant n'ose abaisser la vue
Sur le frêle cercueil.

Et la hutte du pauvre au seuil du cimetière
Dont encore la croix le sépare aujourd'hui:
Les travaux, le besoin, sont l'unique barrière
Entre la mort et lui!

Oubliant tous mes maux, dédaignant notre terre,
Je m'élève avec toi sur l'immense univers:
Seul avec la nature et ta douce lumière
J'ose me croire en tiers.

Non pas cette nature, astucieux problème,
Arme de l'impiété, froide combinaison,
Mais cette intelligence infinie et suprême
Qui touche ma raison.

Qui peut sur les débris du monde sans modèle,
Bâtir cent univers plus grands et plus parfaits,
Mais qui veille sur nous et toujours nous appelle
Par d'incessans bienfaits !

Ah! pourquoi ton flambeau brillant sur l'atmosphère
De célestes rayons et de concerts nombreux,
Daigne-t-il prodiguer sa divine lumière
A nos crimes hideux ?

Peut-être en ce moment la timide innocence
Succombe sous les coups d'un perfide assassin,
Tandis que sans courroux, tu laisses la vengeance
A l'avenir lointain !

Aux portes des festins tu vois peut-être encore
Le riche dispersant mille mets superflus,
Et le pauvre affamé, que le besoin dévore,
Tomber sous des refus !

Quand les mortels ici reposent sans alarmes,
Hélas ! combien ailleurs s'apprêtent au combat,
Ou sur le dur chevet, déjà rêvent aux charmes
Du noble assassinat !

Que je t'aime à cette heure aux bornes de l'ombrage
Animant la nature et la nuit à la fois !
J'entends sous ton éclat, le zephir, le feuillage,
Unir leurs faibles voix.

Combien en ce moment d'ames adolescentes
Exhalent sans témoins mille soupirs forcés !
Et cherchent les motifs de leurs flammes naissantes
Qui s'annoncent assez !

Hélas ! en cet instant, au sein de ma patrie,
Combien vois-tu de cœurs qu'amour sait embraser
Brûler de ce besoin, de ce surcroit de vie
Qu'on ne peut apaiser !

L'amante au rendez-vous arrivant seule encore,
Implore ton éclat, tremblante au moindre bruit...
Et bientôt retrouvant le guide qu'elle adore
Sans crainte elle te fuit !

L'épouse, de l'autel aujourd'hui ramenée,
Redoute ta clarté fatale à sa pudeur ?
Mais t'arrêtant au seuil du lit de l'hymenée
Tu voiles son bonheur !

Ah ! dans mon existence au malheur alliée,
Pourquoi donc m'éclairer toujours seul et souffrant ?
Viens me revoir aux lieux où mon ame est liée
Tendre et reconnaissant !

Je vais, en attendant, sous mon toit solitaire,
Rêver aux bords lointains où je souffre le plus !
Puissè-je y voir un jour ta constante lumière
Et mes amis perdus !

AUX IMPIES.

Valet ima summis
Mutare et insignia attenuat Deus
Obscura promens.

HOR.

Ecoutons dans sa rage infâme
La voix du crime et du dépit :
« Si ton Dieu se montre à ton ame,
« Rien ne le prouve à mon esprit :
« Comment faut-il que j'imagine
« Un créateur dont l'origine,
« Comme la fin n'ont point de bords?
« Avant de croire un tel prodige
« Je croirai celui qui n'exige
« De moi que de mortels efforts !

« La destruction est certaine,
« Rien ne suit mon dernier regard,
« L'éternité n'est point humaine,
« Le retour ressemble au départ !
« Eh ! pourrait-elle être immortelle

« Une existence sans modèle,
« Sans nul passé, sans souvenir ?
« Celui qui me fera connaître
« Ce que j'étais avant de naître :
« Me verra croire à l'avenir.

« Pourquoi ton rédempteur suprême
« A-t-il tardé quatre mille ans ?
« Le juif, le grec, le romain même
« N'etaient-ils donc pas ses enfans ?
« Ah ! de sa présence mortelle
« Et d'une mort aussi cruelle
« Quels ont été les résultats ?
« Pour nous pourquoi ne plus renaître ;
« Porquoi nous laisse-t-on commettre
« Toujours les mêmes attentats ?

« L'évangile est l'idolatrie
« Dont les signes sont mal choisis ;
« Une croix gage d'infâmie
« Des ossemens vils et pourris !
« Ta religion est la chaîne
« Par laquelle le fort entraîne
« Le plus faible à son char pompeux ;
« Par elle on nous vend l'espérance,
« Mais on nous prend la jouissance
« Et tous les moyens d'être heureux ! »

Ainsi dans son extravagance,
De Dieu, l'ingrat blasphémateur,
Décide avec l'intelligence
Qu'il reçut de son créateur!
Sa folle audace criminelle
Juge l'existence éternelle
Dans l'existence d'un moment!
Et son aveuglement extrême
Rejette le pouvoir suprême
A ses regards toujours présent!

Quels que soient les maux de ma vie,
Grand Dieu! daigne me garantir
De l'ingrate et triste folie
Qui pourrait ainsi m'abrutir!
Quand ton saint nom vient à paraître,
Je ressens s'agrandir mon être,
Et je réponds à l'imposteur:
Hors de moi, comme au dedans même,
Tout me prouve un être suprême,
Un principe, un premier moteur.

Je vois la nature alarmée,
Quand le soleil va s'abaissant,
Presser une foule enflammée
De nuages à l'occident:
Je vois le ciel s'ouvrir sans cesse

Et sous les élémens qu'il presse
Tout s'agiter avec ardeur :
Dans cette vie universelle,
Dans cette ordonnance éternelle
Comment nier un directeur !

. . . . . .

Je vois cette immense atmosphère
Qu'un dernier jour verra s'ouvrir ;
Je vois ce sol et cette terre
Qu'en ce moment je puis saisir ;
Quand froid et mort sur sa surface,
Immuable à la même place,
Je serai le même et changé,
Hélas ! dans quel abîme immense,
Quel tourbillon, quelle distance,
Tout loin de moi sera plongé !

N'entends-je pas, prompt, homicide,
Le trait dévancer mon regard ?
Moins que le tems il est rapide,
Puisqu'il frappe après son départ.
Du temps rien ne suit la vitesse,
Et moi j'aurais la hardiesse
De mesurer le Tout-Puissant ?
Mais notre plus longue existence,
O mortels, de la Providence
Est moindre que le moindre instant !

*

Oui l'homme ressemble à la brute,
Il en a souvent les dehors ;
Ce fut la suite de sa chute,
De sa faute, de ses remords !
Mais que fait l'erreur où nous sommes,
Tous les mortels ne sont point hommes
Et dignes de leur créateur :
Est tel, et du ciel créature,
Seul qui porte sous sa figure
Les vertus, et Dieu dans son cœur !

Dans ma soumission profonde,
En vain me raillent les méchans,
Devant mon Dieu j'oublie un monde
Hideux dans ses égaremens.
Ah ! devant l'image sacrée
La forme n'est point adorée,
Mais le nom de mon souverain ;
Si de lui l'image est indigne,
C'est que sa grandeur est insigne
Et le mortel toujours mesquin !

O croix ! symbole prophétique
De l'épreuve de tous nos jours,
Oui, ton langage poétique
Des malheureux est le recours :
Eloquente et silencieuse,

Ta résignation heureuse
Prouve constamment aux chrétiens,
Qu'en dépit de leur vie amère,
La peine est aussi passagère
Que sont durables les vrais biens !

L'infortuné qui t'envisage,
Soudain sent ses pleurs s'arrêter,
Et se dit en prenant courage :
Tout homme a la sienne à porter :
Le tems va s'écroulant sans cesse,
Quel que soit le mal qui m'oppresse
Il fuit avec rapidité :
Plus dure sera ma souffrance,
Et plus sûre est ma récompense
Dans la prochaine éternité.

L'incrédule dans sa carrière,
Se montre en vain hardi, joyeux ;
S'il brave la nature entière,
Et semble insulter même aux cieux ;
Quand le trépas vient à paraître,
Quand la douleur flétrit son être,
Comme il est humble avec horreur !
Seul, dans tous les yeux insensibles,
Il voit écrit ces mots terribles :
Vas : tu mérites ton malheur !

O Créateur, Dieu de clémence !
Pardonne au malheureux pervers,
Ouvre ses yeux à l'espérance,
Ouvre ses yeux à l'univers.
Pour moi, que me font les systèmes,
Tous les doutes, tous les problèmes,
Mon cœur n'est-il donc pas certain :
Que le monde est vieil et durable,
Que sa cause est impérissable,
Tandis que je mourrai demain !

LES REGRETS.

Desine dulcium
Mater sœva cupidinum
. . . . . Flectere mollibus
Iam durum imperiis.

HOR.

Serai-je donc toujours trompé
Et constamment incorrigible,
Mon cœur aimant toujours dupé
Sera-t-il donc toujours sensible ?
J'ai vu passer l'aimable fleur
De ma trop courte adolescence !
Pourtant je cherche le bonheur....
J'en garde encore l'espérance !

Je désire comme à seize ans,
J'ai besoin d'occuper mon ame,
Qui muette dans mon printems
Depuis lors trop souvent s'enflamme !
Mais, hélas ! dans le même jour,
En m'offrant et m'ôtant Marie
Le ciel m'apprit que sans retour
Les regrets combleraient ma vie !

Où trouver un cœur vertueux,
Loyal, sevère, mais aimable !
Dans ses devoirs toujours heureux,
Et dans son choix inébranlable !
Une femme, de sa maison
La providence enchanteresse,
Dont l'aimable et ferme raison
S'épure et s'augmente sans cesse.

Qui sachant trouver le bonheur,
Charmant le joug de l'hyménée,
Assure à l'ami de son cœur
La plus heureuse destinée !
Qui soit pour ce rare mortel,
De son orgueilleuse existence,
A la fois le but solennel
Et la plus douce récompense.

Dont l'élégance, le maintien,
Et la science naturelle,
Séduisent dans son entretien
Par leur grâce toujours nouvelle;
Qui m'enchante sans le vouloir,
Sans efforts, sans coquetterie;
Dont tout l'esprit, tout le savoir,
S'enferment dans la modestie.

Qui soit fière et bonne à jamais,
Qu'un souffle impur jamais ne touche,
Dont nul n'ait profané les traits,
Les bras, le front, surtout la bouche.
Qui pour le mari de son choix
Dévoile son cœur sans mystère;
Modeste jusque dans sa voix
Dans ses défauts, même, sincère?

Qui ne comprenne de l'amour
Que la tendresse la plus pure;
Dont tous les jours soyent un beau jour,
Que révolte toute imposture:
Dont on ne prononce le nom
Qu'avec respect, amour, envie;
Qui digne d'admiration
Soit enfin telle que Marie!

Mais loin d'inspirer le respect,
Loin d'être fée et souveraine,
Ah! la beauté m'offre l'aspect
D'un corps faible que tout entraîne.
Cherchant sans nul discernement
Un vain plaisir qui l'étourdisse,
Elle tombe subitement
Dans les travers, puis dans le vice!

Oui, les deux sexes imprudens
Se rapprochant sans nulle estime,
Séparent les plaisirs des sens
Du sentiment qui les anime!
Nos sens! eh! qu'est-leur feu sans lui?
L'embrasement de la surface:
Quand l'amour n'a point d'autre appui
Bientôt il s'éteint et s'efface.

Comme un autre, je vis mon cœur
Brûler d'ardeur, de jouissance,
Un instant j'ai connu l'erreur
De la novice adolescence;
Mais quoi! dans ce délire affreux
Trouble des sens, et leur folie....
Non jamais je ne fus heureux
Comme au seul aspect de Marie!

LES VOEUX.

. . . . . Heu! . . . . . .
Quæ mens est hodie, cur eadem non puero fuit?
Vel cur his animis incolumes non redeunt genæ?
HOR.

Je hais le vulgaire système,
Malgré les plus fougueux désirs,
Et je cherche mon bien suprême
Au sein des plus rares plaisirs!

Je ne suis plus aimable, agile,
Svelte, élégant comme autrefois!
Mais je suis toujours difficile
Et dans mes goûts et dans mon choix!

Je voudrais trouver en ma femme,
Non de simples amusemens,
Mais la maîtresse de mon ame,
Celle de tous ses mouvemens!

Différent de l'être vulgaire,
Pour qui l'amour n'a qu'un seul sens,
Je veux sa jouissance entière,
Je veux tous ses ravissemens!

Pour mon épouse sans rivale,
Mon seul appui, mon tout, ma loi,
Je ne veux point de mon égale
Mais d'un être meilleur que moi!

Je ne veux plus passer ma vie,
Si courte et si fragile, hélas!
Dans les soupçons, la jalousie,
Les intrigues, les embarras!

Je ne cherche d'autre noblesse
Que l'assemblage des vertus;
Et ne désire pour richesse
Que de modestes revenus!

Les plus beaux titres de ma femme
Seront les traits de ses enfans,
La perfection de son ame,
Quelque beauté, peu de talens!

De moi seul tenant sa fortune,
A tous ses vœux je veux pourvoir;
Mais loin de la règle commune,
D'elle dépendra mon pouvoir!

Je ne veux point en égoïste,
L'aimer seulement pour mon bien,
Je veux que mon bonheur consiste
A faire, à redoubler le sien!

Quelle séduisante existence
De règner sur un noble cœur,
Et, semblable à la providence,
De s'occuper de son bonheur!

Grand Dieu! quel plaisir! sans mystère,
D'aimer l'être le plus aimant!
Et dans une assurance entière
De pouvoir dire hautement :

« Ma jouissance est légitime,
« Elle est sans faste et sans secret,
« Nul être ne fut sa victime,
« Et le ciel même la permet! »

Pour réaliser ma chimère,
Pour être sur de son succès,
Je cherche une ame non vulgaire,
Bonne et sévère avec excès;

Dont la vertu la moins commune
Soit la première ambition,
Qui sache braver l'infortune,
Et soit à l'abri du soupçon.

Sans peine, alors, souffrant la vie,
Et fier du nom de son époux,
Je braverai la calomnie,
Et du sort les plus rudes coups!

Le vulgaire, sans nul délire,
Touchant au sommet du plaisir,
Au même instant plus ne désire,
Celui qu'il vient de recueillir !

Puis, s'étonnant d'un affreux vide,
Il croit l'amour pur une erreur !
Ah ! sa flamme n'est point perfide :
L'autre n'était qu'un feu trompeur !

Pour moi, dans ce moment suprême,
Je désire tout réunir ;
Estime, amitié, devoir même,
Que tout concoure à l'embellir !

Je veux ensuite qu'après l'heure,
Les tendresses du rendez-vous,
Le plaisir avec nous demeure
Sous d'autres noms presqu'aussi doux !

Quand l'ame entière est occupée,
Alors que l'accord est parfait,
A chaque instant l'une est frappée,
Par l'autre, d'un nouveau bienfait.

Tantôt la douce confiance
Nous fait entremêler nos vœux ;
Nos projets avec complaisance,
Règlent l'avenir de tous deux !

Tantôt à l'ardeur renaissante,
Opposant un commun devoir
Nous partons.... l'ame impatiente
Brûlant déjà de nous revoir?

Laissant à la fausse sagesse,
Aux cœurs froids, comme aux imposteurs,
Et l'apathie et la tristesse,
Dont ils semblent nourrir leurs cœurs;

Notre vertu plus véritable,
Doit rendre nos lieus plus beaux:
Par la gaîté la plus aimable,
Et des plaisirs toujours nouveaux!

C'est une langue mensongère,
Qui sépara vertu, gaîté;
Ah! l'une et l'autre sur la terre
Se touchent par la vérité.

Je veux dans mon ame orgueilleuse,
Qu'on ne vante pas mon pouvoir,
Mon nom, ni ma richesse heureuse,
Ni mes talens ni mon savoir.

Je veux que l'on me porte envie,
D'un bonheur que chacun aurait,
Si beaucoup n'avaient la folie
De n'aimer que son faux portrait!

Mais hélas ! on nous peint affreuse,
Pénible, et sans nulles douceurs,
La vertu qui toujours heureuse,
Doit embellir jusques aux pleurs !

En vain s'offre à ma souvenance
Le bon victime du malheur,
A la vertu dans la souffrance
Peut-on ravir la paix du cœur ?

Profitons des erreurs vulgaires,
Et sous les jeux, sous la gaîté,
Gardons nos principes sévères,
Et l'innocente fermeté !

Il faudrait souffrir trop de peine,
De noirs soucis et de travaux,
Pour prolonger toujours la chaîne
Des vices et des plaisirs faux !

D'une vicieuse carrière
Quels sont enfin les résultats ?
Le vil dégoût, la peine amère,
Et des maux qu'on ne cherchait pas !

On voit trop tard que c'est folie
Sans but de chercher le plaisir ;
Qu'il faut, pour déranger sa vie,
Plus de soins que pour en jouir.

La vertu n'est jamais horrible,
Ni toujours pénible à saisir :
C'est la route la moins visible,
Mais la plus sûre du plaisir.

Soyons donc d'une humeur légère
Tels que la vie, hélas ! paraît ;
Pendant que la vertu sévère,
Sera notre guide secret.

Ainsi le nautonier habile
Sourit aux jeux des matelots,
Quand leur troupe bruyante, agile,
Joue et s'agite sur les eaux !

Mais si le trouble qui s'augmente,
En vrai péril va se changer,
Il lève une voix menaçante
Et l'ordre écarte le danger !

LA CHUTE DES ILLUSIONS.

Heu ! fugaces, Posthume, Posthume,
Labuntuur anni :

HOR.

Avec l'écume qu'il excite,
L'impétueux flot du torrent,
Naît, bouillonne, se précipite
Et disparait incessamment.
Telle, dans sa marche hâtive,
L'adolescence fugitive
Se montre pour s'évanouir ;
On compte en vain sur sa présence,
On aperçoit son existence
Quand on la voit au loin s'enfuir.

Hélas ! je l'éprouvai naguère,
Alors que de mon âge d'or
La voix flatteuse et mensongère
Des plaisirs m'offrait le trésor !
Dans quel avenir de délices,

Quel océan de jours propices,
Voguaient mes téméraires vœux !
Mon cœur, amoureux de la vie,
Nageait dans la sphère infinie
De ses désirs voluptueux !

Pour moi s'approchait la froidure,
Ou revenait le doux printems,
Je disais à la nuit obscure :
« Relève tes noirs vêtemens ;
« Horizon que le ciel colore,
« Boutons qui vous pressez d'éclore,
« Déjà vous attend mon regard....
Ainsi dans mon aveugle ivresse
J'implorais l'avenir sans cesse :
Le jour passé fuyait trop tard !

La mer frappant toujours sa rive,
Du bruit du calme ou des travaux,
Par la constante alternative
Des orages ou du repos !
Ou le roc, bravant le tonnerre,
Unissant le ciel et la terre
Dans sa froide solidité :
Tout charmait mon jeune courage,
Pour moi tout avait un langage,
Facile à mon cœur enchanté.

De l'ame la douleur cuisante,
Les travaux des faibles humains;
La mort même, toujours présente,
Etaient des ennemis lointains
Inaperçus dans mon voyage;
Je me déguisais leur ravage,
Et leur pressentiment affreux;
Si je prévoyais leur poursuite
Ce n'est qu'après la longue suite
D'une foule de jours heureux.

Quelle enivrante jouissance
Coulait jusqu'au fond de mon cœur
Quand ma timide adolescence
Pouvait adoucir le malheur!
Sans faste et sans nulle imposture,
Mon âme encor novice et pure
Suivait notre divine loi:
Pour moi tout homme était un frère,
Tout souffrant un ami sincère,
Que j'aimais à l'égal de moi!

Eh bien! les voilà ces perfides,
Disais-je au morose vieillard,
Ces méchans, ces vices rapides,
Que je devais craindre trop tard!
Ah! pour moi la nature entière,

Sourit à ma douce carrière,
Et me prodigue ses bienfaits :
Je me retrouve en mon semblable,
La société secourable
Toujours veille à mes intérêts !

Mais soudain le tems impassible
Eclaira ma jeune raison ;
A sa lumière irrésistible
Je vis pâlir mon horizon :
Puis, des nuages l'obscurcirent,
Et tous les échos retentirent
Du bruit de l'ouragan prochain :
Mon esprit muet de surprise
Revint alors de sa méprise,
Comme d'un voyage lointain !

Bientôt je dus pleurer mon père,
Loin de mes amis naturels,
Je vis avec douleur amère,
Que ces liens sont peu réels :
Des nœuds du sang l'étroite chaîne
Est une habitude qu'entraîne
Et qu'affaiblit l'âge glacé :
Des tendres sentimens de l'âme,
Trop tôt, hélas ! s'éteint la flamme
Devant l'égoïsme insensé.

Ah ! la société polie,
En vain me promit son secours !
Pour l'homme et par l'homme établie,
C'est lui qu'elle immole toujours !!!
Je conçois qu'en ta main divine
Grand Dieu ! je sois une machine
Utile à tes sages décrets ;
Mais de quel droit pour mon semblable,
Suis-je l'instrument méprisable,
Qu'il prodigue sans nuls regrets !

Equité, dévoir, conscience,
Ne sont dans l'esprit des puissants,
Pour dompter la faible innocence,
Que les utiles instrumens.
La force dit en son délire :
« Pour moi souffre, travaille, expire,
« C'est ton sort et du ciel la loi ;
« Quand la providence ineffable
« Me dit par sa voix secourable :
« Vis libre, heureux ; je suis à toi !

Aux erreurs toujours condamnée,
Est donc la race des mortels !
Fragile est notre destinée,
Et nos projets sont éternels !
Pour augmenter notre fortune,

Notre inconséquence commune
Recherche, entasse mille apprêts;
Et jusqu'à notre dernière heure,
Nous travaillons à la demeure
Que nous n'habiterons jamais!

Que fais-tu commerçant avide,
Qui sans cesse braves les mers,
Arabe sobre, mais perfide,
Qui caches l'or en tes déserts?
Pourquoi cette peine inutile,
Cette activité puérile,
Même au jour où tu vas mourir?
Avant l'heure de disparaître
Arrête, au moins cherche à connaître
Les biens dont tu voulais jouir!

Mais sur ce théâtre bizarre,
A son insçu toujours acteur,
Le mortel aveugle et barbare,
Envers lui même est faux, trompeur.
Il est à son destin contraire,
Par l'opposition vulgaire
De son bonheur et de ses vœux:
Race dégradée, inquiète,
Nous sommes l'image imparfaite
D'êtres meilleurs et plus heureux!

Doux mensonges de mon jeune âge,
De vous qui peut me consoler ?
Ne vintes-vous dans mon voyage
Que pour pouvoir mieux m'isoler ?
La vérité me reste encore,
Mais à sa voix ferme et sonore
Déjà paraît le monument.....
Adieu ! brillantes rêveries,
Chimères si longtems chéries,
Je vais vous suivre incessamment !

Le tems, à qui le ciel me livre,
Sans pitié, trace mon destin ;
Je cherche encor la route à suivre,
Que mon voyage est à sa fin !
Telle pour la rade prochaine
S'embarque une foule mondaine
Qui gaîment s'éloigne du bord ;
Sur la barque on cherche une place
Qu'on se dispute avec audace,
Lorsque déjà l'on touche au port !

Eh ! quoi dans ma triste carrière,
Rien ne m'est-il donc assuré ?
Après la perte, hélas ! entière,
De tant de bonheur espéré !
Déjà l'éclat qui m'environne,

S'éteint et fuit ..... tout m'abandonne,
Devant la froide vérité!
O toi! mon Créateur, mon juge,
Sans nul appui, sans nul refuge,
Sur la terre m'as-tu jeté?

Non; tu me laisses l'espérance,
Quand je perds toute illusion;
La vertu dans la conscience,
Et la tendre religion.
Mortel, ne dis plus qu'en ce monde,
Dans la solitude profonde,
Dieu t'abandonne désormais,
Avec moi, dans ces immortelles,
Vois les biens, les guides fidèles,
Qui ne nous quitteront jamais.

À LA FRANCE.

Dans ses vieilles bornes forcée,
Entre les Alpes et la mer,
La France restait oppressée
Couverte de preux et de fer !
Mais sa tête, toujours altière,
S'élevait malgré ses malheurs
Bravant la tourbe mercenaire
Des traîtres ses premiers vainqueurs.

Rassurez-vous fils de la France,
Disait-elle à ses vieux guerriers,
Gardez toujours la souvenance
De vos travaux, de vos lauriers.
Pour punir une gloire extrême
L'Eternel borne vos succès :
La trahison, le ciel lui même,
Pouvaient seuls vaincre les Français.

Mais bientôt banni de la Seine,
Théâtre de malheurs nouveaux,
L'un d'entr'eux exhalait sa peine,
Et lui répondait en ces mots;
« Je t'aime en ce jour d'avantage
« O noble France, ô mon pays,
« Plus l'on t'accuse et l'on t'outrage
« Plus je sens que je te chéris.

« Hélas! sur la terre étrangère
« Je te recherche vainement;
« Sur l'un et sur l'autre hémisphère
« L'on ne trouve rien d'aussi grand.
« Ailleurs moins noble est la noblesse,
« Et moins aimable le bonheur,
« Ton sol, chéri de l'alégresse,
« Est le vrai pays de l'honneur.

« L'inimitié que rien n'apaise,
« Me nomme étranger faussement,
« Je naquis sous la loi française
« Et quel Français l'est autrement!
« Les mêmes lois font la patrie
« Que régit le même pouvoir:
« A la France appartient ma vie,
« Mes sermens, mon premier devoir.

« Je naquis aux bords de la Corse
« Depuis dix ans soumise aux Francs ;
« Mon père le devint par force
« Mais le devint des plus ardents.
« Jacques, Nicolas cinq, Trévise,
« Florence célèbrent un nom
« Dont je néglige et je méprise
« L'étrangère illustration.

« Je ne vis l'Italie antique,
« Berceau de ces nobles ayeux,
« Que sous l'aigle patriotique
« De nos Français victorieux.
« Alors que pour une couronne
« Je dus échanger mon pays
« En pleurant je reçus le trône.....
« Je le crus trop cher à ce prix.

« Flatteurs, Zoïles et faussaires,
« Triomphez auteurs valeureux,
« Couverts des armes étrangères
« Outrages un nom malheureux....
« Je gémissais sous la puissance
« Qu'on vous vit longtems égarer.....
« Ah! quand le deuil couvre la France
« Mon seul triomphe est de pleurer!

A LA LIMAAT.

Limât que je vois accourir
Voyageant vers mes deux patries,
Avec vos flots mon souvenir,
Roule vers ces rives chéries!

Allez et divisez toujours
Leurs intérêts et leurs frontières;
Unissez-les par vos secours
Jamais par les mêmes barrières!

Ils sont séparés par leurs lois,
Par leurs mœurs et par leur langage;
Confondre et réunir leurs droits
Serait augmenter leurs dommages.

Joindre des goûts si différens,
Du pouvoir n'est pas la croissance:
De l'accord de leurs élémens
Naissent la force et la puissance.

Dans ce pays qui fut le mien
Allez dire au sage Batave,
Que mon cœur ne regrette rien
Dès l'instant qu'il n'est plus esclave.

Et qu'importe qui soit l'auteur
Du bien que j'ai voulu lui faire?
A son destin selon mon cœur,
Mon ame n'est point étrangère.

Fleuves cruels, horrible autan,
Tyrans d'une plaine profonde,
Ménagez contre l'océan
Ces boulevards de l'ancien monde.

Et toi vieux Rhîn dont les rameaux
Meurent près de Leyde savante,
Puissent de plus hardis travaux,
Presser ta lenteur malfaisante.

Au fier et constant Hollandais
Montre des changemens utiles,
Qu'en rehaussant tous ses marais
Il t'introduise dans ses villes.

Que loin d'entasser avec art
Ces digues, fruits de tant de peines,
Dont le multiple et long rempart,
Du sol semble former les chaînes.

A l'exemple du Nil fameux,
Qui forme et baigne mille plages,
Dans les mois les plus rigoureux
Que l'eau parcoure les villages.

Ah! malgré les efforts du tems
Puisse à jamais la Batavie,
Sur ses mobiles fondemens
Braver les hivers et l'envie!

Tels triomphent de l'univers
Ses vaisseaux qui ceignent le monde,
Et malgré la fureur des airs
Surnagent sur la mer profonde.

Grand Dieu! protège le terroir
Où l'homme, travaillant sans cesse,
Cherche et se plaît dans son devoir,
Te craint, te chérit sans faiblesse.

Chez qui la modération
Triomphe des erreurs vulgaires;
Où le trouble et l'oppression
Semblent des plantes étrangères.

Sois toujours libre et sérieux,
Hollandais, garde ta constance;
Tes mœurs, ton courage pieux,
Ton équitable bienfaisance.

Chez de bouillantes nations
Je vais errer..... tout le commande,
J'éprouverai leurs passions
Pour y regretter la Hollande.

LE CIMETIÈRE DE S.T LEU.

C'est à l'ombre de l'if, sur ce terre inutile
Où le gazon s'élève autour des ossemens,
Qu'enfermés pour jamais dans leur étroit asile,
Les anciens villageois reposent dès long-temps.

Leurs yeux ne verront plus, au retour de l'aurore,
Leurs joyeux compagnons, et le chant matinal,
Les cris perçans du coq, le chalumeau sonore,
De leur humble lever ne sont plus le signal!

Passant, qui que tu sois, n'irrite pas leurs mânes
Qui veillent constamment sur ces tristes débris;
Ah! que le fer cruel, et que des mains profanes,
De ce lieu consacré soyent à jamais bannis!

Songe que ton pouvoir, ton nom, ton opulence,
Te mènent à la mort, en dépit de ton rang:
Le monarque lui même au sein de la puissance
Règne . . . . . et l'attend!!

LE CHATEAU D'HAPSBOURG.

Quid brevi forte jaculamur ævo Multa?
HOR.

Maître du plus vaste domaine,
Vois les débris de ce coteau
Où nos pieds marchent avec peine....
Des Césars, c'est là le berceau!

En vain les deux parts de la sphère,
Furent soumises à leurs lois;
Le fier palais jonche la terre,
La terre a dévoré cent rois!

Qu'es-tu donc, mortelle puissance,
A quoi nous sert ton faste vain?
Ces ruines, ce long silence,
N'en sont-ils pas toujours la fin?

Heureux qui n'ayant pour ancêtres
Que des mortels simples et bons;
Voit de ses modestes fenêtres
Tous ses états et nuls donjons!

Ses restes s'effacent plus vîte,
Mais ne vivant qu'en ses amis,
Son souvenir est sans poursuite
Et nul ne juge ses débris!!

ADIEUX A GRATZ.

Quo nos cumque feret melior fortuna parente,
Ibimus.

HOR.

Adieu, florissante contrée
Où nul ne comprit tous mes maux,
Mais où l'ame triste, éplorée
J'ai souvent rêvé le repos....

Que de trésors dans la nature,
Dont nous ne savons profiter;
Printems, beau ciel, tendre verdure,
Ah! pourquoi faut-il vous quitter?

Mais quoi! d'une tourmente horrible,
J'entends la sanguinaire voix!
Il faut partir.... séjour paisible,
Adieu! pour la dernière fois.

Hélas! pour chercher un asyle
Dois-je tenter un autre effort?
Quand ma conscience est tranquille
Tout pour moi devrait être un port.

Mais rien n'est pour un long usage,
Dans ce monde trop incertain,
La terre est un bac de passage
Où nos pas s'attachent en vain.

Confidents d'un cœur solitaire,
Jeunes arbres, mes seuls amis,
Puisse votre ombre hospitalière
Mieux abriter d'autres proscrits!

Isolé, sans nulle espérance,
Je suivrai l'aveugle hazard;
Mais il est une providence,
Pourquoi craindrai-je mon départ?

Naviguant dans l'immense espace,
La terre, dans son mouvement,
Conduit sans qu'il change de place
L'homme à son vrai commencement.

Adieu donc, ô ville chérie,
Où le malheur vint m'éprouver,
Mais où sans amis, sans patrie,
J'ai cru souvent les retrouver.

Partons... d'où vient ma répugnance
L'homme n'a rien à redouter!
Ce que prescrit la Providence
Ne doit point nous inquiéter!

À LOUISE.

Pour l'homme, errant sur notre terre,
Il n'existe rien de constant,
Sous ses pas la mobile sphère
Produit toujours le changement !
Hors pour l'amitié véritable,
Qui s'enchaînant au fond du cœur,
Par son empreinte ineffaçable,
Du tems même reste vainqueur !

Tel, sur la mer la plus horrible,
S'élève un solide rocher
Dont la racine indestructible
Aux enfers semble s'attacher,
En vain l'effroyable tempête,
Les flots et les noirs élémens,
Pressent ses pieds, voilent sa tête,
Rien n'ébranle ses fondemens.

Et lorsqu'à la chute du monde
Tout se brisera sans retour,
Que du ciel la voûte profonde
Entr'ouvrira le dernier jour :
Abandonné par la nature
Intact encor il tombera ;
Sans changer, sa ferme structure
Sur le chaos s'affaissera !

Tel, bravant les maux de la vie,
L'absence et nos destins divers,
Avant toi, mon aimable amie,
Je délaisserai l'univers :
Lorsqu'à la fin de ma carrière,
Mon cœur de tout sera quitté,
Un reste de chaleur dernière
Te dira sa fidélité.

COMPLAINTE.

Il est des peines véritables,
Dont rien ne peut nous consoler;
Il est des pleurs insupportables,
Qui brûlent sans pouvoir couler.
Hélas! doit-on aimer la vie,
Peut-on souffrir l'éclat du jour,
Alors qu'il faut que l'on oublie
L'unique objet de son amour!

Victime de ma confiance,
Sous d'injustes nœuds gémissant,
Loin des amis de mon enfance,
Je souffre et meurs à chaque instant.
Jeté sur la rive étrangère,
Par un sort que je dois haïr,
Hélas! pour comble de misère,
Je ne dois ni ne veux mourir!

Aux jours si doux de mon enfance
Sensible, aimant sans passion,
J'étais joyeux plein d'espérance,
Dans une aimable illusion;
Pour mon étoile peu commune,
Mes vœux implorant l'avenir,
Chargé d'amour et de fortune,
Je le voyais toujours venir.

Mais ces rêves de ma folie
Se sont promptement effacés,
Et je connais enfin la vie,
Quand tous mes beaux jours sont passés!
Les malheurs, le dégoût, l'outrage
Remplissent l'âge des amours,
Ah! le bonheur du premier âge
Est-il celui de tous nos jours?

Ce monde n'est qu'une tourmente,
J'y vois les maux aux maux s'unir,
Et d'une vîtesse étonnante,
Le bien paraître pour s'enfuir.
J'ai forcé mon cœur au silence,
Rien ne saurait le réveiller,
Et desséchés par la souffrance
Mes yeux ne savent plus pleurer!

Jamais d'un triste solitaire
Nul ne partagera le sort ;
Et c'est dans un sein mercenaire
Qu'un jour je dois trouver la mort !
Ou si quelque larme sincère
Sur mon sein tombe par hasard,
Les pleurs de ma sœur, de ma mère,
N'adouciront point mon départ !

Puisse au moins mon heure dernière
M'atteindre au bord de nos marais,
Puissé-je au bout de ma carrière
Près d'eux trouver, enfin, la paix !
Pour la Hollande et pour Marie
Seront toujours mes derniers vœux,
Que mes amis, que ma patrie,
Selon mes désirs soient heureux !

ADIEUX A LAUSANNE.

Fidèle asile du génie
Des exilés et du repos,
Léman, des mers de ma patrie
Tu me rappelles les doux flots.

Sur tes bords l'accent de la France
Attendrit et flatte mon cœur;
Des romans de l'adolescence
Je vois le théâtre enchanteur!

Le doux souvenir de Julie
Ramène ceux de mes beaux ans,
Quand mes regards vers Meillerie
Vont et reviennent sur Clarens.

O Rousseau, dont la tendre image
Vit dans les cœurs où vit l'amour:
Zélé protecteur du jeune âge,
Ton ombre règne en ce séjour!

Ton éloquence poëtique,
Par sa brillante vérité,
Donne un caractère historique
Au théâtre qu'elle a chanté !

En vain on me dit que d'Estange
Ne vécut jamais dans ces lieux :
De mon cœur l'assurance étrange
Aime à tromper toujours mes yeux !

Dans ce bosquet, où sans audace
L'amour vainquit trop peu d'instants,
Mon cœur ému cherche la place
Où s'assirent les deux amans !

Si Julie et l'aimable Claire
Ici n'eussent vécu jamais,
Le souvenir d'une chimère
Pourrait-il causer mes regrets ?

Aux lieux où règnent la nature,
Les mœurs, les vertus, le plaisir,
Julie, hélas ! coupable et pure,
Sans peine en secret dut mourir !

Au sein de ce canton fertile
Où tout respire un air joyeux,
A dû naître et grandir Emile
Et souffrir l'auteur malheureux.

Ici vécut le grand Voltaire,
Jusqu'en exil l'égal des Rois :
Le Tacite de l'Angleterre
Ici fit retentir sa voix.

Isabelle encor me rappelle,
Aujourd'hui, leurs écrits fameux,
Lorsque d'une page immortelle,
Elle enrichit ces bords heureux.

Sans écarts et sans violence,
Ici veille l'autorité :
Sans tyrannie est la finance,
Et sans trouble la liberté !

L'homme, sur le sol helvétique,
Trouve le bonheur dans ses lois,
Et, tel que dans le siècle antique,
Est bon et fier tout à la fois !

Semblable à la riche bourgeoise,
Bruyante en sa prospérité,
Paraît au hameau la Vaudoise
Resplendissante de santé !

Son vif aspect, de mon jeune âge
Me rappelle encor les beaux jours
Et le tableau, quand au village
Le bal préludait aux amours !

Je vois encore la danseuse,
Sous le feuillage et les festons,
Venir, dans sa danse joyeuse,
Braver le rang des fiers garçons.

Puis, de leurs bras avec adresse
Se dégager en rougissant;
Y revenir avec vîtesse,
Et malgré tous impunément!

Ou bien s'avançant avec grace
Sous un faux air de gravité;
Agacer chacun à sa place,
Et laisser chacun enchanté!

Heureux qui peut goûter les charmes,
Et les plaisirs de ces climats,
Et sans douleurs et sans alarmes,
Peut braver les voisins frimas!

Pour moi dont la santé débile
Cherche des jours doux et constans;
L'aspect du glacier immobile,
Roidit mes nerfs, glace mes sens!

Quand le corps souffre, bientôt l'ame
Se fatigue et puis s'endurcit:
En vain le plaisir nous réclame,
Si la souffrance nous saisit!

Mais quels cris d'effroi de surprise,
Suivent de longs mugissemens ?
Lugubre et violente bise,
Pourquoi ces tristes sifflemens ?

Je sens s'agiter ma demeure
Le sol lui-même est ébranlé
L'enfant effrayé tremble et pleure
Au fond de son berceau troublé.

Cruelle bise, en une aurore
Tu glaces l'horizon fleuri,
Le doux printems venait d'éclore :
Le printems est déjà flétri !

Par toi, fléau de la nature,
L'été se montre sans douceur :
En vain le ciel brille et s'épure,
Ton souffle aigu glace mon cœur !

En vain la souffrante prairie,
Péniblement jette ses fleurs :
Plus d'une plante, hélas! flétrie
Dans son sein montre tes fureurs !

Je crois entendre le tonnerre,
Quand tu ravages les hameaux,
Menacer le coupable terre
De l'incendie ou du chaos !

La nature contre elle même
Combat sans cesse dans ces lieux,
Un arbre jaune, ou noir, ou blême,
Trop souvent attriste mes yeux !

Les saisons semblent sans limites
Dans ce climat prompt, inégal :
Je sens le froid des Moscovites
Non loin des feux du Sénégal !

De l'hiver la toute puissance
Ici gouverne les saisons ;
Et même au tems de son absence,
L'œil le découvre sur les monts !

Adieu ! malgré ma peine extrême,
Il faut chercher d'autres climats :
Si l'on jouit aux lieux qu'on aime
On vit où l'on ne souffre pas !

A LA PRINCESSE DE GALLES.

L'art divin dont Apelle a remporté le prix
Sait adoucir les douleurs de l'absence;
Par lui l'on voit encor les traits de ses amis
L'on peut rêver et croire à leur présence,
Mais promptement hélas! ces traits inanimés
Semblent changés quoique l'art soit fidèle
Ce sourire muet, ces regards désarmés
Portent au cœur une douleur nouvelle.

Fille de l'art subtil, de mensonges divers,
L'illusion cruellement enivre;
Elle charme un instant mais aux regrets amers,
Plus vivement son prompt départ nous livre.
Tel un léger éclat de l'orage enflammé
Vient à la nuit redonner la lumière,
Mais à ce feu trompeur l'œil bientôt refermé,
Ressent bien mieux l'obscurité première.

Princesse, tel n'est point le mot par vous promis,
Ce mot charmant dont l'image est vivante;
Par lui l'on est vraiment auprès de ses amis,
Leur regard brille et leur voix nous enchante.
Réel par le passé, réel encore en nous,
Le *souvenir* s'attache à l'espérance;
Le tems semble par lui passer d'un vol plus doux,
C'est l'air du cœur, il soulage l'absence.

À CANOVA.

Rival des immortels, ô Canove, à ta voix
Psyché reparut plus touchante;
Et naguères Vénus, hors de l'onde écumante,
Revint au jour une autre fois.

Aujourd'hui, ton génie et ton art tout puissans
Osent se surpasser encore,
Tu donnes aux trois sœurs des charmes que j'adore....
Et Cypris cède à ses enfans.

Quelle aimable candeur et quel attrait divin,
Hélas! étranger à la terre!
J'aime avec passion, mais toute ardeur vulgaire
A leur aspect s'enfuit soudain.

Près d'elles je me crois élevé jusqu'aux cieux,
Je ne sens point de feu coupable,
Un être corrompu, d'un désir condamnable
Peut seul s'embraser à leurs yeux.

Ah ! pourquoi donc vient-il ce profane bandeau
Instruire et troubler l'innocence,
Par pudeur n'est-ce pas enseigner l'indécence,
N'est-ce pas salir ton ciseau ?

L'impudique Vénus se montre incessamment
Sans nul danger et sans surprise,
Et toi, tu n'oserais des Vierges du Céphise
Peindre le contour innocent !

Ah ! combien ton Alcide inspire de terreur !
J'admire son ami Thésée,
Le fils de Jupiter, l'intrépide Persée,
Dès son abord paraît vainqueur.

Par crainte de blesser des yeux trop délicats
Couvres-tu d'un lin ridicule
Les muscles apparens, les reins du fier Hercule,
Qu'alors on ne connaîtrait pas ?

Pour un sexe charmant les dieux sont dangereux
Comme pour nous les immortelles ;
Et pourquoi donc crains-tu la nudité sur elles
Quand tu ne la crains pas sur eux ?

La fausseté déplaît au génie, aux beaux arts,
Ils détestent un cœur timide ;
L'amour du vrai lui seul est le but qui les guide,
Lui seul attire leurs regards !

D'une gaze légère autrefois nos ayeux
Surchargèrent les trois Déesses,
Mais du zéphir bientôt les naïves caresses,
Les décelèrent encor mieux.

Les artistes, alors, sur des attraits divins
Ne voilèrent plus la nature,
La rose, un myrthe, un dé, dans leur simple parure,
Ornèrent leurs fronts et leurs mains.

Le dé, symbole heureux de leurs goûts innocents,
Indiquait leur gaîté légère,
Les fleurs à désigner les attraits de leur mère
Nous montraient leurs efforts constants.

O toi dont on chérit l'art et la pureté,
Ignores-tu que l'innocence
Sait unir la nature à la noble décence,
La pudeur à la Vérité?

Brise un voile odieux aux pudiques appas
Voile grossier, lourd, hypocrite:
Puisque la fausseté dans l'Olympe est procrite
Canove ne la connaît pas!

LIVRE TROISIEME.

LA SUITE DU LUTRIN

poëme en 5 chants.

ARGUMENS DES CINQ PREMIERS CHANTS DU POËME DU LUTRIN DE BOILEAU.

ARGUMENT DU I.er CHANT.

Depuis le matin du premier jour jusqu'après le dîné.

Invocation. La Discorde s'indigne de la paix qui règne dans la sainte chapelle; elle prend la figure du vieux Sidrac et apparaît en songe au trésorier dont elle excite la jalousie.

Le trésorier dormait tranquillement après son déjeuné, en attendant le dîné. Il se réveille en fureur; il veut se rendre au chœur avant le dîné, mais Gilotin lui fait changer de pensée. Celui-ci va rassembler les

partisans du Prélat qui accourent en foule. Discours du Prélat, et sa douleur. Proposition du vieux chantre Sidrac, qui est adoptée. L'enfant de chœur Guillaume tire au sort les noms des trois guerriers qui doivent, avec Sidrac, aller placer le pupitre : ce sont Brontin, le perruquier Lamour, et le sacristain Boisrude.

L'assemblée se dissout. Le Prélat assoupi se couche et dort jusqu'au souper.

ARGUMENT DU II. CHANT.

Commencement de la première nuit. La renommée va troubler la perruquière en lui apprenant l'expédition à laquelle doit concourir son mari, durant cette nuit. Discours qu'elle tient au Perruquier ; réponse de celui-ci ; il la quitte. Brontin et Boisrude sollicitent la lenteur de Lamour qui se met à leur tête armé d'une scie, d'une cognée, et d'une poignée de clous. La nuit est déjà commencée. La Discorde jette un cri de joie qui réveille la mollesse dans Citeaux ; Abbaye de Bénédictins située en Bourgogne. La Nuit raconte à la Mollesse l'expédition des trois héros : Plainte de celle-ci et éloge délicat de Louis XIV.

ARGUMENT DU III. CHANT.

Continuation de la première nuit. La Nuit revole vers Paris: en passant à Mont-lhéri elle se fait suivre par un vieux hibou, qui se trouvait dans la tour de ce village depuis trente ans. Tous les deux vont se placer au sommet de l'église de la sainte chapelle, d'où ils passent dans la sacristie; les trois champions y pénètrent bientôt après. Le perruquier met le premier la main sur le pupitre pour s'en saisir; un bruit effroyable se fait entendre; il en est effrayé ainsi que ses deux compagnons; cependant il s'obstine à continuer son entreprise; mais l'oiseau sort en fureur et en criant, il éteint la lumière dans la main de Boisrude, et met en fuite les trois guerriers.

La Discorde, sous la figure de Sidrac, les encourage; ils reprennent leur première résolution, ils rallument la lumière, et plantent le Lutrin sur le banc du Chantre.

ARGUMENT DU IV. CHANT.

Fin de la première nuit. Le Chantre se réveille, effrayé par un songe. Girot, son aumônier fidèle, veut

en vain le rassurer. Ils se rendent tous les deux dans le chœur, où la rage du Chantre égale sa surprise en voyant un pupitre élevé sur son banc, ce qui le tiendra caché à tous les yeux. Il veut l'abattre, mais Jean le choriste et le sonneur Girard l'engagent à ne le faire ôter que par le chapitre assemblé. Le Chantre leur propose de réveiller les chanoines, mais ils s'y refusent attendu l'impossibilité. Cependant le Chantre lui-même l'essaie avec Girot au moyen de la sainte crécelle du jeudi saint; ils sont aidés dans leur opération par le Démon du tumulte et du bruit. Tout le quartier se réveille. Les chanoines se rassemblent à la nouvelle qu'un diné les attend au chapitre. Alain propose de consulter les livres de droit; le gras chanoine Evrard s'y oppose. Les autres, conformément à son avis, prennent la résolution d'abattre le Lutrin: tous se lèvent et exécutent cette résolution. Le pupitre est enlevé et ses ais sont cachés chez le chantre.

ARGUMENT DU V. CHANT.

Commencement du second jour. Brontin va porter à Sidrac la nouvelle que les chanoines ont abattu le pupitre. Celui-ci s'en réjouit, dans l'espérance que cela donnera lieu à beaucoup de procès. Il va porter cette

nouvelle au Prélat, qui se lève en grande agitation, et va avec ses chantres consulter la Sibylle. Réponse de celle-ci.

Pendant ce tems les chanoines sont à table : ils se lèvent en colère et partent pour consulter la Sibylle à leur tour, en apprenant l'oracle rendu par elle. Les deux troupes se rencontrent sur le grand escalier du palais. La Victoire est au Prélat, grâce au parti qu'il prend de donner la bénédiction à ses ennemis, et par là de les forcer à s'agenouiller et à se disperser.

LE LUTRIN

CHANT SIXIEME.

ARGUMENT.

Commencement de la seconde nuit. La Discorde fatiguée du calme revenu dans la sainte chapelle sort pour assembler les soldats dispersés. En entendant les plaintes de la perruquière, elle se rend auprès de celle-ci sous la figure d'une vieille, lui apprend que son mari est prisonnier et l'engage à aller solliciter son échange chez le prélat. La perruquière s'y décide après quelques difficultés. Etat du Prélat quand Anne arrive chez lui. Entretien qu'ils ont ensemble.

Les chanoines, de leur côté, sont assemblés dans l'église. Discours que leur tient le sonneur Girard. La troupe du Prélat arrive bientôt. Cris de guerre des chanoines qui épouvantent celle-ci. Discours de Brontin pour la rassurer. Projet de donner l'assaut au chœur, que Sidrac détourne. On envoie l'enfant de chœur Guillaume au Prélat pour demander la présence

du grand perruquier et la clef de la petite porte de la grille. L'attaque est suspendue.

Au dehors de l'église le trouble est extrême. Le perruquier ayant appris le tête-à-tête de sa femme avec le Prélat est outré de jalousie; il déserte le parti du Prélat et se propose au chantre, qui l'accepte avec joie. Les cris des chanoines réveillent le quartier. Tout le monde accourt dans les rues : on se demande la cause du tumulte et de la grande clarté qu'on voit dans l'intérieur de l'église.

Hélas ! ce n'est pas tout de se rendre vainqueur,
De joindre la prudence à la force du cœur !
De savoir à la fois commander et combattre !
Il faut savoir punir, prévenir ou rabattre
L'orgueil des révoltés, la lâche trahison,
Et prévenir des siens le coupable abandon.
Une nuit et deux jours de la guerre nouvelle
Déjà se sont passés sans finir la querelle.
Les chanoines battus, bénis et dispersés,
Quoiqu'ils soient en repos, sont toujours courroucés.
Le prélat a vaincu; mais pour lui la victoire
Sans le fameux pupitre est sans prix et sans gloire.
Afin de constater ses éclatans succès,
Pour en bâtir un autre il n'épargne aucun frais.
La mollesse est contente et dort en assurance,
Tandis que la Discorde et se trouble et s'offense

D'un calme si contraire à ses hardis projets.
D'un pas furtif et leste elle sort du palais,
Et cherche à réunir au dehors de l'église,
Les soldats trop dévots dispersés par surprise.
Tout-à-coup, elle entend sortir d'un abat-jour
Des plaintes, des soupirs, des sanglots tour-à-tour.
Une femme paraît en nocturne toilette,
Auprès d'une fenêtre, en joupon et cornette;
Et faisant retentir la maison du voisin
De plaintes sur ses maux et son cruel destin.
« Cher époux, disait-elle, ô toi seul que j'adore,
« Quand tous sont revenus, pourquoi tarder encore?
« Aucun de nos guerriers n'est mort dans les combats;
« Pourquoi donc cette nuit, seul, ne reviens-tu pas?
« Aurais-tu retrouvé ta première maîtresse?
« Et pourrais-tu près d'elle oublier ma tendresse?
« Non.... reviens, cher mari, reviens et que ta foi
« Soulage les ennuis qui me rongent sans toi.
« Dois-je passer la nuit en pleurs et solitaire?
La Discorde, à ces mots, connaît la perruquière,
Et prenant d'une vieille et l'âge et les habits,
Par ce cruel récit elle augmente ses cris:
« Jeune et charmante Anna, de l'église chérie,
« Des chanoines apprends l'orgueil et la furie:
« Ils osent, assemblés, retenir, insulter,
« Celui qu'isolément ils n'osent affronter.
« Quand la main du prélat, saintement animée,
« Tantôt, en s'élevant, battit toute une armée,

« Ton époux, entraîné par les nombreux fuyards,
« Fut, malgré sa valeur, soustrait à nos regards.
« D'ennemis entouré, ce vainqueur fugitif,
« Seulement par hazard, est tombé leur captif,
« Les chanoines dès lors livrés à leur courroux
« L'accablent lâchement des plus cruels dégoûts.
« Va : vole à son secours, termine sa souffrance ;
« Obtiens du trésorier une prompte assistance :
« Il faut pour le sauver qu'on l'échange d'abord.
« Le prélat peut lui seul l'arracher à la mort.
« Tu sais que monseigneur sur le parti contraire
« A fait maints prisonniers, objets de sa colère ;
« Obtiens qu'il les délivre aussitôt, en retour,
« L'ennemi te rendra ton bien aimé Lamour.
« Envain à ta prière on fera résistance,
« Presse, pleure, gémis : tout cède à la constance.
«—Ah ! que me dites-vous réponde Anne en pleurant ;
« Hélas ! vous ignorez un obstacle trop grand
« A ce plan généreux ; sachez, il faut le dire,
« Que pour moi le prélat depuis long-tems soupire,
« En secret, il est vrai, mais mon sensible époux
« Soupçonne cette flamme et s'en montre jaloux.
« Jamais chez Monseigneur je ne fus à confesse
« Qu'en cachette et de nuit ; de lui même la messe
« On me défend d'ouïr. J'y consens sans regret :
« D'être de moi jaloux l'on n'a point de sujet.
« Monseigneur, sans succès, s'efforça de me plaire.
« J'ai su lui résister et braver sa colère....

« En vain avec adresse il me surprit un soir....
« Comprenez mes raisons.... je ne saurais le voir....
— Songez, répond la vieille, au sort qui vous menace.
« Les instans sont bien chers : partez, partez de grâce.
La belle s'y refuse ; et pourtant de la nuit
Elle a déjà quitté la coëffure et l'habit.
Un simple négligé que recouvre une mante,
Aurait dû l'enlaidir et la rend plus charmante.
Sa voix s'est adoucie.... une vive rougeur
Décèle le projet que combat sa pudeur.
La vieille lui sourit, et devinant le reste
Part pour soufler ailleurs cette guerre funeste.
Après les fiers travaux de ce jour de combat,
Au fond d'un cabinet se trouvait le Prélat ;
Un soupé délicat est dressé sur la table,
On y voit étalé plus d'un met délectable ;
C'est le tendre faisan entouré de perdrix,
Le pâté d'Angoulême, et le soufflé de ris,
Qui charment à la fois l'odorat et la vue.
Déjà sa révérence a la main étendue
Pour bénir du souper et les plats et le vin,
Alors qu'un bruit léger vient le frapper soudain.
Gilotin, qu'est-ce donc ? un bruit s'est fait entendre....
Par l'escalier secret qui pourrait nous surprendre ?
La Marquise n'a plus les deux passe-partouts,
Quelle autre pénitente a de moi rendez-vous ?
Gilotin lui répond : dans ce jour de confesse,
Une pauvre honteuse ou quelque pêcheresse,

Aux regards du public dérobant son malheur
Vient, sans doute, chercher l'appui de Monseigneur.
Il entr'ouvre, à ces mots, sous la molle tenture,
Une porte secrète, et qui de sa nature
N'est ouverte jamais qu'aux péchés féminins
Et les plus délicats et les plus clandestins.
Cet étroit éscalier, conduisant à la rue,
Au portier, des pécheurs dérobe la venue.
C'est par là qu'apparut, et l'on ne sait comment,
La belle perruquière affligée, et pleurant.
Ses humides regards disent toute sa plainte,
Autant que le refus le succès est sa crainte :
Tout l'annonce du moins, car son chaste embarras
Contraste avec la grâce et l'ardeur de ses pas.
Cet aspect imprévu surprend sa révérence,
Qui d'un air fort ému devant elle s'avance.
— Ma fille, qu'avez-vous? quel grand événement
Me procure le bien de vous voir maintenant?
Essuyez-donc vos pleurs. — Je demande une grâce.
— Avant de l'expliquer près de moi prenez place.
— Sachez que mon mari des chantres prisonnier....
— Calmez-vous, mais d'abord commençons par souper.
— Hélas! quand mon mari, ce héros de la ville,
« Souffre et gémit au loin pourrais-je être tranquille?
« Si vous ne savez pas, seigneur, quel fut Lamour,
« Il n'est point oublié des peuples d'alentour.
« Le terrible fouet que ment sa main habile
« Est encor la terreur des enfans de notre île,

« Et son bâton noueux, aux deux boûts aprêté
« Des bretteurs les plus fiers est toujours redouté.
— Ma fille je sais trop quelle haute vaillance
A rendu votre époux fameux dans notre france ;
Et si je n'avais su la force de son bras
Je l'aurais dans ce jour appris par ses combats.
Il fut fait prisonnier par son trop de courage
Qui dans les grands périls imprudemment l'engage,
Ce matin il eut seul l'honneur de ce grand jour,
Dix chanoines tombaient sous les bras de Lamour
Quand au haut du perron, mais ignorant sa gloire,
Ma dextre redoutée a fixé la victoire.
Gilotin, à ces mots, s'avance pesamment
Il interrompt son maître et lui dit gravement :
N'oubliez pas, Seigneur, la nuit épouvantable
Ou le peuple, animé d'une ardeur condamnable,
Dans l'hôtel de la ville, à dessein allumé,
Voyait déjà périr plus d'un homme enfermé ;
Lamour, le seul Lamour, perce la populace,
A travers le feu même il sait se faire place,
Et malgré la frayeur, les flammes et les cris,
Il sauve de la mort plusieurs de ses amis.
Il a dit : la belle Anne a pris place à la table.
Monseigneur lui sourit, et d'un air charitable
La console et l'oblige à vaincre sa douleur :
Que ne peut d'un prélat la sainte et vive ardeur !
Les vaincus cependant retournent vers l'église
Leur troupe de sa crainte est promptement remise

Grâces au vin de Beaune, au vin de Chambertin,
Que leur chef vigilant leur verse de sa main.
Girard prend la parole et s'exprime en ces termes :
« Veillons, braves amis, buvons et soyons fermes ;
« L'ennemi qui nous croit dispersés sans retour
« Pense nous attaquer en l'absence du jour :
« Il voudrait, profitant de sa faible victoire,
« Replacer le pupitre et relever sa gloire ;
« Mais pour l'en empêcher n'avons nous pas nos bras ?
« Ne craignons plus la foule et des livres en tas.
« Alerte, mes amis, déjà je crois l'entendre ....
« Ah ! ne nous laissons plus ni bénir, ni surprendre.
A peine il a parlé l'on entend vers le chœur
S'avancer lentement une sourde rumeur.
Des soldats du Prélat, une troupe choisie,
Marchant à petits pas vient vers la sacristie.
Brontin est à sa tête, et Boisrude le suit
Une lampe à la main qui faiblement reluit.
Ils couvrent avec soin et cachent à la vue
Un pupitre nouveau qu'une main inconnue
Pour servir le Prélat prépara lestement,
Qu'on soulève avec peine et porte gravement.
Telle aux remparts troyens s'avançait triomphante
Du transfuge Sinon la machine mouvante.
Soudain un cri de guerre auprès d'eux retentit ;
Le temple s'en émeut, la lumière en pâlit.
La troupe du Prélat est d'abord étonnée,
Mais la voix de Brontin l'eût bientôt ranimée.

« Compagnons, leur dit-il, songez à vos exploits,
« Le vertueux Prélat, dout vous suivez les lois,
« Vous prodigue ses soins, et prépare en silence
« Le succès de la guerre et votre récompense.
« Tandis que sa grandeur prie et veille pour nous
« Quand vous touchez au but, vous arrêterez-vous?
« De notre chef, amis, sachons nous rendre dignes;
« Autant que sa rigueur ses vertus sont insignes.
« Quand après le combat nous prenions du repos,
« Sans manger, il est vrai, mais enfin sans travaux,
« Lui seul dans sa chapelle et couvert du cilice,
« Prosterné devant Dieu nous le rendait propice:
« Et nous mauvais chrétiens et soldats sans vigueur,
« Quand nous touchons au but nous manquerions de cœur?
« En avant, mes amis, c'est l'instant de la gloire;
« Elevons le Lutrin, saisissons la victoire. »
Animés par ces mots d'une nouvelle ardeur,
Ils veulent assaillir l'ennemi dans le chœur;
Quand Sidrac doucement leur parle de la sorte:
« Amis que faites-vous? la partie est trop forte.
« Voyez la balustrade et la grille de fer,
« Qui mettent nos rivaux contre vous à couvert,
« Il faut donner l'assaut pour obtenir l'entrée....
« Epargnons ce scandale à l'église sacrée,
« Il est pour réussir un moyen bien plus sûr....
« Cette enceinte de fer vient s'attacher au mur,
« Près de la porte étroite, en la grille comprise,
« Par où le Prélat seul va du chœur à l'église

« Obtenez cette clef, le succès est certain. »
Les soldats à ces mots suspendent leur dessein.
L'enfant de chœur Guillaume est envoyé de suite ;
Ont veut avec la clef du renfort au plus vîte ;
On demande, avant tout le fortuné retour
Du vaillant général le perruquier Lamour.
La guerre en attendant demeure suspendue ;
Les partis l'un sur l'autre ont constammant la vue ;
Et pour mieux surveiller leurs postes, leurs travaux,
Dans l'église chacun allume des flambeaux.
Les deux camps sont ainsi formés durant la trêve.
Quand au déhors soudain un tumulte s'élève.
La Discorde a trop fait pour augmenter les maux ;
Elle a troublé la tête et le cœur d'un héros.
Sous les traits d'une femme à la langue mobile,
De mensonges sans nombre elle a rempli la ville.
Du Prélat et d'Anna l'innocent rendez-vous
Exaspère le cœur d'un trop sensible époux,
Qui, quoique prisonnier, apprend trop-tôt sa honte
Par cette renommée au scandale si prompte.
Dès qu'il se voit blessé d'un trait si dèchirant,
Il conçoit un projet qu'il suit au même instant.
Il déserte des siens l'étendard et la gloire ;
Au chantre se propose et promet la victoire.
Ce chef avec transport reçoit un tel appui
Lui cède le pouvoir et se range sous lui.
Ainsi le même instant d'Anne vit la défaite.
Et de son fier jaloux la fatale retraîte.

D'allégresse et de vin énivrés et ravis,
Les chanoines dans l'air en poussent mille cris.
Tandis que du quartier les femmes éperdues
S'éveillent en sursaut et courent dans les rues.
L'une raconte à l'autre, et d'avance en frémit,
La cause de ce trouble au milieu de la nuit,
Et chacune à l'envi l'augmente et l'exagère.
De l'église en voyant la clarté singulière,
On dirait que la flamme est dans tout le quartier.
Quand sous les murs troyens un indigne guerrier
Par son hardi mensonge et sa ruse effroyable,
D'Illye eut amené la fin épouvantable
Dans la rue on voyait les Troyens accourir,
Les femmes, les enfans se presser et gémir;
Ainsi dans le quartier de la sainte chapelle,
Ce théâtre nouveau d'une guerre nouvelle,
Aux femmes, aux maris, aux nombreux jeunes gens,
Se joignent les vieillards et même les enfans,
Tout s'assemble et s'émeut. Dans sa terreur subite
Vers l'église la foule alors se précipite.
Au bruit de mille coups se joignent à la fois
Des partis opposés les discordantes voix.

CHANT SEPTIEME.

ARGUMENT.

Continuation de la seconde nuit. Le Prélat arrive dans l'église avec la perruquière et Guillaume. Sidrac ouvre la petite porte du choeur par où s'introduisent Boisrude et vingt guerriers. Combat entre les Chanoines et les chantres du parti du Prélat; la victoire est à ceux-ci, malgré la valeur et la harangue du grand Fabri. Les chanoines sont chassés du chœur et de l'église. Le Prélat entend que la foule au de hors le menace; il se présente avec courage aux yeux de ses ennemis, et les brave, mais bientôt il s'apperçoit avec rage que la perruquière est à la portée de son mari qui la saisit et la frappe. Reproches du Prélat au perruquier, combat entre ces deux héros; la victoire se décide en faveur de Lamour, mais les partisans du prélat l'entourent et l'empêchent d'être achevé par son rival. Celui-ci tourne sa rage contre sa femme; il la saisit aux cheveux et publie hautement sa honte et la mauvaise conduite de sa compagne. Cependant, comme il voit que le public voudrait s'arroger le droit de la punir, il s'indigne de

cette prétention et emmène sa femme chez-lui en déclarant qu'il en est seul le maître. Le peuple l'injurie pendant qu'il se retire chez-lui. La Discorde s'applaudit de ses succès.

D'une lampe souvent, d'une paille allumée,
Dérive un incendie, une ville enflammée;
Le zéphir du matin souvent avant le soir,
Devient un ouragan qu'on ne pouvait prevoir;
Les funestes effets de la guerre civile
Naissent souvent d'un mot ou d'un geste futile.
Si son souffle d'abord n'est point à redouter
Il devient promptement difficile à dompter;
Et la fin trop souvent de sa cause diffère
Au point de devenir l'une à l'autre étrangère.
La deuxième des nuits de troubles, des travaux
S'écoule lentement sans sommeil, ni repos.
Réveillée à demi, la tranquille Mallesse,
Par l'apprêt des combats et se meut et s'oppresse;
Elle ouvre avec effort ses yeux appesantis,
Et prie, en soupirant, qu'on suspende les cris.
L'épais sommeil, près d'elle, et le morne silence
Sont prets à la servir, quoiqu'avec indolence.
Sans parler, elle ordonne, et seulement sa main,
A peine soulevée, indique son dessein:
Elle est par tous les deux parfaitement comprise.
Ils partent et leur vol s'arrête dans l'église

Où leurs efforts en vain cherchent à se fixer ;
La Discorde, accourant, s'empresse à les chasser.
Celle-ci, diligente, à leur vue alarmée,
Va, vient, hâte son plan, de fureur animée.
Alors, quoiqu'un peu tard, arrive le Prélat :
Avec lui la belle Anne affronte le combat.
Guillaume est avec eux ; les notes argentines
De sa novice voix semblent sonner matines.
A l'aspect désiré d'un renfort aussi beau,
On demande du chœur et l'attaque et l'assaut,
Et l'on voit tous les chefs, unis pour l'entreprendre,
S'avancer, observer, consulter et s'entendre,
Tandis que, derrière eux, par leur ordre, soudain,
Quand ailleurs on s'observe, une clef à la main,
Sidrac, à petits pas, semble faire retraite ;
Mais il ouvre du chœur cette porte secrète,
Dans la grille comprise, échappant au regard,
Que bientôt l'ennemi decouvrira trop tard.
En effet, c'est par là que s'introduit Boisrude ;
Vingt guerriers l'ont suivi.... l'attaque la plus rude
Commence au même instant. Evrard l'infortuné
Succombe le premier sous un bras forcené ;
Le fougueux sacristain le saisit et l'atterre,
A l'instant qu'il poussait le premier cri de guerre.
Les chanoines alors, par derrière surpris,
Se tournent en courroux et redoublent leurs cris.
Muse, suffiras-tu pour raconter l'histoire
Des prodiges nombreux de cette nuit de gloire !

Dans l'enceinte du chœur, les combattans serrés,
Marchent péniblement de stalles entourés :
Leurs efforts, à la fin, ouvrent assez d'espace
Pour se prendre aux cheveux et se battre sur place.
La Discorde perfide, en ces cruels moments,
Trouve encor le moyen d'ensanglanter les bancs.
Dès long-tems déposé sous un stalle gothique,
Un coffre renfermait l'amas le plus antique
D'armes, de fers rouillés, de têtes de massiers,
Baguettes de bedeaux, souches et chandeliers.
Boisrude l'aperçoit, il jette un cri de joie
Et s'empare soudain d'une si belle proie.
Il s'arme, et tous les siens l'imitant en fureur,
Les chanoines surpris reculent de frayeur ;
Mais l'enceinte s'oppose à leur prompte retraite.
Déjà tout leur annonce une entière défaite,
Quand Fabri, se tournant vers l'altier sacristain,
Le frappe sur la joue et l'arrête soudain.
A ce coup, du héros les yeux roulent si vîte,
Qu'on les crut au moment de quitter leur orbite.
Son arme tombe alors, et ce bâton sans fer,
Comme un heureux trophée est élevé dans l'air :
Les chanoines, ravis, redoublent de vigueur,
Et montrent à l'envi leur force et leur valeur :
Mais Brontin qui les voit, à qui nul ne résiste,
Marche, et d'abord atteint Jean le fameux choriste.
Il l'abat à ses pieds, le presse du genou,
Il est prêt à lui tordre et la langue et le cou,

Alors que d'une voix haletante et piteuse,
Le chanoine demande une grâce honteuse.
Brontint vaillant et bon s'appaise, lui sourit,
L'écoute, le relève, et fièrement lui dit :
Je t'accorde en ce jour et la voix et la vie,
Mais si d'entrer en lice il te reprend l'envie
N'espère plus de moi ni pitié, ni quartier;
Que ce combat pour toi soit le seul et dernier.
Il dit, et vers Sidrac le poussant en arrière
Il le lui donne en garde et poursuite sa carrière.
Pendant que le Prélat les observe à l'écart,
Le chantre avec Girot et le sonneur Girard,
Par un détour adroit, joignent le coffre antique
Et pillent à l'envi cet arsenal gothique,
Malgré les vaillans coups de Grandin le fausset,
De Guérin, de Gerbais, de Guibert et Grasset.
Le terrible Fabri, devant qui tout recule,
Une masse à la main, semble un nouvel Hercule.
Autour de ce héros les chanoines groupés
Ont armé leurs deux bras de ces débris rouillés.
Pour les en empêcher envain Brontin s'élance,
Il a franchi trop tard cette faible distance,
Trois des siens sont déjà sur la terre étendus
Les autres étonnés, se troublent éperdus!
Mais du savant Prélat la reserve mobile
Paraît, et montre l'art de ce guerrier habile;
Il entoure le chœur et retient enfermé
L'ennemi, qu'à combattre il voit tant animé.

A ce coup imprévu de sa faute première
Le chantre a recomu la suite nécessaire.
De la porte secrète il voudroit s'emparer,
Mais vingt fois le Prélat l'oblige de rentrer.
Entre deux ennemis, en dépit de leurs armes,
Les chanoines alors sont en proie aux alarmes
Leur courage s'abat, il ne songent qu'à fuir,
Et la voix de leur chef envain se fait ouïr.
Pour échapper du chœur ils veulent dans leur crainte,
Des stalles, de la grille, escalader l'enceinte.
Fabri, le grand Fabri seul résiste en héros,
Il gourmande les siens et leur parle en ces mots!
« Guerriers, qu'avez-vous fait de votre antique gloire?
« De la sorte osez-vous céder votre victoire?
« De quel front direz-vous un combat si honteux
« Aux dames du quartier, à vos tendres neveux?
« On vous repoussera, car des hommes sans cœur
« Qui pourrait accepter la fausse et molle ardeur?
Inutiles discours! la peur est la plus forte,
Et déjà les fuyards s'avancent vers la porte.
Le valeureux Fabri demeure le dernier,
Vaincu par le seul nombre, il reste prisonnier;
Mais son visage altier montre son assurance,
Et plus que sa défaite il prise sa vaillance.
Dans un stalle abattu, d'ennemis entouré,
Du prélat ce héros est surtout admiré.
Quaud un nouveau tableau tout à coup les attire;
Etonnés l'un et l'autre, ils éclatent de rire.

Le gros chanoine Evrard blessé, faible, éperdu,
En voulant se sauver demeura suspendu
Sur la grille où sa bouche et son énorme face
Font, quand il se lamente, une horrible grimace :
On vole à son secours ; doucement il descend,
Sidrac en prend la garde avec empressement,
Tandis que le Prélat dans l'église s'avance,
Avec zèle exerçant toute sa vigilance.
Comme après un assaut longuement disputé
Un vainqueur orgueilleux promène avec fierté
Des regards triomphans sur sa noble conquête ;
Tel, le vaillant Prélat, dans ce grand jour de fête,
Sur le temple soumis porte partout les yeux,
Le parcourt mille fois ; mais son œeil curieux
Recherche vainement le Lutrin que, naguère ;
Sa troupe abandonna pour poursuivre la guerre ;
On ne le trouve plus ..... quel témeraire bras
Aura pû l'enlever au milieu des combats ?
Pendant que le Prélat repose dans le temple,
L'ennemi, loin de suivre un si facile exemple,
Poussé par la Discorde, est prêt à l'attaquer.
Le peuple se partage ; un parti veut l'aider ;
Mais l'autre de la paix embrassant la défense
Montre plus de raison et moins de violence.
Au déhors de l'église ainsi les deux partis
Font retetnir les airs d'injures et de cris.
Le Prélat étonné du bruit qui le menace,
Brave un peuple en tumulte et paraît sur la place.

Mais bientôt ses regrets égalent son courroux,
En voyant sa compagne abandonnée aux coups
D'un époux abusé par la foule vulgaire,
Des méchants et des sots, à la voix mensongère.
Au transfuge Lamour il s'adresse en fureur :
Oses-tu devant moi paraître, Déserteur !
Lui dit-il, et coupable envers ta chaste épouse ?
Cesse de l'outrager dans ta rage jalouse.....
Il ne peut à ces mots rien ajouter de plus,
Le vaillant perruquier, sans discours superflus,
Sur son rival altier fond et se précipite ;
Et son bâton noueux, que dans l'air il agite
Part et rapidement vole siffle et s'abat
Sur le bonnet carré du florissant Prélat,
Qui, du coup étourdi, d'abord tourne et chancelle,
Sa tête est entr'ouverte auprès de la cervelle.
Avec rage il se voit tout couvert de son sang,
Il tombe de douleur, de douleur rugissant ;
Mais bientôt se relève et, par un coup insigne,
La masse qu'il portait, de son rival indigne
Vient meurtrir le gros bras qui tombe sous son poids,
Lamour, le fier Lamour, pâlit et perd la voix.
Comme un fier précepteur dans une jeune école
Punit facilement l'insultante parole
Et fier de son pouvoir, renverse sans effort
L'indocile écolier qui succombe d'abord.
Tel se montre bientôt à riposter rapide
Le vaillant perruquier dont le cœur intrépide

Méprise sa douleur et son rival heureux.
Du seul bras qui lui reste encor sain, vigoureux,
Il arrache au Prélat sa masse meurtrière.
Le saisit au collet et l'étend sur la terre,
Se plaignant comme un chat qui hurle au mois de Mars.
Mais ses guerriers à peine ont jeté leurs regards
Sur leur chef abattu, qu'il s'unissent en masse :
Entre les deux héros leur troupe enfin se place,
Entoure le blessé d'un cercle protecteur
Contre ce nouveau Mars écumant de fureur.
Tel un troupeau surpris de génisses pesantes
Tourne contre des loups ses cornes menaçantes,
En cercle bien serré, concentrant leurs efforts,
Et tiennent malgré lui leur ennemi dehors.
Le fremissant Lamour tourne alors son courage
Contre un autre ennemi trop digne de sa rage.
Sa femme, la belle Anne, en un coin, sans mot dire,
Observait en tremblant le héros en délire.
Il se tourne contr'elle et de son coin l'emmene,
La saisit aux cheveux, sur la place l'entraîne;
Et là publiquement devant un peuple entier
Il dévoile sa honte et son courroux altier :
« Femmes, s'écria-t'-il, ô sexe détestable!
« Observez comme on traite un épouse coupable.
Il soufflète à ces mots le visage si beau
De la belle qu'il jète après sur le carreau.
Soudain un cri d'horreur de la place et des rues
S'elève avec éclat et monte jusqu'aux nues.

Les femmes sont en pleurs et veulent que d'abord
On leur conte d'Anna le malheur ou le tort.
Le mari perruquier dans son courroux extrême
Sans peine, par ces mots, se diffame lui-même :
« Ma femme, cet objet da mon constant amour,
« *Que j'ai soigné la nuit, que j'adorais le jour*,
« A qui j'ai conservé la foi la plus constante,
« De l'indigne prélat est aujourd'hui l'amante.
« Quand pour elle j'allais ou vaincre ou bien périr,
« Elle donnait mon front au Prélat à bénir !!
Le tumulte à ces mots croît avec violence.
Vainement on demande un instant de silence,
Le peuple est en discord ; tous les bommes unis
En faveur d'une belle élèvent mille cris.
Les femmes, de qui l'âge à l'amour les expose,
De l'épouse accusée ont embrassé la cause.
Les vieilles en courroux l'accusent hautement,
Et demandent pour elle un public châtiment.
Mais le héros outré que la fureur publique
Veuille lui commander sous son toit domestique ;
S'empare de sa femme et, malgré tout l'éffort
Des partis réunis, il l'emmène d'abord,
Traverse fièrement et la foule et la place,
A sa porte en courroux il se pose et se place.
Au peuple qui l'assiège il ose déclarer :
Que sa femme est à lui qu'il en veut disposer.
Mais le bruit à ces mots devient épouvantable :
Le peuple, de gros mots l'injurie et l'accable,

Tandis que la Discorde, au visage riant,
Observe avec bonheur que son pouvoir s'étend.
Elle espère, et se dit avec un doux sourire :
Qu'en tout lieu promptement s'étendra son empire,
Alors que ses efforts en deux jours et deux nuits,
On soulèvé déjà la moitié de Paris.

CHANT HUITIÈME.

ARGUMENT.

Fin de la seconde nuit. Pendant l'absence du perruquier le parti du Prélat prend un grand avantage. Episode de la vieille marquise. Histoire du raccomodement de Lamour avec sa femme.

Malgré nous, mais pour nous, la femme la moins forte
Même sur les héros facilement l'emporte.
Coupable ou non coupable, elle peut d'un jaloux
Qui l'aime, mépriser la menace et les coups.
Avec ou sans raison, qui fait couler ses larmes
Augmente son pouvoir, lui donne d'autres armes ;
Elle est sûre de vaincre en joignant un peu d'art
A sa voix langoureuse, à son tendre regard,
Et se fait pardonner la plus forte escapade :
La bouche que l'on aime aisément persuade.
L'Amour va l'éprouver au sortir des combats
Mais en homme d'esprit il n'en conviendra pas.
Pendant que le héros se retire et s'enferme,
Les succès du prélat ne trouvent point de terme ;

Ses valeureux soldats dispersent aisément
Les chanoines en fuite énivrés vainement:
Ainsi l'on vit jadis de l'absence d'Achille
Les troyens profiter au dehors de leur ville ;
Et, prenant vers la mer un invincible essor,
Renverser tous les grecs, sous l'égide d'Hector.
Ou tel on voit encor ce peuple domestique
Qui ronge le grenier, la cave et la boutique,
De son gîte sortir s'il sait que Rodilard
Trotte loin du logis ou loin de son regard.
La place ne pouvait contenir qu'avec peine
Le peuple, les partis, que la discorde entraîne.
Les fenêtres, les toits, les balcons, les greniers,
Sont pleins de spectateurs, et les nombreux guerriers
Qui se pressent partout, avancent ou reculent
Semblent des flots mouvans que les vents accumulent.
Au nombre des premiers on distinguait d'abord,
Une vieille marquise, au ton rauque et discord,
Qui d'Anne condamnant les succès et la vie,
L'accusait de délits que la plus noire envie
Pouvait bien inventer mais non pas soutenir.
Placée à son balcon on l'entendait frémir.
Un parti l'écoutait, mais un parti contraire
Venant à succéder fut pour elle sévère.
Il se trouvait formé des nombreux jeunes gens
Qui de la perruquière etaient les partisans.
Et qui, fiers de briller sous les yeux d'une belle,
Etalaient à la fois leur bravoure et leur zèle.

Comment peindre, grand Dieu ! la fureur, les travers,
D'une nuit de combats, les succès les revers !
Hélas ! les alentours de la sainte muraille
Semblent être plutôt ceux d'un champ de bataille.
Et les femmes surtout font paraître l'aigreur
Qui se mèle toujours à leur courte fureur.
Le prélat et les siens et plus loin les chanoines
Sont en ordre rangés, soutenus par des moines,
Et des enfans de chœur le timide escadron
Est en deux parts groupé sur le sacré perron ;
Tandis que tout autour, les vieillards et les vieilles
Regardent en grandant et tendent les oreilles.
De toutes parts ainsi se mêlent à la fois
Des injures, des coups, les éclatantes voix ;
L'un à l'autre répond, l'un sur l'autre s'acharne,
Du toit le plus altier à l'étroite Lucarne.
Enfin, tout est en trouble et vaincus et vainqueurs :
Dieu lui seul, peut prévoir la fin de tant d'horreurs !
Hélas ! pourquoi faut-il qu'en cette conjoncture
La verité m'oblige à conter l'aventure
De la vieille marquise et de ce jeune enfant
Du généreux prélat protégé constamment !
A travers mille feux Sidrac voit la marquise
Criant sur son balcon, d'un fier courroux éprise,
Avec Anne insultant les hommes, le prélat,
Excitant à la guerre et pressant le combat.
Cette vieille voulait dans sa rage brutale
Qu'un châtiment public fit honte à sa rivale ;

Et que ses partisans, par les verges punis,
Fussent de cette sorte en leur bon sens remis.
Mais Sidrac lui demande avec sa voix cassée
Si d'agir de la sorte elle est assez osée?
Elle que le public, par un bruit mensonger,
A tenté si souvent d'atteindre et d'outrager.
N'a-t'-on pas, luit dit-il, poussé la médisance,
L'affreuse raillerie et même l'impudence,
Jusqu'à dire qu'un jour au Prélat votre amant
Vous fites le cadeau d'un très aimable enfant.
La marquise, à ces mots, de fureur écumante
Descend, sort dans la rue, en desordre et tremblante.
Elle veut se venger, et fond sur le vieillard
Les deux bras élevés, avec un œil bagard.
Deux valets l'ont suivie, avec eux la soubrette,
Et tous trois sont témoins d'une prompte défaite.
Guillaume les repousse et raille le premier,
Avec un air malin, non poli non grossier:
« Assommons, leur dit-il, quand madame l'ordonne,
« Une femme, un vieillard et toute autre personne,
« Qui médit d'une vieille et lui donne un galant
« Mérite bien la mort ou du moins le carcan!
Au discours de Guillaume on voit la populace
Rire de la marquise et lui céder la place.
Celle-ci, qui rougit et pâlit tour-à-tour,
Pour rentrer à l'hôtel ne peut se faire jour.
Malgré le faux respect de la foule traitresse,
Qui tout autour ondoye et recule et se presse.

La marquise a tenté de percer vainement,
Ce grand cercle qui s'ouvre et ferme incessamment.
Mille fois devant elle on présente un passage
Qu'on referme aussitôt pour prolonger l'outrage.
Ainsi, quand des soldats entr'ouvrent leurs deux rangs,
En parade, et couverts des guerriers ornemens,
Si, pendant qu'on attend le général suprême,
Le timide barbet vient à s'offrir, de même,
Il est par mille cris assailli, pourchassé,
De l'un à l'autre bout tour-à-tour repoussé.
Non contentes des torts d'une telle défaite
Les femmes à l'envi maltraitent la soubrette,
Dont les habits tout neufs, le fichu, les cheveux,
Son chiffonnés et mis dans un désordre affreux.
Les valets, loin de là, demeurés en arrière,
Reçoivent mille coups de ce peuple en colère.
Mais il faut admirer comment le ciel vengeur
Punis rapidement l'injustice et l'horreur!
Pendant que la soubrette a perdu sa parure,
Elle est par un seul mot, vengée avec usure.
Guillaume, lui dit elle, enfant traître et méchant,
Triomphe, si tu veux, mais sache, cependant,
Que la marquise, ici, de la sorte outragée,
Malheureux! est ta mère et n'est que trop vengée.
Guillaume lui répond en criant et surpris:
Grand Dieu! que dites-vous? quoi! je serais son fils!
Le trouble est augmenté grâce à cette nouvelle;
A la conter par-tout chacun montre son zèle.

Guillaume, tout honteux, renouvelle ses cris
Et redemande encor : suis-je vraiment son fils ?
Je ne l'ai jamais sû, non cela ne peut être.
Tu l'apprendas trop-tôt, elle est ta mène, traître.
Va, ta vive douleur est loin de m'assouvir :
Je serai satisfaite en te voyant mourir.
La marquise à ce coup, de douleur haletante,
Tombe sur ses voisins éplorée et tremblante,
On l'emporte chez elle, et Guillaume confus
Suit avec la suivante et tous trois éperdus.
A ce bruit, du Prélat la grande âme saisie ;
Repousse avec hauteur cette insigne infamie ;
Il sent doubler sa force et son bouillant courroux :
Les chanoines déjà l'éprouvent à ses coups.
Quel que soit l'intérêt que le cœur puisse prendre
A la plus grande affaire, au plaisir le plus tendre ;
Quelle que soit l'ardeur qui nous puisse occuper,
Quand l'estomac l'ordonne il faut aller souper.
Gaster, quoique l'on dise, est le seul qui commande ;
Il faut qu'à ses désirs même un héros se rende.
Le mari perruquier rentré dans sa maison
Fait taire son courroux à la voix d'Alison ;
Qui pour son maître absent, en fidèle servante,
Eut soin de préparer la soupe appétissante
De tripes et de choux, au fromage gratté,
Sur les charbons ardens lentement apprêté.
Lamour à cet aspet, sans perdre sa colère,
Ne dit mot mais il mange, et son regard sévère

Se brise sur les plats qu'incessament on sert.
Sa femme, cependant, le visage couvert
Des rides de ses pleurs, garde en morne silence.
Quand l'amour ne sent plus le poids de l'abstinence
La chère et le bon vin lui rendant son humeur,
Il prononce en ces mots l'arrêt de sa rigueur :
« Opprobre de mon nom, femme indigne de vivre,
« Qui, malgré mes exploits, à la honte me livre,
« Connais-tu pour ton crime un juste châtiment ?
« Est-il pour ma vengeance un supplice assez grand ?
« Perfide, tu mourras..... et la mort la plus prompte
« Peut seule dans ton sang laver toute ma honte.
« Toi qui sait si bien plaire et mieux encor trahir,
« Prépare-toi, ma main va te faire mourir. »
— Anne sans s'émouvoir répond à son époux :
« Je mourrai, s'il le faut, barbare, sous tes coups ;
« Mais avant de mourir, souffre que ton épouse
« Remplisse des devoirs dont elle est trop jalouse.
A ces mots, avec grâce et non sans embarras,
D'un juge si cruel elle soutient le bras,
Et le panse, et l'essuye, et le couvre et l'attache
Par le fichu d'un sein que rien alors ne cache.
Tout mari qu'il était, l'amour à cet aspect,
Se sent ému, se trouble, en dépit qu'il en ait.
De ces charmes si doux la trop aimable vue
A la rage soudain dans son cœur suspendue.
Mais son orgueil blessé, mais l'honneur marital,
L'empêchent de changer un jugement fatal.

Sa femme, à l'appaiser depuis long tems apprise,
Par un hardi reproche excite sa surprise :
« Ingrat, dit-elle, ingrat si prompt à m'outrager,
« Contre tes ennemis rien ne peut t'éclairer ;
« Seras-tu donc toujours la dupe et la victime
« Et des traits de l'envie et des discours du crime !
« Alizon disait vrai que nos jaloux voisins
« Réussiraient enfin dans leur fâcheux desseins.
« Ils veulent nous brouiller, et par leur politique
« Ravir son influence à ta vieille boutique.
« Quel barbier dans Paris aujourdhui comme toi
« Célèbre en tout quartier l'est avant sont par moi ?
« Si l'on prise ton art, on prise aussi cette Anne
« Qui t'aime encor hélas ! quand ta voix la condamne !
« Quand je ne serai plus, par des larmes de sang
« Tu me regretteras mais inutilment . . . . .
Ses sanglots, à ces mots, sa voix douce et plaintive
Modèrent d'un époux la colère trop vive.
Mais l'orgueil reprenant promptement son essor
S'il n'est plus si farouche il est terrible ecor.
Que la conquetterie et la noble élégance
En parant la beauté lui donnent de puissance !
La belle, pauvre ou riche, avec ou sans ayeux,
Sait commander, régner, briller à tous les yeux.
Malgré la pauvreté de son cinquième étage,
La perruquière avait, quoique sans étalage,
Une pièce où brillait l'aimable propreté,
A défaut de richesse ou du luxe apprêté.

Anne vers ce réduit en pleurant se retire,
Sûre d'y ramener promptement son empire
Par le triple pouvoir de la faveur des lieux,
De l'instante prière et des pleurs de ses yeux.
Son jaloux, qui la suit, entre tout en colère,
Mais l'aspect du boudoir tout à coup le modère.
Sa bouche, malgré lui, d'un ton moins solennel,
Annonce que l'arrêt ne sera plus mortel,
Mais qu'il va délaisser une épouse coupable,
Qui n'est plus d'un héros la compagne honorable.
« Madame ajoute-t-il d'un ton fier, aigre-doux;
« Rendez grace à l'amour qui me parle pour vous;
« En sa seule faveur je vous laisse la vie;
« Mais partez, fuyez-moi, vivez dans l'infamie.
« Ma main de votre sang ne veut point se souiller,
« Mais je ne saurais plus avec vous demeurer.
« Adieu donc pour jamais.... à ces discours, les larmes
De la belle affligée ont inondé les charmes.
Elle pleure tout haut et se rit en secret
Du succès de ses pleurs qui changent son arrêt.
Le mari cependant observe avec surprise
Qu'Anne de sa douleur ne semble pas remise.
Tout à coup il la voit à ses pieds se jeter,
Il la voit tout en pleurs et l'entend sangloter.
La grace que j'entends, dit-elle, est trop pénible
« S'il faut que loin de toi batte un cœur trop sensible.
« Hélas! je le vois bien, mon époux, mon amant,
« Ne sait plus ce qu'il doit à mon amour constant.

« La vie est peu pour moi quand ta bouche m'outrage
« Au point de vouloir rompre un heureux mariage ;
« Et pourrais-je autrement devant toi le nommer,
« Puisque jusqu'à ce jour tu sus si ben m'aimer ?
« Songe mon cher Lamour, à tout ce que ta femme
« Sacrifia pour toi. J'ai méprisé la flamme
« Et la main de Vasseur, le premier des marchands
« Qu'à Saint Denis la foire assemble tous les ans.
« Tu n'a pas oublié que la vieille horlogère
« Du faubourg Saint Marceau, cette riche rentière,
« Me proposa son fils et n'eut que des refus,
« Tu ne l'ignore pas . . . te dirai-je encor plus ?
« J'ai refusé pour toi le curé de Gonesse
« Qui chez-lui me voulait en qualité de Nièce.
Les sanglots à ces mots arrêtent son discours
Et bientôt la syncope en interrompt le cours.
Cet heureux accident obtient la grace entière.
L'épouse, par Lamour, mise sur sa bergère,
En proie à sa faiblesse, y reste un long moment ;
Puis revient ..... Elle trouve à ses pieds son amant
Qui gémit tout en pleurs sur son erreur funeste,
Bat son front, se désole et se répent de reste :
Anne, tu méritais un plus sensible époux,
Dit-il, et je vois, bien que mon fâcheux courroux .....
N'est plus rien, lui répond l'adroite perruquière
Qui ne crut plus alors la feinte nécessaire,
Et son époux touché, des fiers soupçons guéri,
A son mal, ses raisons croit en digne mari ;

Plus qu'elle hautement se plaint et se désole ;
Se lève et dans ses bras la presse et la console.
Anne en secret sourit, peut-être avec raison ;
Elle appelle tout haut sa servante Alizon,
Lui prescrit de fermer la porte et la fenêtre,
De veiller au dehors a fin que de son maître
On ne puisse troubler le sommeil ou repos :
La suivante est sortie en entendant ces mots ....

CHANT NEUVIEME.

ARGUMENT.

Commencemment du troisième jour. Lamour est réveillé par le bruit des succès du Prélat, il descend en colère et fait tourner la victoire du coté du chantre. Ses combats et ses succès contre Brontin, Boisrude et le Prélat. Il est blessé. Anne, cette épouse tendre et craintive, prend la résolution d'aller implorer le secours de la paix qui habite chez Lamoignon, afin de mettre un terme à la guerre et à ses craintes sur son époux. Elle part avec sa suivante Alizon, elles se rendent auprès de Lamoignon à Montreuil. Il les rassure et les renvoye. De retour dans l'île du palais elles trouvent que la famine est partout.

Pendant ce tems le Prélat enfermé dans l'église a pansé ses blessés, et retrouvé le pupitre qu'il fait rétablir sur le banc du chantre. Il fait chanter un Te Deum et couronne et festonne le Lutrin, mais lui et les siens éprouvent aussi le besoin de la faim.

Le sexe féminin est créé pour règner,
Puisque, même en cédant, il sait nous gouverner.

Soit qu'il ordonne, ou serve, ou dirige, ou propose,
Il est de tous nos pas ou le but ou la cause,
Du plus frivole objet, du plus interessant,
Il est ou le moteur ou le secret agent.
Son arme est un regard, son sceptre une caresse,
Et l'homme injustement le méprise et l'oppresse.
Son parti, quoiqu'on fasse, est toujours le plus fort;
Qui lui plaît a raison, qui lui déplait a tort.
Dans les bras de Lamour la belle perruquière
Triomphe d'un époux et même de la guerre.
Elle enchaîne les bras de son fougueux amant,
Et se livre aux plaisirs du raccomodement.
Cependant de leurs murs s'approche la cohorte
Des vainqueurs furibonds qu'on entend à la porte.
A ce bruit effroyable, à ce million de cris
Qu'accompagne, discord, un confus cliquetis,
La timide Alizon, tremblotante, égarée,
Va trouver sa maîtresse encor tout effarée
Des veilles de la nuit, sans doute, et de sa peur.
Mais Lamour la rassure avec ce ton vainqueur :
« Ma femme, lui dit-il, votre crainte m'outrage,
« Quand je suis avec vous montrez plus de courage.
Après ce peu de mots il ouvre ses volets
Et voit avec horreur les chanoines défaits,
Et de leurs partisans la troupe mise en fuite.
Le prélat orgueilleux achevait leur poursuite
Et se trouvait au bas du logis de Lamour,
Battant, injuriant, commandant, tour-à-tour.

Ce vainqueur, emporté par l'ardeur du succès,
Ternissait ses lauriers par de honteux excès.
Le chantre terrassé se blesse dans la chute
Et son vainquer cruel ne cesse point la lutte!
Il le presse d'un pied, d'une main tient ses mains,
Et l'autre, à coups pressés, frappant à tour de reins,
Martelle ce guerrier, de qui la bouche écume,
Comme tombe et retombe un marteau sur l'enclume.
A ce sanglant aspect, le perruquier ardent
Descend les escaliers et vole en descendant.
L'œil en feu, haletant, et tout fier de sa gloire,
Il parait à sa porte en prononçant: victoire!
A ce cris, du prélat le bras est suspendu,
Et son rival mourant ne se croit plus perdu.
L'un, malgré son courroux, abandonne sa proie,
L'autre tout éclopé fait éclater sa joie.
Comme on voit un troupeau de timides brebis
Abandonner soudain les près les plus fleuris
A l'aspect d'un renard ou d'un loup qui le presse,
Telle fuit du prélat la troupe avec vîtesse
Au redoutable aspect du vaillant perruquier.
Oh! que mal à propos Gilotin le premier
S'arrête, lui résiste, et l'outrage et le raille!
Un tombereau de boue, au coin d'une muraille,
Demeurait arrêté sans gardiens ni chevaux
Depuis que les combats suspendent les travaux;
Lamour prend Gilotin par le col et le ventre,
Le jette sur le char où mollement il entre

La bourbe le recouvre, et le peuple applaudit :
D'un risible malheur, malgré soi, chacun rit.
Pendant que Gilotin se roule, se démène,
Et de fange couvert se relève avec peine,
Trois guerriers ont pour lui ranimé le combat
Brontin, le fier Brontin, Boisrude et le Prélat.
Brontin prenant d'abord sur Lamour l'avantage
L'atteint d'un coup adroit qui le frappe au visage ;
Celui-ci le repousse et son poing vigoureux
A du sein de Brontin fait résonner le creux ;
Puis, avec le bâton dont en l'air il l'abuse,
Leste, frappe à la jambe et l'abat par sa ruse.
Boisrude qui s'avance aurait mieux fait de fuir,
Car au milieu du corps Lamour vient le saisir.
Hélas ! au bas du ventre une main qui le serre
Le force à se soumettre et l'étend sur la terre.
Brontin revient alors d'un air déterminé
Et montre en blasphémant son teint enluminé ;
Sa bouche est entr'ouverte ; il voudrait pour la forme
Parler avant les coups, mais de sa langue énorme,
Qu'imprudemment il sort, Lamour s'est emparé,
Et par là le conduit et le traîne à son gré,
Jusqu'au mur où l'on voit un soupirail de cave,
Et c'est là que par force il le jette et l'enclave.
Eh ! que n'ont-il uni leurs efforts, leurs travaux
S'ils voulaient triompher d'un si vaillant héros !
Mais chacun, imprudent ! croyait être capable
D'affronter sans malheur un bras si redoutable

Dont les coups, loin de là vont, répandre l'effroi,
Comme le triste son du sonore béfroi.
Le grand Prélat trop tard voit sa faute funeste,
Mais croit venger les chefs dont il est le seul reste.
O Muse, à ce sujet redouble de vigueur
Pour peindre des rivaux et l'adresse et le cœur!
Chacun d'eux prend du champ, se mesure et s'arrête,
Tel un silence affreux précède la tempête.
Tels encor ces guerriers qui partageaient les Dieux,
Sous les remparts troyens, se montrèrent aux yeux.
Mais le vaillant Hector pris d'un triste présage,
Montra quelque pâleur sur son guerrier visage;
Tandis que ni Lamour ni le vaillant Prélat
Ne montrent de faiblesse au moment du combat.
De bonnet, de chapeau, tous deux se débarrassent;
Ils marchent en avant, s'atteignent et s'embrassent.
L'un est armé d'un fouet et du bâton fameux
Et l'autre d'une masse et d'un vieux fer tout creux.
Lamour, sans nul respect pour le chef d'un chapître,
L'apostrophe, l'insulte, et lui donne le têtre
De tartuffe, paillard et mauvais garnement.
Le prélat se dégage et revient promptement
L'atteindre avec le fer de sa vieille rapière
Sur le col découvert; puis sautant en arrière,
Il croit être à l'abri des coups de son rival
Qui l'ajuste et l'atteint sur le muscle frontal.
Mais ce front aguerri retentit et résiste,
Et Lamour, qui riposte, à l'assommer persiste.

Quand, l'habile prélat, qui sait l'art des combats,
L'évite avec adresse, et revient sur ses pas;
L'attaque par derrière avec sa lourde masse;
Lamour au dos frappé, tombe pour lors sur place.
Comme un boulet rapide, aux yeux qu'il vient tromper,
Parait, tombe, et soudain part encor pour frapper.
Ainsi le perruquier se relève de terre,
Revient sur son rival qu'il embrasse et qu'il serre
Avec un bras nerveux dont le terrible effort
Va de son ennemi bientôt causer la mort.
Comme dans un étau, succombant sons la presse,
Le prélat haletant témoigne sa détresse.
Ses yeux n'ont que du blanc, ses cheveux sont dressés;
Dans ceux du perruquier ses bras embarrassés
Ne peuvent plus agir; Lamour a la victoire.
Mille voix à l'envi déjà chantent sa gloire.
Hélas! le trésorier chancelant, énervé,
Se traîne quelques pas, puis gît sur le pavé.
Ses fidèles guerriers, pleurent à cette vue;
Leurs longs gémissemens montent jusqu'à la nue.
Cependant le dépit ranimant leurs transports
Ils préservent leur chef des fers et de la mort.
Ils traversent les rangs de la troupe ennemie,
Qui pour les entourer redouble de furie.
Mais les portes déjà roulent en mugissant;
Le prélat et les siens se ferment au dedans,
Et le fouet à la main le vainqueur, sans scrupule,
Les suit comme un pédant asmé de la férule,

Jusqu'au sacré parvis où forcé de rester
Le bouillant perruquier gémit de s'arrêter.
Anne de son mari redoutant la blessure
Croit la paix nécessaire en cette conjoncture.
Elle sait que non loin des remparts de Paris,
Le séjour de la paix est dès long-tems assis,
Près d'un grand magistrat savant et vénérable
Qu'Anne veut à tout prix se rendre favorable,
Pour goûter de l'hymen le fortuné repos,
Et former à loisir le bonheur d'un héros.
Elle part à l'instant, Alizon l'accompagne;
Toutes deux, pour trouver au plutôt la campagne,
Passent le marché neuf, le quai de la cité,
Leurs regards ont perdu le bord qu'ils ont quitté.
Les ponts, le boulevard, du trône la barrière,
Promptement traversés, demeurent en arrière.
Elles touchent au sol où l'art avec orgueil
Montre les espaliers du fertile Montreuil.
Une simple maison à leurs yeux se présente,
D'élégance et de fleurs seulement éclatante.
A cette aimable aspect elles sentent soudain
Un calme bienfaisant se glisser dans leur sein.
Leurs yeux sont plus ouverts, l'air est plus salutaire,
Le jour semble plus doux et bien mieux les éclaire;
On dirait ce séjour la source des bienfaits:
C'est le modeste asile où triomphe la paix.
Là vivent retirés, chéris de la contrée,
Un père vertueux, une femme adorée.

De leurs nombreux enfans modèles et soutiens.
Puissans par leurs vertus plus que par leur grands biens.
Leur demeure, qu'entoure un charmant paysage,
Touche et forme l'appui du modeste village.
Lamoignon de tous deux est le nom adoré;
Nom chéri de la paix, de Thémis vénéré.
Là se courbe le fleuve, admirant sa carrière,
Avant de traverser des cités la première.
Au delà, l'œil s'élève avec de verds côteaux,
Couronnés des vieux bois de chênes et d'ormeaux.
Tandis que vers la Seine une vaste prairie
Se montre constamment verdoyante ou fleurie.
C'est là que de Paris chacun vient admirer
Et la grasse genisse et le pesant belier,
La jument anglicane et l'étalon arabe,
L'âne des Castillans, le taureau de Souabe.
On compte tout autour du prospère hameau
De nombreuses maisons et pas un seul château.
De quelque part que l'œil parcoure cet asile
Il voit le peuple heureux et la terre fértile.
Là, l'aisance s'allie aux plus rudes travaux,
Les plaisirs à la peine, et la peine au repos.
Lamoignon s'abritait auprès d'une cabanne,
Surveillant la moisson, quand il vit la belle Anne.
Vers elles le héros s'avance posément.
Leur parle avec bonté, mais sans nul compliment.
Dès qu'il a reconnu la belle perruquière,
L'objet de son voyage, et l'état de la guerre,

Il lui répond d'abord avec des yeux grondeurs
Mais bientôt il se rit des paniques terreurs.
« Ma fille, ajout-t-il, les magistrats d'avance
« Ont rempli vos desirs; aujourd'hui leur prudence
« Prend enfin les moyens de finir promptement
« Des troubles qu'il fallait étouffer en naissant.
« La foule est sans raison, aveugle, mensongère;
« A la heurter de front, on l'aigrit, l'exaspère;
« Quand elle est soulevée il faut pour l'appaiser,
« Comme sur l'Océan, attendre et louvoyer.
« Retournez donc chez vous, demeurez-y tranquille,
« Le calme va rentrer dans le sein de votre isle.
« Mais il faut dès demain vous et le perruquier
« Cesser, et pour toujours, d'habiter ce quartier.
« Laissez à nos efforts achever ce qui reste
« Pour amener la fin d'un trouble si funeste.
Il dit et dans l'instant les renvoie à Paris.
Les deux femmes à peine ont gagné leur logis
Que partout se répand une triste nouvelle
Qui de nos Parisiens renverse la cervelle.
Un troisième parti, des autre inconnu,
Se mouvant en secret et partout parvenu
Ravage le quartier, amène sa ruine,
En détruisant le blé, le pain et la farine.
Vainement on s'agite et cherche à découvrir
Cet ennemi secret, on n'y peut pervenir.
Les hommes, les enfans, dans leur crainte effroyable
Accusent hautement les démons et le diable.

Comment les rassurer ! ils sont sans déjeuner,
Sans traiteur, sans caffé, même sans boulanger !
Tout est barricadé jusqu'au marchand d'epice.
Qui ne voit en ceci l'infernale malice !
Et comment espérer de sortir d'un tel pas
Quand l'enceinte partout regorge de soldats,
Qui des portes, des ponts empêchant le passage
De l'île du palais complétent l'esclavage.
Cependant au milieu de ce surcroît de maux,
Le prélat dans l'église a repris ses travaux,
A pansé de son front la blessure effroyable,
Et trouvé son Lutrin par un sort favorable.
A la place du chantre il le porte soudain.
Le relève en chantant, l'assure de sa main.
De fleurs et des fastons il l'entoure et l'encombre;
Et déjà tout au tour brûlent cierges sans nombre.
Mais ses gens à chanter ne sont point empressés
Car tous sont affamés et beaucoup sont blessés.
Gilotin de son char a fait enfin retraite,
Mais sa toilette encor se sent de sa défaite.
On dirait, en voyant de Boisrude l'effort,
Qu'il sent encor la mains qui le pressait si fort.
Brontin ne peut se plaindre et sa langue écorchée
Exprime avec effort sa blessure eachée;
Sa jambe est entr'ouverte et couverte de sang;
Quand il marche son pied boite profondement.
Et leur fier général, le grand Prélat lui même,
Ne saurait de son front déguiser l'apostème.

Mais, ô de ces héros l'étonnante valeur,
Ils ne se plaignent point de leur vive douleur !
Seulement du repas l'heure est déjà passée,
Les veilles, les combats, ont leur faim amassée;
C'est là ce qui les touche et les rend frémissans :
Comment s'assouviront des besoins si pressans ?

CHANT DIXIEME.

ARGUMENT.

Continuation du troisième jour. Regrets du chantre de se voir retenu hors de l'église malgré sa victoire. Ses guerriers, et surtout le chanoine Evrard, ne sentent que le besoin qui les presse. Les maraudeurs retournent frustrés dans leurs recherches. D'un autre coté le Prélat et les siens, qui se trouvent dans l'église, éprouvent aussi le même besoin. Secours opportun envoyé par la Marquise au Prélat. Les Magistrats arrivent secrètement dans le palais. On introduit dans l'église les députés du chantre et ensuite tous les chanoines. Les propositions de paix sont écoutées, grâce aux vapeurs d'un grand festin préparé dans le palais, et qui pénètrent par des soupiraux laissés ouverts expressément. On convient que le pupitre restera devant le chantre pour cette fois seulement, et qu'ensuite le Prélat, content de la soumission de son rival, fera enlever à jamais le Lutrin. Le peuple se rit du chantre en apercevant son œil poché, et siffle le perruquier Lamour, sa femme, la Marquise et l'enfant Guillaume. Discours vigoureux du perruquier. Evrard, impatien-

té, congédie le public. Les chanoines, et les chantres montent au dîné qui leur a été préparé.

On se lasse de tout, à la fin tout fatigue,
Le tranquille plaisir comme l'ardente brigue.
Ainsi, reconnaissant que tout soin est trompeur,
Il faut rire de tout puisque tout est erreur.
L'affaire la plus grande est en réalité
Une pure chimère, un peu de vanité.
Il n'est rien de plus sot que l'éclat de la joie,
Si ce n'est le mortel à la tristesse en proie.
La gloire, le pouvoir, les peines des jaloux,
Les soupirs de Lamour, que prouvent-ils? des foux.
De la cour du palais au parvis Notre-Dame,
Il n'est aucun logis que la guerre n'enflamme;
Près de trois jours passés dans le trouble et l'horreur!
Et pourquoi? pour placer un Lutrin dans un chœur.
Vainement on dirait que Paris est tranquille
Et rit des combattans et du siège de l'île;
Cette île du palais importe aux Parisiens....
La justice s'y rend, on y juge leurs biens.
Si pour rire et jaser tout leur semble propice,
Ils prennent fort à cœur la plus mince injustice;
Et quels que soient leurs goûts et leur légère humeur
Ils sont au premier rang pour l'esprit et le cœur.
Depuis que la victoire a couronné le chantre,
Dans le temple fermé nul ne sort et nul n'entre.

Ce guerrier, cependant, se voit avec regret
Au dehors retenu, frustré dans son projet.
Il sait que dans l'église est caché par son ordre
Le Lutrin reconstruit, cause du long désordre,
Girot, cet aumônier, cet adroit confident,
Le ravit à Sidrac, et cacha prudemment.
Le chantre se flattait pour fruit de sa victoire,
De rentrer dans le temple et d'y combler sa gloire
En brisant de nouveau cet objet odieux
Qui lui fait, malgré lui, lever au ciel les yeux,
Lorsque durant l'office ou pendant la grand' messe
Il chante tout couvert de ce bois qui l'oppresse.
Mais le Prélat le brave, au dedans retiré,
Tandis qu'il se morfond sur le perron sacré,
Lamour, son général, fier et plein d'assurance,
Ranime son ardeur et sa noble espérance,
Pendant que Jean, Fabri, le gros chanoine Evrard,
Le fidèle Girot, et le sonneur Girard,
S'inquiétent fort peu de ces regrets sublimes,
Mais craignent sous la faim de tomber en victimes.
« Comment donc, dit Evrard au grand chantre étonné,
« Midi vient de sonner et je n'ai point dîné?
« Voyez mon estomac qui fléchit sous la main
« Et ce ventre affaissé qui résonne de faim,
« Dois-je, quand le besoin m'altère et me dévore,
« Ainsi rester oisif et m'affaiblir encore?
« Attaquons, visitons traiteurs et boulangers,
« Les caves, les cafés, et les garde-mangers.

« Mangeons, et faisons bien repaître notre troupe,
« Le robuste soldat l'est par la bonne soupe.
Il achevait ces mots, quand plusieurs maraudeurs,
Chanoines affamés, retournent tout en pleurs.
Ils se plaignent tout haut et répandent l'alarme :
« Ah! que chacun de nous dépose ici son arme,
« Disent-ils, tout est vain, nos soins sont superflus;
« La famine nous presse, et nous sommes perdus.
« En vain pour découvrir quelque objet de mangeaille,
« Nous avons tout fouillé; pas même une volaille
« Ne se trouve en ce lieu.... le dernier habitant
« Va périr de famine, et périr promptement.
Comme on voit fréquemment dans les beaux jours d'automne
Qu'un orage imprévu soudain noircit et tonne,
Puis, entr'ouvrant ses flots sur mille spectateurs,
Disperse d'un seul coup les nombreux promeneurs,
Qui vont de tous côtés éperdus se répandre;
Tels courent ces guerriers sans savoir où se rendre,
Car les ponts sont fermés, gardés et défendus.
Mais le besoin bientôt les ramène rendus
De fatigue et de faim; dans leur vive détresse,
C'est Lamour qu'à l'envi l'on implore, l'on presse.
Bien plus de ses conseils que de ses grands travaux
La foule attend du pain et la fin de ses maux.
Pendant que les guerriers que le héros assemble,
S'unissent en conseil, et discutent ensemble,
Les chantres du prélat dans le temple enfermés
Se montrent abattus et surtout affamés.

Quand tout-à-coup paraît un tendre et beau jeune homme
Dans l'église arrivant . . . . c'était l'enfant Guillaume.
De vivres et de vin pour le prélat chargé,
Et dont le gros panier n'est point endommagé.
Par les toits cet enfant, aussi brave que sage,
Au péril de sa vie a rempli le message
De la tendre marquise au prélat valeureux,
Qui se montre en ce jour et grand et généreux.
En dépit du besoin, de la faim qui le presse,
Il fait de son panier aux seuls blessés largesse.
Autour des sacrés murs cependant mille voix
De besoin et de faim éclatent à la fois.
Leur masse dans les airs s'élevant menaçante
Accuse le prélat par sa plainte outrageante.
Elle veut que lui seul soit cause des horreurs
De la guerre civile, et de ses longs malheurs.
Voilà donc tout le prix de mes jeûnes et veilles?
Mais tout ventre affamé n'a point d'yeux ni d'oreilles
Dit le prélat fâché . . . . Laissons-les bavarder,
Qui n'a rien à manger a droit de clabauder,
Nul n'ignore à Paris que cette sainte église
Dans les murs du palais est en entier comprise;
Et que les magistrats de Thémis et sa cour
Dans ce même palais ont fixé leur séjour.
La paix et Lamoignon, en secret et silence,
Dans un coin du palais ont ouvert leur séance,
Là de leurs messagers amis et confidens
Ils dirigent les pas et les discours prudens.

Chaque parti de l'autre accepte le message ;
De paix et de bonté l'on reprend le langage.
On parle de s'entendre et se mettre d'accord ;
Chaque parti choisit deux députés d'abord.
D'une part on désigne et Sidrac et Boisrude ,
De l'autre Alain , Fabri , célèbres par l'étude.
Une étroite poterne est ouverte aux derniers ,
Qu'en armes on reçoit , tels que des prisonniers.
Le lieu de l'assemblée est dans la sacristie ,
Où l'on convient d'abord d'une entière amnistie.
Puis , au chantre on prescrit de ne point renverser
Le Lutrin qu'un rival fit tantôt élever ;
Et dès que le public aura vu sa victoire ,
On veut que le Prélat dédaigne une autre gloire ;
Que des respects du chantre il se montre content ,
Et qu'il fasse enlever le pupitre à l'instant.
Comment un changement si prompt , si favorable ,
A-t-il pu s'opérer sur la troupe intraitable
De ces guerriers sacrés pleins de rage et d'orgueil ?
C'est que l'aimable paix du séjour de Montreuil
Doucement s'établit tout autour de l'église.
La foule à son pouvoir elle même est soumise.
C'est un air salutaire , un calme bienfaiteur ,
Qui passe , malgré soi , dans le sein et le cœur.
Telle on sent du printems la douce et fraîche haleine
Apaiser de l'hiver et l'aigreur et la gêne.
Faussement l'on assure et répète toujours
Que le besoin aigrit les cœurs et les discours :

N'est-ce point par la faim qu'un coursier indomptable
Devient pour toute main souple, soumis, traitable ?
La paix, l'aimable paix peut-être, en ce moment,
La paix eut prodigué ses efforts vainement,
Si, par un pur hazard ou par quelque malice,
L'on n'eût ouvert alors une porte propice,
Qui, des caves laissant pénétrer les vapeurs,
Apportait d'un festin les suaves odeurs.
C'est ainsi qu'un bonbon, ou qu'un jouet futile,
Asservissent d'abord le poupon indocile.
Nous sommes, quoiqu'on dise et qu'on fasse, des gens
Débiles à tout âge et constamment enfants.
La Discorde, en sifflant de douleur et de rage,
Apprend de Lamoignon les succès et l'ouvrage.
E le court de la foule éveiller le transport
Et tente pour la guerre encore un autre effort.
Aussitôt, de l'église on demande l'entrée,
Et l'on veut qu'en public se tienne l'assemblée.
A ce vœu, sans succès, s'opposent des partis
Les deux chefs généreux; le tumulte et les cris
L'emportent cependant, on obéit, on ouvre....
Le chantre arrive au chœur.... mais à peine il découvre,
De l'œil qui voit encore, un Lutrin couronné
Etabli largement et même festonné,
Il appelle ses gens et leur parle en colère;
Déjà tout annonçait une nouvelle guerre,...
Quand partout se répand le souffle de la paix;
La Discorde l'évite et fuit hors du palais.

Le perruquier Lamour, en héros véritable,
Contient de ses guerriers la fougue redoutable.
Ses gestes et son air secondant ses transports
Il calme les mutins par ses heureux efforts.
« Compagnons, leur dit-il, ni ma voix ni ma bouche
« Ne craignent du Prélat la voix et l'air farouche;
« Les combats ont appris au sacré séducteur
« A connaître, en ce jour, de l'Hymen le vengeur;
« Mais pour aide la paix a le besoin perfide;
« Que peut le plus grand cœur si l'estomac est vide?
« Amis, en cet instant on vient de m'annoncer
« Qu'aux frontières, pour nous, sont prêts à s'avancer
« Deux cents chars de pain blanc et deux cent de farine;
« Les marchés vont s'ouvrir sur la place Dauphine
« Sitôt que les deux chefs, par leur embrassement,
« Auront enfin conclu ce juste arrangement.
A ces mots si flatteurs, la faim, la faim vorace,
Chez ces vaillans guerriers de l'honneur prend la place.
Chaque voix, à l'envi, s'élève pour la paix;
On la veut à l'instant, on la veut à jamais.
Ceux même qui tantôt ne voulaient que combattre
Et cherchaient le Lutrin pour l'ôter et l'abattre,
A ces mots si puissans s'apaisent tout d'abord,
Et pressent le moment d'un nécessaire accord.
Telle, prompte, hardie et volage imprudente
Se montre trop souvent la coquette galante;
Et tel se montre encore en sa légère humeur
L'enfant, au même instant, caressant et boudeur.

Aussitôt qu'on apprend cet accord admirable,
Toute issue est ouverte à la foule innombrable.
Les quatre députés, en ordre merveilleux,
Font ranger les guerriers et le peuple après eux.
On entr'ouvre le chœur à la foule empressée,
Qui demeure à l'entrée attentive et pressée.
Elle voit à sa gauche, en habits de combat,
Orgueilleux et pensif, le valeureux Prélat.
A la droite, on entend que le chantre se trouve,
Pressé par le Lutrin et la faim qu'il éprouve.
A leurs postes divers, les chanoines debout
Promènent leurs regards sur la foule et sur tout.
Les chantres, fièrement, d'une telle journée
Font honneur du succès, moins à leur destinée,
Qu'à leurs droits reconnus, surtout à leur valeur.
Et les tendres enfans qui servent dans le chœur
Demeurent auprès d'eux interdits, dans l'attente,
Pressant leur estomac qu'un long repos tourmente.
Le sacristain Boisrude est debout d'une part;
Son bras retient la foule en arrière, à l'écart;
Et de l'autre côté, de sa haute stature
Lamour étale aux yeux l'imposante posture.
Le pupitre surtout se présente aux regards
Triomphant, festonné, loué de toutes parts.
Tout-à-coup le Prélat au Lutrin s'achemine
Modeste et triomphant dans sa joyeuse mine.
Il rejoint son rival, et d'un bras généreux
Ote le fier Lutrin qui le cachait aux yeux.

Le peuple voit le chantre, en riant le contemple,
Applaudit, et de cris fait retentir le temple.
Mais promptement succède à ce chant solennel
Un murmure criard, un rire universel.
Le public ne sait point se diriger lui-même;
Et toujours d'un extrême il tombe en l'autre extrême.
Quand le chantre n'est plus par le Lutrin caché
On se rit de son œil qui paraît tout poché,
De sa mine grotesque et de la noire bande
Qui couvre sa blessure et se meut s'il gourmande.
Lamour, le fier Lamour, à ce bruit scandaleux,
S'avance vers le peuple, et son bâton noueux
Que, tour-à-tour, dans l'air il retourne ou qu'il lance,
Impose aux plus mutins la crainte et le silence.
L'on vit dans ce moment s'empresser vers le chœur
Anne avec la marquise, arrivant en fureur:
Près du prélat bientôt se trouve chaque belle;
Et le malin hazard auprès d'elles appelle
Guillaume, par le toit naguère parvenu,
Cet enfant du prélat parfaitement connu.
En les voyant tous trois près du Prélat unis
Le public en sifflant jette de nouveaux cris.
Même du grand Lamour on se joue et se raille,
Mais ce héros dédaigne une telle canaille,
Et d'Anne, pour prouver le prix et les vertus
Il l'embrasse aux regards des spectateurs confus.
« Eh! quoi! disent ceux-ci, tu l'aimes et caresse
« Après l'avoir nommée infidèle et traîtresse?

« Quand ta bouche en public l'accusa hautement
« D'un délit qu'on punit du plus grand châtiment ;
« Ta femme, ô perruquier, est galante fieffée
« Mieux que par toi ta tête est par elle coiffée.
Le héros à ces mots déjà va se lancer
Sur la foule qui vient ainsi de l'offenser,
Quand Anne, qui prévoit les excès de sa rage,
Au devant de ses coups se porte avec courage.
Il la reçoit tremblante au milieu de son bras :
Et ce doux poids entrave et ses coups et ses pas.
« Rendez grâce, dit-il, à ce nœud qui m'enchaîne,
« Car sans lui votre audace aurait reçu sa peine.
« Canaille, apprenez tous que ma femme est à moi ;
« Que je suis seul son juge, et lui fais seul la loi.
« Lamour tordra le col et le tordra sur place
« A qui de l'accuser aurait encor l'audace.
« Un mari sait lui seul ce que sa femme vaut,
« Et dès qu'il la protège, elle est sans nul défaut.....
Le gros chanoine Evrard perdant la patience,
Interrompt ce discours et vivement s'avance :
« Amis, s'écria-t-il, les combats sont finis ;
« La disette avec eux ; allez, soyez bénis.
« Demain vous reviendrez pour prier de bonne heure,
« Que chacun jusque-là rejoigne sa demeure.
« Nous autres, nous allons d'accord et de bon-gré,
« Quoiqu'un peu tard hélas ! au dîner préparé.
« Grâce soit donc rendue au magistrat louable
« Qui fait cesser la guerre et la faim détestable.

« Puisse dans Lamoignon, ce héros généreux,
« Sentir son estomac toujours sain, vigoureux;
« Qu'il vive fortuné, dans sa simple retraite,
« Evitant tous les maux et surtout la disette.
Il dit : les spectateurs s'écoulent à ces mots
Et vont en bourdonnant reprendre leurs travaux.
Des combattans sacrés tous les groupes épars
S'unissent empressés, confondus aux regards.
Ils montent au dîner par l'escalier rapide,
Et le fumet des plats les précède et les guide.

L'HYMEN.

CHANT PREMIER.

Reine toujours nouvelle et toujours secourable,
Avec combien d'attraits tu parais à mes yeux,
Jeune Aurore ! jamais sous la voûte des cieux
Ton retour ne fit naître un moment plus aimable !
Le printems est plus gai, plus brillant et plus frais :
Un ciel aussi serein ne m'apparut jamais.

Je respire aujourd'hui la force et l'espérance
Avec l'air coloré par tes feux renaissans ;
De plaisir, de bonheur, mille pressentimens,
Semblent de toutes parts presser mon existence.
Quel est donc ce secret de prestige et d'amour ?
Es-tu supérieure à toi-même en ce jour ?

Naguère pour moi seul la nature déserte
Me semblait sans appas, sans bienfaits, sans secrets;
Et mon cœur sans désirs, à travers ses regrets,
Contemplait l'univers comme une masse inerte.
Je disais chaque jour pour calmer ma langueur :
« Le monde est un chaos; le calme est le bonheur.

Tout mon être aujourd'hui s'anime à ta présence;
Aujourd'hui seulement la fleur semble s'ouvrir;
J'aperçois le torrent, je l'écoute mugir,
J'entends le cri plaintif du rameau qui balance.
Le vif désir ranime un courage accablé,
La nature est vivante et sa voix m'a parlé.

C'est hier que je vis et reconnus Marie,
Et dès ce seul moment la vie est en mon sein;
L'univers est réel et le bonheur certain
Près de l'unique objet dont mon ame est ravie.
Qui peut la retenir si loin de son amant?
L'amour n'est-il donc pas pour l'amour un aimant?

Doux mystère du cœur que je ne puis comprendre
Hier j'ai lu mon destin dans son premier regard,
Et c'est lui qui m'a dit encore à mon départ
Qu'en ces lieux aujourd'hui tous deux devions nous rendre....
Mais je la vois qui marche au milieu des beautés
Qu'accompagnent les vœux des témoins enchantés.

La vive émotion de sa flamme naïve
Contraste avec le soin qu'elle a de se cacher,
Comme avec le regard qui revient me chercher
Et qui semble redire à mon ame craintive :
« Malgré tant de témoins mon ami parle-moi ;
« Je suis bien en ce lieu, je n'y viens que pour toi. »

Même sans se parler on aime d'être ensemble,
Je ne puis l'approcher, mais enfin je la vois,
Je rencontre ses yeux et j'écoute sa voix :
Le même jour nous luit, le même air nous assemble.
L'amour est un besoin de s'entrevoir toujours ;
Sans cesse un cœur blessé demande un prompt secours.

Quel plaisir d'être seul dans la foule bruyante !
De la faire servir à mieux cacher ses feux :
De voir que l'on est seul l'objet de tous les vœux,
Des soins et des pensers de la plus tendre amante !
Qui reçoit sans plaisir l'éloge le plus doux ;
A qui tout rend hommage et qui n'en rend qu'à vous !

LES COMPAGNES

Beau jeune homme dis-nous ce que ton cœur désire ?
Pourquoi suis-tu nos pas ? ton œil vif et brillant,
Tes chansons et ton air, annoncent un amant,
Ah ! cherche ailleurs l'objet pour qui ton cœur soupire.
L'amour n'est point chez nous, laisse-nous, fuis ces lieux ;
Ici tous nos plaisirs sont la danse et les jeux.

L'AMANT

Eh ! pourrais-je quitter une rive aussi chère !
Un amant véritable est comme un jeune enfant,
Un tendre faon de biche, un chevreau bondissant :
Diriez-vous à l'un d'eux : marche loin de ta mère ?
Toujours le char du ciel suit l'étoile du nord,
Et le vaisseau tremblant navigue vers le port.

LES COMPAGNES

Quel est le digne objet d'une flamme aussi tendre ?
Quelle est cette beauté qu'on ne peut égaler ?
Beau jeune homme, à nos yeux sache la signaler,
Peut-être en la cherchant pourrons-nous te la rendre.
Mais quel être, dis-nous, peut causer tant d'amour ?
Un objet si touchant vit-il jamais le jour ?

L'AMANT

C'est celle dont la voix pénètre jusqu'à l'ame ;
Qui laisse sur mon cœur un voile à son départ,
Que seul peut soulever son modeste regard,
Et dont le souvenir et me plait et m'enflamme.
Celle que je devine et je sais pressentir
Avant qu'elle se montre, ou qu'on puisse l'ouïr.

On voit la tendre fleur à l'aurore naissante
Et le jeune gazon réchauffés s'élever ;
La nature à nos yeux semble alors s'éveiller
Et seulement alors d'elle-même contente.
Près de Marie ainsi je vois tous s'embellir,
Et mon cœur satisfait semble s'épanouir.

Comment peut-on fixer la beauté véritable ?
Quels attraits ont le droit de charmer le mortel ?
..... Ceux dont l'éclat est pur, grand, noble, et naturel,
Qui peignent un bon cœur, sûr, vertueux, aimable.
L'ame doit se connaître aux traits de la beauté
Et toutes deux s'unir à la douce bonté.

Ah ! tel est le mérite et l'éclat de Marie,
On l'aime, on la respecte, on l'admire à la fois :
Elle plait par le son de sa touchante voix,
Et la bonté se peint dans sa mélancolie.
On la voudrait pour sœur connaissant ses vertus,
Mais quand on la regarde on désire encor plus.

Comment dès son abord a-t-elle su me plaire ?
Comment mon cœur au sien peut-il si tôt s'unir ?
Comment un seul regard sait-il tout définir ?
C'est un secret charmant, d'amour c'est un mystère.
C'est au cœur qu'est la vie aussi bien que l'amour ;
Du seul jour où l'on aime on est vraiment au jour.

Qu'on ne demande pas comment il se peut faire
Qu'un regard amoureux et de desir brûlant,
Attire la présence et l'œil de l'autre amant :
C'est un secret du cœur, d'amour c'est un mystère.
On se voit dans l'absence, on s'entend sans parler,
Et sans se prévenir on se sait retrouver.

O Vierges du printems et de la tendre Aurore,
Pouvez-vous demander pourquoi je suis vos pas?
C'est au milieu de vous, entre vos jeunes bras,
Que je vois la beauté que tout mon être implore.
Marie, ah! recevez le serment que je fais
D'être à vous tout entier, d'être à vous à jamais.

LES COMPAGNES

O toi, dont la splendeur fit toujours notre gloire,
Dis-nous quel est celui qui réclame ta foi.
L'amour a-t-il cessé de t'inspirer l'effroi?
Remporte-t-il enfin sa plus belle victoire?
Mérite-t-il Marie un jeune adolescent?
Devons-nous lui donner le nom de son amant?

MARIE

C'est le plus digne appui de son vertueux père.
Le cœur solide et vrai, sensible, généreux;
L'ami tendre et constant, le fils respectueux,
Dont ma mère m'a dit que la bouche est sincère.
Celui que cent beautés, bien meilleures que moi,
Ont tenté vainement de soumettre à leur loi.

Il fut le compagnon de ma première enfance;
Ses devoirs bien long-tems ont dû nous séparer;
Dans les pays lointains il sut me préférer:
Il fut toujours constant sans savoir ma constance.
J'ignore si bientôt nous serons réunis,
Mais je sais que nos cœurs seront toujours amis.

UNE VOIX

Eh bien ! votre innocence en ce jour couronnée
Au monde attestera le bonheur des vertus,
Les soins de vos parens ne seront point perdus :
Le bonheur vous attend au temple d'Hyménée.
Si les plaisirs sont faits pour les cœurs vertueux,
Quels mortels, comme vous, sont aussi dignes d'eux ?

UNE AUTRE VOIX

Des vôtres, jusqu'ici, vous fûtes l'espérance
Des vôtres, aujourd'hui, réalisez l'espoir ;
Rendons-nous auprès d'eux, laissez apercevoir
La candeur de vos fronts, trésor de l'innocence.
Les sentimens des fils sont l'honneur des parens,
De leurs propres vertus ils sont les sûrs garans.

CHOEUR

Des vôtres nous allons implorer la tendresse,
On nous écoutera, l'on joindra vos destins,
Beaux et tendres amans, aux yeux vifs et sereins,
Livrez-vous aux transports de la vive allégresse ;
Vous connaîtrez bientôt les plaisirs les plus doux ;
Le bonheur véritable est seul digne de vous.

CHANT SECOND.

L'EPOUSE

Sur l'horizon fleuri que mon regard, domine,
Qui se montre pareil au cèdre du Liban?
Ah! je le reconnais.... c'est lui, c'est mon amant,
Qui saute sur les monts et franchit la colline.
Il vient, il touche au mur.... il s'appuie aux créneaux,
Et jette ses regards au travers des barreaux.

L'EPOUX

Arbres, vallons, ruisseaux, vous échos des montagnes,
Eveillez, appelez mon amie en ces lieux,
Elle sait réjouir et plaire à tous les yeux:
Appelez-la surtout, vous ses jeunes compagnes.
Tel que paraît un lys près du triste buisson,
Telle brille Marie au milieu du vallon.

Levez-vous, hâtez-vous, venez ma bien-aimée,
Ma colombe, mon tout, mon unique beauté,
Les frimats sont passés et l'hiver est dompté:
Par les nouvelles fleurs la terre est parfumée.
Sur la vigne il est tems de porter le ciseau,
Et déjà l'on entend la voix du tourtereau.

A nous montrer ses fruits le figuier recommence,
Les vignes sont en fleurs et charment l'odorat:
Ne vous efforcez point de cacher votre éclat,
Ne vous retirez pas sous le mur qui s'avance.
Ma colombe, venez; je vais être par vous
Le premier des mortels, le plus heureux époux.

L'EPOUSE

Votre nom est semblable au parfum le plus rare,
Et les filles pour vous ont toutes de l'amour:
Dites où vos troupeaux paissent pendant le jour,
Afin qu'en les cherchant sans vous je ne m'égare.

LES COMPAGNES

Qui s'élève semblable aux vapeurs des déserts,
Et porte vers le ciel mille parfums divers.

L'EPOUX

Oh! que vous êtes belle, ô vous ma bien-aimée!
Oh! que vous êtes belle, et que j'aime à vous voir!
Nulle tache sur vous ne peut s'apercevoir;
La chambre où vous restez est toute parfumée.
Venez donc du Liban, mon épouse, venez,
Votre couronne est prête et les murs festonnés.

Oui, vous m'avez blessé, ma sœur tendre et nouvelle,
Par un seul des cheveux qui parent votre front;
Par un seul de vos traits et par un seul rayon
Du regard flamboyant dont votre œil étincelle;
Venez donc, paraissez auprès de votre époux,
Et que tout l'univers de mon sort soit jaloux!

L'EPOUSE

Par sa vive blancheur mon jeune époux éclate,
Et la fleur de santé resplendit sur ses traits;
Dans son port il ressemble au cèdre des forêts,
Et l'air qui l'environne est un doux aromate.
Mon amant brille seul sur mille amans choisis,
C'est le Liban superbe au haut des airs assis.

C'est à l'or le plus pur que sa tête ressemble,
Ses cheveux sont d'ébène et pareils aux corbeaux;
Tels flottent d'un palmier les flexibles rameaux.
Sa joue est un parterre où le printems s'assemble,
Son œil est la colombe auprès d'un fort torrent,
Pure et resplendissante, au plumage éclatant.

Sa main est toute d'or, par le tour achevée,
Sa poitrine et son cou de l'ivoire ont l'éclat,
Qu'augmente des rubis le léger incarnat:
Sur ses pieds resserrés sa taille est élevée.
Sa jambe est la colonne où le marbre arrondi
Plus épais d'une part, de l'autre est affaibli.

De sa touchante voix le son est admirable,
Il plait par sa beauté comme par sa douceur;
Lui seul a su trouver le chemin de mon cœur:
Mon amant est parfait, lui seul est tout aimable.
Tel est celui que j'aime, ô filles du printems,
C'est l'époux le plus beau, le meilleur des amans.

LES COMPAGNES

Le temple s'est ouvert festonné de guirlandes,
Les parfums de l'encens s'élèvent à l'entour,
Le ciel par son éclat célèbre ce beau jour,
Il accepte et sourit à toutes nos offrandes.
Beaux et sages époux, le Pontife est tout prêt,
Venez, votre bonheur du ciel même est l'arrêt.

LA MÈRE

Jeune époux, soutenez votre timide amante,
Et qu'elle ose appuyer son bras sur votre bras;
Mais respectez encor l'énigme et l'embarras
De son trouble secret et sa marche plus lente.
Le mystère et l'instinct, la crainte et les désirs
De son cœur innocent excitent les soupirs.

Pour modérer le feu, les craintes de son ame,
Détournons son esprit et ses pressentimens;
Dites-nous vos périls et vos combats récens,
Pour jouir de ce jour modérez votre flamme.
Chantez-nous vos travaux, dites : la vérité
Aime avec la pudeur l'éloge mérité.

L'EPOUX

Par des chants étrangers au feu qui nous possède
Je ne troublerai pas le concert de nos cœurs!
Ils n'ont point existé ces longs jours de malheurs,
D'épreuve et de combat, quand ce jour leur succède.
L'espérance du prix que j'obtiens aujourd'hui
Excitait mon ardeur, soutenait mon ennui.

Ah ! ne la troublez pas dans ce moment d'extase !
Un aspect si touchant enivre tout mon cœur ;
C'est le gage assuré de mon constant bonheur.
Mon cœur à son approche et s'agite et s'embrase.
Jouissons en entier d'un instant fortuné ;
Marie, avançons-nous, le signal est donné.

Mais d'où vient ta rougeur et ta marche craintive ?
Ah ! quel trouble à la fois et quel feu dans tes yeux ?
Détourne leur éclat, fait pour briller aux cieux ;
Arrête les transports d'une crainte excessive.
Comme toi je frémis au moment du bonheur,
Mais c'est d'impatience, et d'amour, et d'ardeur.

Cent fois dans les combats le soldat homicide
Devant mon jeune bras a dû s'enfuir troublé,
Une armée a pâli quand je n'ai pas tremblé,
Je frisonne aujourd'hui près de l'amour timide :
La superbe Sion moins que vous a d'attraits,
Et l'armée au combat présente moins de traits.

Les reines, les beautés dont la foule est ravie,
Brillent de toutes parts et charment tous les sens ;
Mais pour mon cœur la vierge aux doux appas naissans,
Est seule ma colombe et ma parfaite amie.
Elle est pure, et les siens l'aiment avec fierté ;
Les filles qui l'ont vue, ont loué sa beauté.

LES COMPAGNES

Qui s'avance semblable à l'aurore nouvelle ?
Forte comme une armée apprêtée au combat ?
Sur elle du soleil étincelle l'éclat,
Et la Reine des nuits est moins pure et moins belle.
Passez, ô Sulamite, et revenez encor
Etaler des attraits le plus riche trésor.

L'EPOUX

Délices de mon cœur, vous êtes ma très chère,
O vous pleine de grâce et pleine de beauté,
Entrons au temple, entrons : devant la majesté
Du Très-Haut, que l'amour par l'hymen se resserre.
L'or, les saphirs, la pourpre et dix mille flambeaux,
Sous les parfums d'encens étendent leurs rameaux.

LES COMPAGNES

Sous ce dôme éclatant où notre Dieu s'arrête,
Venez unir vos mains comme le sont vos cœurs ;
Ces prières, ces chants, ces mille spectateurs
S'animent pour vous seuls, célèbrent votre fête.
Quand le mortel se borne aux seuls et vrais plaisirs,
Tout concourt à l'envi pour combler ses désirs.

Le Pontife paraît, sa tête octogénaire
Inspire la terreur par son aspect divin ;
Quand il parle, sa voix est la voix du destin :
Elle attendrit les bons, et trouble le vulgaire.
Plus aimable jamais ne fut la majesté ;
Ni plus noble jamais la touchante bonté.

Amans, ne craignez pas l'éclat de sa thiare;
Si son œil est terrible, il ne l'est qu'aux pervers;
La voix des hautes tours annonce dans les airs,
Que pour vous aujourd'hui le seigneur se déclare.
Voyez-vous à l'autel ces jeunes chérubins?
Ils implorent le ciel pour vos heureux destins.

LE PONTIFE

Au nom du Créateur dont l'ame universelle
Répand sur les humains ses bienfaits solennels,
Et qui toujours sur nous tend ses bras paternels,
Enfans, je vous unis d'une chaîne éternelle.
Pour mériter ses dons, méritez ses regards,
Ne soyez qu'un esprit et qu'une ame en deux parts!

Epouse, tu promets soumission entière,
Fidélité, respect à l'appui de tes jours?
A l'objet de ton choix, à tes seules amours
Jeune époux, tu promets fidélité sincère?
Allez, le Tout-Puissant protégera vos feux;
Que bientôt vos enfans en redoublent les nœuds!

L'EPOUSE

Oui, qu'il soit mon époux, des amans le modèle,
Je le rends à jamais l'arbitre de mon sort;
Je me fie à sa foi. Jusqu'au jour de ma mort
Je veux être toujours sa compagne fidelle.
C'est lui que mes parens et mon cœur m'ont donné,
Qu'il vive par mes soins joyeux et fortuné!

L'EPOUX

Devant le tabernacle et sa divine image
A toi, que je chéris, que j'honore encor plus,
Oui, je jure un amour égal à tes vertus,
Je te jure amitié, dévoûment sans partage.
De l'éclat du soleil, ô mon Dieu, prive-moi
Avant que je transgresse une aussi douce loi.

LE PONTIFE

Jeune homme, dans ce jour ton épouse nouvelle,
A reçu le serment de ta fidélité;
Marie est aujourd'hui des filles le modèle,
Aisément tu seras fidèle à sa beauté.
Mais, dis-nous, quand ses traits seront chargés de jours,
Aimeras-tu toujours tes premières amours?

L'EPOUX

Sa beauté me séduit, mais c'est son ame pure,
Sa vertu, sa bonté, sa touchante candeur,
Qui charment mon esprit, et maîtrisent mon cœur.
Marie est telle encor que la fit la nature.
Sa voix est sans détour, son jugement est sûr:
C'est l'enfance naïve unie à l'âge mûr.

Et comment oublier la vierge séduisante,
Qu'en ce moment je vois prosternée à l'autel,
Oubliant son amour et ce jour solennel,
Pour offrir au Seigneur sa prière fervente?
C'est là celle que j'aime et j'aimerai toujours:
Oui, mes amours seront mes uniques amours.

LE PONTIFE

Mais si du Ciel demain la volonté suprême,
D'un voile de laideur recouvrait ses attraits;
L'aimerais-tu toujours? serais-tu sans regrets?
En elle verrais-tu la moitié de toi-même?
Jeune homme, dans ce temple on parle sans détour,
Dis : serais-tu fidèle au légitime amour?

L'AMANT

Oui, toujours : si sa taille était défigurée,
Si son accent si doux perdait un son divin,
Si son œil n'était plus pénétrant et serein,
Elle serait encor de mon cœur préférée.
Quand pour nos intérêts un autre est malheureux,
N'est-il donc pas plus cher au mortel généreux?

LES COMPAGNES

Si quelque jour encor l'Epouse vertueuse,
Succombait sous l'effort d'un sentiment vainqueur,
Ou si même du monde elle adoptait l'erreur,
A l'honneur préférant une route odieuse,
Beau jeune homme, dis-nous ce que l'époux ferait?
Seule dans les déserts ta main la jèterait?

L'EPOUX

Quand il serait muet, son aimable sourire,
Quand son regard si doux ne me chercherait plus,
Je chérirais encor l'asile des vertus.....
Mais s'il pouvait changer, Dieu faites que j'expire!
Pour un cœur généreux l'épouse est un enfant,
La pupille, la Sœur qu'il soutient constamment.

Aveugle est l'insensé que la vengeance abuse,
Qui, pour punir le mal que lui fait son prochain,
L'adopte dans son cœur et l'imite soudain :
Le crime est un malheur quand la pitié l'excuse.
Toi, qui ne m'entends pas en ton recuillement,
O Marie, un tel sort n'attend pas ton amant !

A l'ame de ma vie, à toi ma bien-aimée,
Je viens jurer encore au pied du saint autel,
Amitié, dévoûment, un amour éternel !
Ton bonheur est la loi de mon ame charmée.
De l'éclat du soleil, ô mon Dieu, prive-moi
Avant que je transgresse une aussi douce loi.

LE PONTIFE

Livrez-vous aux plaisirs, à l'amour véritable,
Et n'oubliez jamais, époux, tendres amans,
Que l'amour sans estime est une erreur des sens,
Que le mortel sans mœurs est vil et misérable.
La vie est un essai, les plaisirs des bons cœurs,
Sont l'image des vrais qu'on nous destine ailleurs.

Les mortels aveuglés dans leur inconséquence,
Ont créé la vertu triste et sans vérité :
Mais le ciel la forma pour être la gaïté,
Pour affermir en nous la prompte jouissance.
Puissiez-vous, pour connaître et goûter le bonheur,
Eviter les tourmens, les piéges de l'erreur.

LE CHOEUR

Au maître universel vouons notre existence,
Il donna tous les biens à ses premiers enfans :
Aux fils dégénérés de coupables parens
Il donne encor le jour, l'amour et l'espérance.
Seigneur, être parfait de force et de clarté,
Quelle est ton indulgence et quelle est ta bonté ?

Le châtiment par toi suspendu sur nos têtes,
Nous menace long-tems prêt à se détourner ;
Au lieu de nous punir tu veux nous ramener,
Et ta foudre long-tems amasse les tempêtes.
Seigneur, être parfait de force et de clarté,
Quelle est ton indulgence, et quelle est ta bonté ?

Dans ce triste séjour d'épreuves salutaires,
Tu nous jètes, Seigneur, mais sans nous délaisser ;
Jusqu'aux faibles mortels tu daignes t'abaisser ;
Tu combats en nos cœurs nos penchans téméraires.
Tu fis la conscience, et l'esprit et la voix ;
Quelle est donc, ô mon Dieu, la bonté de tes loix ?

L'EPOUX

Bienfaiteur vigilant, créateur de l'abîme,
Reçois nos premiers vœux et nos premiers sermens ;
Rends-nous dignes, grand Dieu, des vrais contentemens ;
Ne nous donne jamais qu'un bonheur légitime !
Et quand le dernier jour retentira pour nous,
Puissions-nous sans rougir tomber à tes genoux !

LES COMPAGNES

Qui s'avance semblable à l'aurore nouvelle,
Forte comme une armée apprêtée aux combats ?
Sur elle, du soleil étincelle l'éclat,
Et la reine des nuits est moins pure et moins belle.
Passez, ô Sulamite, et revenez encor
Etaler des attraits le plus riche trésor !

CHANT TROISIÈME.

LES COMPAGNES

Près des siens menacés, la colombe craintive
Brille, et paraît plus belle en proie à la terreur;
Ainsi tremble et soupire aux yeux de son vainqueur,
Dans ce jour d'hyménée, une vierge naïve;
Elle recherche et fuit des yeux étincelans,
Elle craint l'amour même et ses pressentimens.

Atteint par les chasseurs, le faon novice et tendre,
Palpite dans l'angoisse, attendant incertain
L'issue et les douleurs de son fatal destin,
Qu'il fuyait, qu'il pressent, et qu'il ne peut comprendre.
Mais envain sont pour lui sa grâce et sa beauté:
Le fier veneur s'avance et le coup est porté!

Telle est, près de l'autel, l'innocente victime.
La santé brille en vain sur ses traits délicats,
Elle touche les cœurs envain par ses appas:
Plus cruel est son sort, plus il est légitime.
Tel, ô vierge craintive, un époux, un amant
Méprise ta frayeur, et s'approche ardemment.

Tu dérobes envain cette taille charmante,
Ces trésors que ta main voudrait lui déguiser;
Sur le lit de l'hymen on vient de te poser,
Ta mère écoute envain ta plainte si touchante.
Ne demande pas grâce aux bras de l'amitié;
Les cœurs, même le ciel, sont pour toi sans pitié.

Vierge en qui resplendit la jeunesse et la vie,
Tu vivras, mais il faut te résoudre à changer.
Et toi, jeune homme ardent, qui braves son danger,
Au combat sauras-tu modérer ta furie?
La victime à l'autel, brilla-t-elle jamais
Ainsi d'un pur éclat, d'innocence et d'attraits?

Vainement la tunique, ô vierge, t'enveloppe;
Sous ce dernier rempart pense-tu te sauver?
Les transports de l'amour sauront le soulever;
Il faut qu'incessamment le lin se développe!
Ne cache pas tes pieds, ton brodequin charmant,
Qui va se dénouer sous la main d'un amant.

LA MÈRE

L'ardeur de ton époux réclame sa victime;
Vois comme son regard est d'ardeur transporté,
Avec peine il me voit encore à ton côté:
Il faut nous séparer, son ordre est légitime.
Ma fille, comme toi, malgré mes vifs regrets,
Autrefois j'ai cédé sans m'en plaindre jamais.

L'EPOUX

Eh quoi ! crains-tu ma flamme, ô toi ma bien-aimée,
Toi qui fais mon destin, et maîtrise mon cœur ?
Parle, je t'obéis : tu verras mon ardeur
Se cacher à ta voix dans mon ame enflammée.
Tolère mes regards, mon approche et ma voix :
Ne suis-je pas l'amant honoré de ton choix ?

L'EPOUSE

O de mes premiers ans la compagne fidelle,
Ma mère, mon amie et mon unique appui,
Ne me délaissez pas toute seule avec lui !
Je l'aime.... mais son œil de fureur étincelle !
S'il ose me braver près de votre secours,
Quand vous serez absente où sera mon recours ?....
.... Elles partent, hélas ! déjà l'instant s'approche
Où je devrai braver un maître violent....

L'EPOUX

Il n'est pas si terrible, il n'est que ton amant
Ce maître que tu crains, il sera sans reproche,
Son pouvoir t'appartient, il t'est par lui remis :
Plus il est amoureux, plus il sera soumis.

LA MÈRE

Adieu, ma fille, adieu jeune et timide femme,
Sache enfin me quitter. Apaise tes soupirs ;
Remplis si bien ton cœur des solides plaisirs,
Que le vice jamais ne pénètre en ton ame.

L'EPOUSE

O ma mère, ma mère, attendez un instant :
Laissez-moi préparer un tel isolement.

L'EPOUX

Nous sommes seuls, ô toi l'objet de ma tendresse.
Vois l'ennemi cruel tomber à tes genoux....
Je suis ton serviteur autant que ton époux !....
Seul but de mes desirs, sois-en seule maîtresse.
Ton bonheur est le mien, ton vouloir est ma loi :
Ah ! pour bien m'obéir, dispose en tout de moi !

LE CHOEUR

Autour de ce logis, ô nuit double ton ombre !
Silence étendez-vous.... arrêtez-vous passans ;
Que les chœurs de musique, et les parfums d'encens,
Troublent seuls aujourd'hui le ciel paisible et sombre.
Aimons ; car dans l'abîme à jamais effacés,
Nos jours tombent sur nous l'un sur l'autre entassés.

L'EPOUX

O que vous êtes belle, ô vous ma bien-aimée,
O que vous êtes belle, et que j'aime à vous voir ;
Nulle tache sur vous ne peut s'apercevoir,
La chambre où vous restez est toute parfumée.
Venez : le lit d'hymen est tout couvert de fleurs ;
L'amour qui les causa calmera vos terreurs.

Semblable au mont superbe, est sa tête charmante,
Aux fins tissus des rois, ressemblent ses cheveux ;
A la source qu'on voit près d'un concours nombreux,
Pareille est de ses yeux la pureté brillante.
Du fruit du grenadier, l'aimable coloris,
Eclate sur sa joue où se cachent les ris.

Sa bouche est un rayon d'où le miel se distille,
Ses éclatantes dents se laissent entrevoir,
Comme un troupeau tondu remonté du lavoir,
Où parmi les brebis, aucune n'est stérile.
Sous sa langue est le miel, sous sa langue est le lait;
Son cou tel que l'ivoire à mes yeux apparaît.

Sa taille a du palmier la grâce et la finesse,
Sa démarche et son port sont remplis d'agrémens;
L'odeur de ses habits est le plus doux encens,
Et son pied délicat annonce sa vitesse.
Elle joint les attraits, les dons de la bonté,
A ceux de la grandeur et de la majesté.

L'amour nous le prescrit, dévoilons la nature!
Pardonne si ma main presse tes vêtemens,
Abandonne à mes soins tes jeunes pieds tremblans,
Puisque j'ai délié leur étroite chaussure.

L'EPOUSE

Si près de mon époux pourquoi donc ma frayeur?
Hélas! je t'aime envain, je frissonne en mon cœur.

L'EPOUX

Epouse ose entrevoir la couche nuptiale,
Et les riches coussins pour toi seule embellis.

L'EPOUSE

Je ne salirai plus mes pieds déjà salis;
Hélas! j'ai dépouillé ma robe virginale.

L'EPOUX

Admirons de la vigne et la feuille et les pleurs,
Et voyons si les fruits vont succéder aux fleurs.

LE CHOEUR EN DEHORS

Tu dérobes en vain cette taille charmante,
Ces trésors que ta main voudrait lui déguiser;
Sur le lit de l'hymen il vient de te poser,
L'amour écoute envain ta plainte si touchante.
Ne demande pas grâce aux bras de l'amitié:
Les cœurs, même le ciel, sont pour toi sans pitié.

Vierge en qui resplendit la jeunesse et la vie,
Tu vivras.... mais il faut te résoudre à changer.
Et toi, jeune homme ardent, qui brave le danger;
Au combat sauras-tu modérer ta furie?
La victime à l'autel, brilla-t-elle jamais
Ainsi d'un pur éclat, d'innocence et d'attraits?

L'EPOUSE

Tel qu'un pommier se montre au sein de la prairie,
Tel, entre les amans, le mien est le premier.

L'EPOUX

Je vous éveillerai sous votre seul pommier,
Où votre mère un jour vous a donné la vie.

L'EPOUSE

Et moi j'irai vous prendre, et je vous conduirai
Au jardin de ma mère....

L'EPOUX

.... où je vous instruirai.

L'EPOUSE

Là je vous donnerai le plus charmant breuvage,
De sucs et de parfums un mélange nouveau;
La grenade pour vous va s'ouvrir en berceau :
J'exprimerai pour vous, de ses grains l'assemblage.

L'EPOUX

Dites : que mon amant vienne dans son jardin,
Et qu'il mange des fruits qui croissent en son sein.

L'EPOUSE

Oui, que mon bien-aimé dans son jardin s'élance;
De son arbre nouveau qu'il savoure le fruit,
Dans l'enclos parfumé qu'il vienne à petit bruit,
Et qu'au milieu des lys bien long-tems il s'avance.
Je me repose enfin sous l'ombrage assuré,
De celui que j'avais si long-tems désiré.

L'ambroisie est dans l'air que mon amant exhale.

L'EPOUX

Sur ta bouche, ô ma sœur, repose un miel parfait,
Et sous ta langue encore est le miel et le lait :
Tes lèvres ont un goût que nul autre n'égale.

L'EPOUSE

D'amour et de plaisir je sens faillir mon cœur.
Que les fleurs et les fruits soutiennent ma langueur.

L'EPOUX

Pareils à deux chevreaux se montrent tes mamelles;
Pareils à deux jumeaux d'une égale beauté;

Et ta taille est semblable au palmier velouté,
Dont les fruits sont dorés, et les branches nouvelles.
J'ai dit : je monterai sur le palmier nouveau,
Et mes mains cueilleront le fruit de son rameau.

La pomme de ton sein est la grappe odorante ;
Le souffle de ta bouche est un parfum sans prix ;
Ce qui sort de ta gorge est un breuvage exquis,
Qui porte dans mon sein une flamme enivrante.

L'EPOUSE

Ah ! qu'il soit bu par toi, qu'il soit goûté long-tems....
Entre tes lèvres d'or, entre tes jeunes dents.

L'EPOUX

De tes hanches ma sœur la charmante jointure,
Est le travail fini d'un superbe collier,
Chef-d'œuvre de la main d'un habile ouvrier ;
Ton nombril est la coupe où brille une onde pure ;
Tes flancs sont par le tour dessinés et polis,
C'est le plus pur froment environné de lys.

C'est là qu'est un jardin tout rempli de délices ;
Les parfums réunis, les arbres précieux
S'y trouvent sous la main et présentent aux yeux
Leurs brillantes couleurs et tous leurs fruits propices.
C'est là qu'est la fontaine et le torrent fougueux,
Que verse du Liban le sommet sourcilleux.

Mets-moi comme un scellé sur tes pommes naissantes;
Tel encor place-moi sur ton bras, sur ton cœur;
Vents du nord, du midi, soufflez avec fureur,
Qu'il coule abondamment le puits des eaux vivantes.

L'EPOUSE

Je suis à mon époux, il se tourne vers moi;
Déjà son cœur s'approche, il m'assure sa foi.

LES COMPAGNES

Autour de ce logis ô nuit double ton ombre:
Silence étendez-vous.... arrêtez-vous passans;
Que les chœurs de musique et les parfums d'encens,
Troublent seuls aujourd'hui le ciel paisible et sombre.
Aimons: car dans l'abîme à jamais entassés,
Les jours tombent sur nous l'un sur l'autre effacés.

Quels soupirs, quels accords dans cette étroite enceinte!
Le mystère et l'amour, les désirs curieux
Y règnent tour-à-tour, et se cachent aux yeux,
Sous les dehors trompeurs du trouble et de la crainte.
Dans les bras enlacés de l'amour satisfait
Le bonheur véritable existe entier, parfait.

LA VOIX DE L'EPOUSE

Sa main est sous ma tête, et de l'autre il m'embrasse:
Mon époux dans moi seule a mis son amitié;
Mon amour a cherché son amour sans pitié;
Et sans que je m'en plaigne, il m'a refusé grâce.
Revenez, mon époux, ressemblez au chevreau
Qui court sans se lasser long-tems sur le coteau.

LES COMPAGNES

Sur l'escalier rapide, une boule pesante,
Descend abandonnée et parcourt lestement,
Les degrés successifs qu'elle touche en tombant :
Son départ est sonné, sa chûte est incessante.
Amans, dans vos plaisirs sachez suivre un tel cours,
Car l'âge ainsi descend les marches de nos jours.

CHANT QUATRIEME.

LES COMPAGNES

Le jour le plus brillant succède à la nuit sombre,
De l'aurore déjà s'échappent les vapeurs ;
La vierge de la veille a perdu ses terreurs,
Et son esprit se livre à des pensers sans nombre.
Elle paraît craintive et souffrir en son cœur,
Mais son trouble lui-même est l'effet du bonheur.

Observons dès le seuil la couche nuptiale,
De l'épouse admirons la jeunesse et l'éclat :
Le trouble est dans ses yeux, sur ses traits l'incarnat :
La pompe de son lit est riche et triomphale.
De l'hymen satisfait l'étendard rougissant,
D'une double victoire est l'assuré garant.

De ce nouveau logis admirons le parterre,
L'amandier, le lilas, sur les vitraux ouverts
Présentent leurs bouquets, qu'agite dans les airs,
Des tourtereaux plaintifs la troupe aventurière.
Des bords de l'horizon le soleil radieux,
A travers les rameaux darde ses premiers feux.

Ici l'on voit unis les arts et la nature ;
Ce parquet reluisant et ce mur festonné,
Et ce lit exhaussé de roses couronné,
Brillent d'une élégance aussi riche que pure.
Les fleurs, la soie, et l'or, sur ces lambris nouveaux,
Se forment en couronne ou tressent leurs rameaux.

De l'épouse écoutons la chanson matinale !
Des vierges elle était le plus bel ornement,
Elle paraît plus belle encore en ce moment,
Sa touchante beauté semble encor virginale.
De l'amour triomphant les feux et les secrets,
Ont augmenté l'éclat de ses jeunes attraits.

L'EPOUSE

Oui, ma couche est de fleurs et de présens chargée,
Cependant à mes feux ont succédé mes pleurs ;
Les regrets ont suivi mes naïves terreurs,
Je pleure en me voyant si promptement changée !
O printems, dont j'aimais l'éclat pur et si doux,
La vierge de la veille est indigne de vous.

Naguères je voyais ma robe virginale,
Brillante d'innocence, et paré de splendeur ;
Et chaque lendemain sa délicate fleur
S'embellissait encore à l'aube matinale.
Aujourd'hui ces trésors sont à jamais perdus ;
La nuit me les ravit, et ne les rendra plus.

Mes compagnes, ma mère, aurais-je dû l'attendre ?
Au débile mourant le ciel rend la santé ;
La fortune revient, le printems, la beauté ;
Mais ce que j'ai perdu rien ne peut me le rendre !
La pureté constante est seule au Tout-puissant,
Le trop faible mortel ne l'obtient qu'un instant.

LA MÈRE

Eh bien ! il est passé ce moment de tourmente,
Ton esprit éclairé doit ignorer l'effroi ;
D'où vient ton embarras ? regarde autour de toi,
Dis ; vois-tu quelqu'objet d'horreur ou d'épouvante ?
L'homme que tu craignais, ce superbe vainqueur,
T'inspire-t-il encore une injuste frayeur ?

L'EPOUSE

Non ; j'aime le mortel qui fit couler mes larmes ;
Il cherche ailleurs pour moi tous les présens d'amour,
Il veut orner encore un splendide séjour,
Dont lui seul à mes yeux assemble tous les charmes.
Sa présence est le jour dont la vive lueur,
Donne seule aux objets leur forme et leur couleur.

Ma mère, assurez-vous, votre fille est heureuse ;
Elle aime en son époux et le maître et l'amant ;
S'il est par fois terrible il est compatissant ;
Ses soins ont adouci ma plainte douleureuse.
Il excuse mes pleurs, je souffre mon destin ;
Mais qu'ils sont singuliers les secrets de l'hymen !

En voyant son ardeur et son regard terrible,
Ma mère, je craignais d'approcher de ses bras;
Mais il sut ménager jusqu'à mon embarras,
Et l'amour le plus vif me l'a rendu sensible.
J'ai dormi sur son sein où m'a trouvé le jour :
Ma mère, qu'il est doux le chevet de l'amour!

Eh quoi! n'est-il donc pas de bonheur sans mélange?
Il nous faut acheter le plus simple plaisir;
Au moment le plus doux je me sentais mourir :
L'amour pur satisfait, lui-même est bien étrange!
On excuse mes pleurs, je souffre mon destin;
Mais qu'ils sont singuliers les secrets de l'hymen!

Je ressens moins d'effroi que je n'ai de tendresse,
Et désire ardemment le maître de mon cœur.
Lui seul sait adoucir ma constante douleur,
Ma blessure a besoin de sa seule caresse.
Il viendra dans mes bras aussitôt son retour;
Ma mère, qu'il est doux le chevet de l'amour!

LES COMPAGNES

Triomphe sur ta couche, épouse encor nouvelle,
Et brille d'un éclat céleste et radieux;
Tel paraît à l'instant le soleil à nos yeux :
O rose, à son retour tu nous parais plus belle!
Sa clarté jusqu'à toi sait envain parvenir;
Elle ajoute à ton lustre, et ne peut le ternir.

Les pleurs, de ton bonheur commencent la carrière;
Ils produiront bientôt des plaisirs plus nouveaux,
Tels, précèdent les fruits et les jours les plus beaux,
La rosée et l'éclat de l'aube printanière.
Heureuse, qui possède un bonheur aussi sûr:
Heureuse, qui mérite un plaisir aussi pur!

LA MÈRE

Tel qu'un plancher mobile est l'âge inévitable;
Il s'écroule sous nous, on ne l'arrête pas;
Nous pouvons le saisir sans arrêter ses pas,
Mais par le seul moyen du bonheur véritable.
Ce jour est le premier des plaisirs vertueux;
Je te prédis encor des momens plus heureux.

L'EPOUSE

O ma mère, ma mère, un jour plus désirable
Jamais ne brillera sur ton heureux enfant;
Le riant avenir d'un tel enchantement
Ne peut m'offrir encor l'exemple mémorable.
L'instant qui réunit et l'hymen et l'amour,
De nos jours fortunés est le plus heureux jour.

LA MÈRE

Ah! quand tu sentiras tréssaillir tout ton être,
Dis: ne verras-tu pas s'embellir ton destin?
Lorsque ton premier né germera dans ton sein,
Avec quelle chaleur voudras-tu le connaître?
Soudain tu sentiras tes désirs agrandis:
Ton bonheur t'offrira deux bonheurs réunis.

Combien, alors, combien à ton ame contente,
Ajoutera l'orgueil de ton époux heureux;
Quand il verra tes pieds ralentis à ses yeux,
Et sous ton sein grossi, ta démarche pesante.

L'EPOUSE.

O ma mère, ma mère, un bonheur aussi doux
M'est-il donc assuré? me le promettez-vous?

LA MÈRE.

Il reviendra plus beau ce jour de jouissance,
Ce jour d'un autre hymen et des saintes terreurs,
Où la joie et les maux réuniront leurs pleurs,
Quand un être nouveau te devra l'existence.
Celle de ton époux et la tienne en ce jour,
Se tripleront ainsi par ce gage d'amour.

LE CHOEUR.

Jeune épouse quittez la couche nuptiale,
A reparaître au monde il faut vous préparer;
Vos ornemens sont prêts, et nos mains vont poser
Sur vos jeunes attraits la robe conjugale.
Elle descend pareille au soleil radieux;
Les parfums et les fleurs paraissent à nos yeux.

Que sa beauté pour nous maintenant se dévoile....
Mais son charme secret sur nous se fait sentir!
Des caresses de l'air sachons la garantir;
Autour d'elle élevons ce magnifique voile.
Entourons ses appas d'un util respect,
Le regard le plus pur se trouble à leur aspect.

La voilà cette épouse à son lever plus belle
Que la reine à son trône ou que l'air enflammé ;
Plus fraîche que les fleurs de son sein parfumé,
Plus brillante que l'or dont sa robe étincelle.
Sa ceinture moëlleuse et ses pieds délicats,
Attachent les désirs et les yeux à ses pas.

L'EPOUSE

O ma mère, comment pourrai-je reconnaître
Les soins et les bienfaits de ton cœur maternel ?
Comment puis-je acquitter le secours éternel,
Dont je suis redevable à qui m'a donné l'être ?
Quels trésors, quels joyaux me faut-il acheter
Pour pouvoir avec elle aujourd'hui m'acquitter ?

LE CHOEUR

Ah ! qui posséderait de Crésus la richesse,
Et l'or et le pouvoir du grand roi Salomon,
D'une mère jamais ne paierait un seul don,
Ni le plus faible soin de sa pure tendresse.
Elle est après le ciel un divin créateur,
L'ami le plus réel, un constant bienfaiteur.

L'EPOUSE

J'égalerai le prix à ma reconnaissance,
Le bonheur d'un époux, celui de mes enfans,
Leurs regards satisfaits, leurs yeux reconnaissans,
Lui porteront pour moi sa digne récompense.
Pour trouver à ses dons une juste valeur,
Mon cœur imitera ses vertus et son cœur.

LA MÈRE

Jeune épouse, pour toi dans ce jour tout conspire;
Tes parens, tes amis, la nature et le ciel :
Comment es-tu le but d'un soin universel ?
Pourquoi chacun ici ressent-il ton empire ?
On dirait en voyant près de toi tant d'amis,
Que tous les cœurs te sont ou sujets ou soumis.

LE CHOEUR

L'épouse vertueuse, à son lever encore,
Chaste comme la veille et belle de candeur,
Mérite notre hommage et le parfait bonheur;
Quand le ciel l'applaudit, le monde entier l'honore.
Un cœur pur, innocent, est un trône réel;
L'épouse vertueuse est reine aux yeux du ciel.

Qui s'avance semblable à l'aurore nouvelle ?
Forte comme une armée apprêtée au combat;
Sur elle du soleil étincelle l'éclat,
Et la reine des nuits est moins pure et moins belle.
Passez, ô Sulamite, et revenez encor
Etaler des attraits le plus riche trésor.

La voilà cette épouse à son lever plus belle
Que la reine à son trône, ou que l'air enflammé;
Plus fraîche que les fleurs de son sein parfumé,
Plus brillante que l'or dont sa robe étincelle.
Sa ceinture moëlleuse et ses pieds délicats,
Attachent les désirs et les yeux à ses pas.

TABLE

DES MATIÈRES.

LIVRE I. (VERS RYTHMIQUES.)

Dédicace à mes enfans. (Florence 1827) Pag. 3
Fragmens . . . . . id. . id. . . 6
Prière . . . . . id. . id. . . 17
Traduction de l'ode d'Horace à Pyrrha. (Gratz 1812) 22
Traduction de l'ode d'Horace: Sic te Diva potens etc. (Gratz 1812) 24
Poème séculaire d'Horace . . . id. id. . 28
Les Ruines de Rome . . . . . (Rome 1814) 36
Le Bonheur . . . . . id. id. . 49
Le Rendez-vous . . . . . id. id. . 60
Les Réflexions (Ode) . . . (Florence 1819) 64
Le Torrent . . . . . id. . id. . 71
La Fleur . . . . . id. . id. . 75
Daphnis et Chloé . . . . . id. . id. . 80
La Procession du Vendredi Saint à Prato id. 1827. 94
Aux Calomniateurs . . . . . id. id. 100
*A Thérèse D.**** . . . . . (Rome 1820) 102
*A Eléonore de L.**** (Marienbad 17 Août 1824) 105
*A Hortense de T.**** . . . . (Florence 1828) 108

LIVRE II. (ODES.)

La Mort de Marie . . (Château du Loo 1809) 111

L'Hymen d'Alcide . (Compiègne, Mars 1810) 116
Le Départ . . . . . (Gratz 1812) 123
L'Absence . . . . . (Schinznach 1813) 128
L'Exil . . . . . (Gratz, Octobre 1811) 132
Le Retour . . . . . id. . . id. . . 135
A Lili . . . . . id. . . . 1812) 142
Le Jeune malade . . . . id. . . . 1811) 146
L'Apparition . . . . . id. Novembre 1812) 151
Le Clair de Lune . . . . . id. . . Mai 1813) 157
Aux Impies . . . . . id. . . . id. . . 162
Les Regrets . . . (Bâle, 2 Septembre id.) 169
Les Vœux . . . . . id. 25 Septembre id. 173
La Chûte des illusions (Paris, 21 Février 1814) 180
A la France . . . . . (Rome id.) 188
A la Limmat . . . . . (Baden en Suisse id.) 191
Le Cimetière de S. Leu . . . . . (1804) 195
Le Château d'Hapsbourg . . . (Schinznach 1813) 196
Adieux à Gratz . (Hapsbourg, 27 Août 1813) 198
*A Louise J.*** . . . . . (Gratz, Mars 1813) 200
Complainte . . . . . id. . . 1810) 202
Adieux à Lausanne . . (Lausanne, Août 1814) 205
A la Princesse de Galles (Rome, 13 Décembre 1814) 211
A Canova . . . (Rome, 14 Novembre id.) 213

LIVRE III.

La Suite du Lutrin, POÈME EN V CHANTS. (Rome 1824) 217
L'Hymen, POÈME EN IV CHANTS . . (Rome 1814) 278

FIN DU TOME PREMIER.

m on
mm

DEC 31 1937